LA PHILOSOPHIE DU BON-SENS.

TOME PREMIER.

Arogeries (Jean Bapt. [illegible]

[illegible] [illegible] [illegible] [illegible])

LA PHILOSOPHIE DU BON-SENS, OU RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES SUR L'INCERTITUDE Des Connoissances Humaines.

NOUVELLE EDITION

Corrigée & augmentée considérablement par l'Auteur.

Avec un examen critique des remarques de M. l'Abbé D'OLIVET, *de l'Académie Françoise.*

TOME PREMIER.

A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE.

M. DCC. LV.

EPÎTRE
A MONSIEUR
DE BACHAUMONT.

A QUI pouvois-je dédier avec plus de raiſon un livre d'une Philoſophie modeſte, & d'une morale douce mais utile, qu'à un Philoſophe dont la douceur des mœurs répond à la ſage retenue de ſon eſprit dans ſes jugemens & dans ſes opinions ? Citoyen zélé, ami ſincere, vous êtes fait pour être également cheri & reſpecté de ceux qui ne vous connoiſſent que par la renommée de vos vertus ; & de ceux qui

ſont étroitement unis avec vous par les liens de l'amitié.

Je ſuis, Monſieur, avec l'attachement le plus ſincére & le plus tendre.

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
LE MARQUIS D'ARGENS.

PRÉFACE.

VOICI une nouvelle Edition d'un Livre, dont les précédentes ne doivent être regardées que comme des essais. Elle est augmentée de plus de la moitié: & les augmentations sont pour le moins aussi utiles que ce qui composoit autrefois tout le corps de l'Ouvrage. Le succès qu'il a eu, m'a engagé à le revoir avec beaucoup de soin, & à le perfectionner le plus qu'il m'étoit possible.

J'ai toujours suivi mon premier dessein, qui étoit d'être utile aux gens du Monde, c'est-à-dire, aux personnes, pour le plaisir & l'instruction desquelles les Savans de-

vroient plus travailler qu'ils ne font. Il semble que la plûpart de ces Messieurs soient honteux aujourd'hui d'écrire d'une maniere qui soit intelligible à tout le monde. Quand je dis, à tout le monde, entends à tous ceux qui aimant la lecture, ne veulent pas cependant qu'on les fatigue par des Livres qui semblent être faits pour être placés dans le Temple de Diane à côté des Ecrits obscurs & sublimes d'HERACLITE. Ces Savans se trompent fort, s'ils se figurent qu'il y ait beaucoup de gens qui fassent pour eux ce que fit Euripide pour avoir les Ecrits du Pilosophe Grec. A force de lire ces Ecrits mystérieux, il les apprit par cœur, & les publia. Je puis assurer ces Messieurs, que, puisqu'ils ne se sont point souciés d'être entendus, personne

ne ſe donnera la torture pour les entendre. Il eſt vrai qu'ils auront la conſolation de traiter d'ignorans ceux qui mépriſeront leurs Ouvrages ; mais ceux-ci à leur tour les regarderont comme des pédans : ainſi voilà les choſes compenſées de part & d'autre.

Quand je veux qu'un Auteur écrive d'une maniere claire, intelligible, je n'entends point qu'il s'abaiſſe & s'aviliſſe ; il eſt un art de dire les choſes les plus élevées, & de les mettre à la portée des eſprits les plus ordinaires. Perſonne n'a poſſédé cet art comme M. Bayle & M. de Fontelle ; leurs Ouvrages ſont des preuves évidentes que les matieres les plus abſtraites peuvent être traitées avec une méthode qui les rend très-faciles.

Il eſt au reſte ridicule de ſe figu-

rer que parmi les gens du Monde il ne s'en trouve pas un grand nombre qui ont parfaitement bien étudié, & qui ſavent beaucoup. Si Meſſieurs les Docteurs en *us* connoiſſoient un peu plus les Courtiſans, les Officiers, & même les femmes d'un certain rang, ils ſe détromperoient, & reviendroient de leur prévention; mais quoiqu'un homme ait cultivé les Belles-Lettres, il ne s'enſuit pas de là qu'il ſoit obligé de s'ennuyer, en liſant l'Ouvrage d'un Savant dont la ſcience n'a rien que de dur & d'épineux. Il ne doit donc pas paroître extraordinaire que tant d'Ouvrages, remplis de Grec & de Latin, moiſiſſent en paix dans la boutiqne d'un Libraire.

Rien n'eſt plus utile qu'une érudition amuſante & inſtructive;

mais rien n'eſt plus ennuyant qu'un Livre qui n'offre qu'un cahos immenſe; l'eſprit le plus curieux craint de s'y abîmer. En vérité c'eſt être ſage que de ne pas employer du tems à lire de pareils Ouvrages.

Quelques Savans ſe plaignent amérement du goût du ſiécle ; ſelon eux, on n'aime aujourd'hui que des bagatelles & des Romans. Il eſt aiſé de leur prouver qu'ils ſe trompent : on lit avec avidité les Ouvrages de BAYLE, de LEIBNITZ, de LOCKE, &c. On liroit les leurs de même, s'ils avoient ſû faire uſage de leur érudition & de leur Philoſophie, ainſi que ces grands hommes.

Je finis une Préface, qui, quelque courte qu'elle ſoit, ſervira peut-être à ma condamnation ; je crains qu'on ne m'accuſe d'avoir mal imité les grands modéles que

je propose ; si je n'y ai pas réussi, je prie mes Lecteurs de m'excuser en faveur de l'intention. Le bon accueil qu'ils ont fait aux premieres éditions de mon Ouvrage, me rassure un peu : ils trouveront quelques observations nouvelles : c'est ainsi qu'on peut appeller plusieurs remarques assez longues, qui peut-être mériteront leur approbation. J'ai tâché d'y rassembler ce que j'ai cru appercevoir de plus intéressant & de plus instructif ; j'ai aussi augmenté & changé considérablement le corps de l'Ouvrage, & j'ai placé dans cette édition deux dissertations qui avoient été d'abord composées pour être mises dans cet Ouvrage ; mais elles le furent dans un autre, par des raisons qu'il est inutile de rapporter ici.

Dans la premiere de ces Disser-

tations je traite de la Société, & dans la seconde des choses qui peuvent rendre la vie heureuse. Ces Réflexions forment un traité de Morale qui manquoit à cet Ouvrage pour le rendre complet; car il sert beaucoup plus à un homme qui veut devenir sage, d'avoir des préceptes pour regler ses mœurs & pour se conduire dans la société civile, que d'étudier la Logique, la Physique & la Métaphysique. Il faut devenir honnête homme avant d'être homme d'esprit & savant. Ce que je dis ici, paroîtra trivial; mais il me semble que lorsqu'on considére ce qui se passe aujourd'hui dans le monde, & surtout dans la République des Lettres, on ne sauroit trop répeter ce précepte dont tant de gens semblent ne faire aucun cas.

On trouvera encore dans cette édition les réflexions ſur les principes de la Phyſique augmentées de quatorze chapitres qui traitent des quatre élemens.

Je ne dirai rien ici de l'arrangement que j'ai obſervé dans mon Ouvrage ; on verra mes raiſons dans le Diſcours préliminaire : & puiſqu'elles ont été goûtées dans les premieres éditions, j'eſpere qu'elles ſeront auſſi heureuſes dans celle-ci.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE
SUR LE DESSEIN DE CES RÉFLEXIONS.

§. I.

Premiere Idée de cet Ouvrage.

J'AI toujours eu une forte envie de venger les gens du monde de l'orgueil & du pédantiſme des demi-Savans. Dès que j'eus fait uſage du peu de lumieres que le Ciel m'a accordé, je m'apperçus que les perſonnes pour qui j'avois eu le plus de vénération, & que je regardois comme les Oracles de la Science, n'étoient que de hardis ignorans, qui étant eux-mêmes les premieres dupes de leur vanité, ne ſe défendoient qu'à l'abri de

quelques mots inintelligibles, contre les attaques de la raison & de la lumiere naturelle, à laquelle ils avoient juré une guerre éternelle. Je souffrois à regret qu'un homme fût en droit de mépriser les raisonnemens sensés d'un autre homme, qui, n'ayant pas lû Aristote, ou Scot, sembloit n'avoir permission de faire usage de sa raison que dans les choses les plus communes de la vie ; car à peine les demi-Savans accordent-ils à ceux qu'ils regardent comme plongés dans une ignorance crasse, la liberté d'agir d'une maniere un peu plus intellectuelle que celle du reste des animaux. *Mais ils devroient songer, que Dieu n'a pas été si peu libéral de ses faveurs envers les hommes, que se contentant d'en faire des créatures à deux jambes, il ait laissé à Aristote le soin de les rendre des créatures raisonnables* (1).

La raison est un don du Ciel, accordé à tous les hommes en général ; & ceux qui veulent en faire usage, & réfléchir attentivement sur eux-mêmes, & sur les idées qu'ils ont dans leur entendement, n'ont besoin ni des Philosophes anciens, ni des modernes, pour découvrir les vérités nécessaires au bonheur & à la conduite de leur vie. Je

(1) Locke, Essai Philosophique sur l'Entendement Humain.

conviens que les Maîtres donnent une grande aisance à l'esprit pour pénétrer bien des difficultés, qui sans eux l'arrêtent longtems; mais il faut que ces Maîtres soient de véritables Savans; sans quoi les leçons qu'on reçoit sont beaucoup plus nuisibles que profitables. Loin d'eclaircir nos doutes & nos difficultés, elles jettent la confusion dans notre entendement, & obscurcissent les idées claires & distinctes que nous pouvons avoir. Ainsi, quiconque veut s'appliquer à la recherche de la vérité, doit éviter de prendre des principes qui puissent l'éloigner pour toujours du bon chemin.

§. II.

Que les plus grands hommes ignorent bien des choses.

LEs plus grands hommes, & ceux qui se distinguent le plus dans les Sciences auxquelles ils s'appliquent, avouent ingénument qu'il est un grand nombre de choses au-dessus de leur connoissance, & auxquelles l'esprit humain ne sauroit jamais atteindre. Par cet aveu ils abrégent un nombre de difficultés qui arrêtent inutilement ceux qui veulent les approfondir, & qui,

après avoir étudié longtems, croyent ſavoir quelque choſe, lorſqu'ils n'ont acquis que le talent d'embrouiller leurs idées, & de communiquer leur ignorance & leur prévention à ceux qui ſont aſſez malheureux pour recevoir leur inſtruction.

Ces demi-Savans n'ont jamais examiné s'i' n'étoit pas abſolument néceſſaire, ou de tomber dans l'erreur, ou de n'accorder un entier conſentement qu'à des choſes entierement évidentes. *La fauſſeté, dit le Pere Mallebranche, & la confuſion regnent dans la Philoſophie ordinaire, à cauſe que les Philoſophes ſe contentent d'une vraiſemblance fort facile à trouver, & ſi commode pour leur vanité & leurs intérêts. N'y trouve-t'on pas preſque par-tout une infinie diverſité de ſentimens ſur les mêmes ſujets, & par couſequent une infinité d'erreurs ? Cependant un très-grand nombre de diſciples ſe laiſſent ſéduire, & ſe ſoumettent aveuglément à l'autorité de ces Philoſophes, ſans comprendre leurs ſentimens* (1).

(1) Mallebranche, Recherche de la vérité. *Liv. I. Chap. III. pag.* 11. *Voyez ſur la fin.* N'eſt-il pas ſurprenant que le Pere Mallebranche ait donné lui-même dans un travers qu'il connoiſſoit ſi bien ? On n'a jamais mieux reprimé l'orgueil des Dogmatiques, qu'il le fait dans bien des occaſions : & dans cent autres il eſt lui-même plus déciſif que les gens qu'il condamne.

La facilité de croire, & la vanité de vouloir tout connoître, font les deux sources de l'erreur & de l'ignorance. Les véritables Savans parlent douteusement de choses douteuses, & avouent ingénument leur incapacité touchant celles qui sont au-delà de la portée de l'esprit de l'homme. Il est vrai qu'ils croyent savoir beaucoup moins de choses que ceux qui prétendent les connoître toutes ; mais du moins ils sont certains de celles qu'ils savent, & les autres ignorent celles-mêmes qu'ils croyent connoître le plus évidemment.

§. III.

Des Sciences où l'on trouve le plus de certitude.

Il est des Sciences, telles que la Géometrie, l'Algebre, une grande partie de l'Astronomie, la Physique expérimentale, où, lorsqu'on employe l'attention & l'étude, on peut se flatter de marcher dans le bon chemin. La vérité éclaire presque toujours de son flambeau les Géométres dans leurs opérations, les Algébristes dans leurs calculs, les Astronomes dans leurs supputations, & les Physiciens dans leurs expériences. S'ils viennent à se tromper, ils peuvent

reconnoître leurs erreurs eux-mêmes ; on peut les leur montrer d'une façon sensible, qui les ramene à la vérité ; mais dans la Logique, la Métaphysique & cette partie de la Physique, où l'on traite des principes généraux, l'esprit peut errer impunément, sans craindre qu'on lui prouve son erreur. Il a beau champ pour se donner carriere ; & comme les choses qu'on cherche à approfondir sont impénétrables, tous les demi-Savans veulent donner leurs conjectures pour des décisions authentiques. On diroit qu'on est encore dans le tems du Schisme d'Occident, & que chaque Professeur de Philosophie est un Pape, qui décide qu'un certain nombre des opinions d'Aristote & de Scot seront désormais des articles de Foi.

Une chose que j'ai remarquée, & dont on peut aisément s'appercevoir, c'est que dans les Ecoles & parmi les demi-Savans, on fait très-peu de cas de la Géometrie, de l'Astronomie, &c. A peine en donne-t'on une legere idée aux jeunes gens ; mais on leur apprend toutes les subtilités des Logiques de Scot & de Saint Thomas, & les inutilités de celle d'Aristote. On les exerce à criailler & à disputer avec beaucoup de feu sur les huit Livres de sa Physique, qui ne sont qu'un simple ramas de

de mots. Ce n'eſt pas qu'il fût plus difficile de s'appliquer à quelque Science utile, qu'à des études auſſi infructueuſes ; mais ſans la diſpute, les demi-Savans croiroient ne pas briller. Il en eſt d'un Scholaſtique, comme de la Comteſſe de Pimbeche. La Plaideuſe penſe :

Que vivre ſans procès n'eſt pas contentement.

Et le Régent de Collége croit que

Vivre ſans diſputer n'eſt pas contentement.

Les demi-Savans trouvent donc dans la Logique ordinaire, dans les principes généraux de la Phyſique, & dans la Métaphyſique de l'Ecole, un champ de bataille digne de leur envie de combattre. Ils augmentent par leurs diſtinctions, diviſions & ſubdiviſions l'incertitude des matieres ſur leſquelles ils diſputent, & ils les rendent tout-à-fait inintelligibles.

§. IV.

Des Réflexions qui compoſent cet Ouvrage.

ENnuyé de voir le bon ſens mépriſé, je formai le deſſein de prouver à une perſonne aimable, chez qui j'allois ſou-

vent passer quelques jours à la Campagne, que son Chapelain, grand sectateur d'Aristote, n'étoit qu'un ignorant. Cette Dame, qui avoit beaucoup de génie & d'esprit, mais, qui nourrie loin des gens qui pussent l'instruire de certaines sciences, n'en entendoit parler que les six semaines qu'elle alloit passer dans ses terres toutes les années, crut que j'entreprenois une chose impossible. *Savez-vous bien*, me dit-elle, *que mon Aumônier entend le Grec, & qu'il dit que votre Descartes n'est qu'un benêt & un rêveur ?* » Il dépendra de vous, lui » dis-je, Madame, que je vous montre » non-seulement que votre Chapelain » ne sait rien ; mais même qu'Aristote, » son grand ami, ne savoit pas grand » chose ». *En vérité*, me dit-elle, *vous me feriez plaisir d'entreprendre une chose aussi extraordinaire ; & si vous me persuadez qu'Aristote ne savoit rien, je ne doute pas que vous ne veniez à bout de me faire croire que tous les hommes sont des ignorans.* » Je ferai peu en peine, lui » répondis-je, de vous prouver qu'ils » n'ont de certitude que de très-peu » de choses dans la plus grande partie » des Sciences auxquelles ils s'appli- » quent ». *Ah ! je vous prends au mot*, dit cette Dame ; *& je suis bien aise de vous voir rompre une lance contre tout le*

genre humain. » Vous vous trompez, » repliquai-je. Je n'aurai rien à démêler » avec les véritables Savans; & les per- » sonnes dont le génie est doué de jus- » tesse & de bon sens, feront au con- » traire de mon opinion, & m'aideront » à vous prouver que la plûpart des » hommes ignorent entierement ce » qu'ils croyent savoir. » *Mais encore,* me répondit-elle, *quelles sont les Sciences dans lesquelles vous bornez si fort la connoissance humaine?* » Toutes celles, » repris-je en riant, que votre Chape- » lain croit savoir; la Logique, les » principes généraux de la Physique, » la Métaphysique, l'Astrologie judi- » ciaire ». *Vous êtes,* me dit-elle, *étrangement fâché contre mon Chapelain: mais enfin, du moins ne lui disputerez-vous pas la certitude des faits qu'il a acquis par l'Histoire.* » Pardonnez-moi, » Madame, repliquai-je. Je vous prou- » verai que bien des connoissances qu'il » a acquises par l'Histoire, sont aussi » incertaines que les autres ».

Le défi que me fit cette Dame d'exécuter la promesse que je lui donnois, me fit résoudre d'employer quelques heures de tems à repasser les principaux articles dont je voulois lui montrer l'incertitude. Je couchai quelques pensées sur le papier; & insensiblement, entraîné par

les nouvelles matieres qui s'offroient, je fis les cinq espéces de Dissertations qui composent cet Ouvrage. Je le montrai à quelques-uns de mes amis, qui parurent en être satisfaits. Ils m'engagerent à le donner au public, & j'ai tâché, en le revoyant avec toute l'exactitude possible, qu'il pût en être reçu favorablement. J'ai pensé que je devois rendre la lecture de mon ouvrage agréable à deux sortes de personnes ; aux Dames, pour qui il a d'abord été commencé ; & aux véritables Savans, au tribunal desquels tous les Ecrits doivent ressortir.

Pour réussir dans mon dessein, j'ai tâché de me rendre le plus clair & le plus intelligible qu'il m'a été possible ; j'ai traité le moins sérieusement & le moins abstraitement que j'ai pû, des matieres qui n'étoient pas susceptibles par elles-mêmes de trop d'enjouement : & j'ose me flatter que tout homme du monde qui aura lû mon Livre avec un peu d'attention, ne craindra pas le pédantesque orgueil d'un Savant hérissé de Grec & de Latin, quand il voudra disputer avec lui des Sciences dont j'ai montré l'incertitude. Je ne demande point cependant aux Dames & aux Cavaliers qui liront mon Ouvrage, d'avoir pour mes sentimens la moindre prévention ; je leur

conseille au contraire d'avoir aussi peu de croyance en moi que j'en ai eu dans les autres. La raison ou la lumiere naturelle, étant un don du Ciel, qui nous a été donné pour nous conduire, je les exhorte à en faire usage; c'est le moyen le plus sûr pour connoître la vérité.

J'espere que mon Ouvrage sera de quelque utilité aux véritables Savans, quoiqu'il ne contienne rien à quoi ils n'ayent peut-être déja refléchi eux-mêmes: s'ils n'apprennent rien de nouveau, je crois qu'ils me sauront quelque gré d'avoir mis dans un seul point de vûe toutes les raisons capables de faire voir aux hommes de quelles précautions ils doivent user avant d'ajoûter foi à certaines opinions.

J'ai rapporté avec toute l'exactitude qu'il m'a été possible, certains passages des plus grands Hommes, que j'ai rendu comme les garants de mes sentimens. Ceux qui n'ont pas une grande littérature, m'auront obligation d'avoir trouvé le moyen de leur mettre sous les yeux des passages, qu'ils n'eussent point été chercher dans les originaux, & de leur faire parcourir les Ecrits des plus illustres Savans, sans qu'ils ayent la peine de les concilier eux-mêmes; en sorte qu'ils apprendront souvent les différentes opinions sur une question, se-

lon les différens Auteurs qui l'ont agitée. Les Savans trouveront aussi leur utilité dans ces citations ; elles leur rappelleront avec plus de force les sentimens des Ecrivains dont je fais mention, & qu'ils connoissent très-parfaitement. J'ai moi-même retiré un grand profit des passages que j'ai cités : j'aurois souvent été obligé d'affoiblir mes raisons par trop de prolixité, au-lieu que je me suis servi de certaines citations, comme d'une surabondance de droit. Au reste, je voudrois que ceux qui n'ont pas une certaine connoissance des Sciences dont je parle, lussent d'abord mon Ouvrage, sans s'arrêter aux passages cités, & sans y faire attention, afin de prendre une premiere notion des choses dont je parle : ensuite ils le liroient une seconde fois avec les remarques, & verroient d'un seul coup d'œil & sans peine les sentimens des différents Auteurs dans leurs propres Ecrits.

Comme il est bien des Lecteurs qui n'entendent que le François, j'ai traduit tous les passages que j'ai cités ; & la traduction s'en trouve, ou dans le corps de l'Ouvrage, ou au-dessous de la citation. Je n'ai mis aucun passage Latin dans le texte ; j'ai placé dans les remarques tous ceux que j'ai rapportés, pour ne point interrompre la lecture des

personnes qui ne savent pas la Langue Latine. D'ailleurs, dans un Livre, fait en partie pour les femmes & pour les gens du monde, il falloit éloigner tout ce qui pouvoit causer quelqu'embarras & demander une trop grande attention. Cependant, comme il est juste d'écrire pour contenter le goût de tous les Lecteurs; & qu'il est aujourd'hui beaucoup de Courtisans, d'Officiers, de Gentilshommes, &c. qui, sans le paroître, sont aussi savans que bien des Professeurs, j'ai placé au bas des pages tous les passages que j'ai crû pouvoir être de quelque utilité à ceux de mes Lecteurs qui aiment l'érudition, & qui sont bien-aises de juger des opinions d'un Auteur par ce qu'en dit l'Auteur même. Quant aux citations Grecques, étant uniquement pour les Savans, je n'ai mis que celles que j'ai cru absolument essentielles pour vérifier l'autorité d'un passage dont on auroit pû chicaner le sens dans la traduction, comme dans celui que je cite de Diodore de Sicile, quelques Ecrivains de nos jours ayant soutenu que les Egyptiens avoient crû qu'il *n'y avoit qu'un Dieu suprême, un seul Etre parfaitement intelligent, & un unique Auteur de toutes choses.*

§. V.

Du Respect dû aux Philosophes.

IL m'est arrivé souvent de parler des Philosophes dans le cours de cet Ouvrage, d'une maniere qui paroîtra peu convenable à quelques-uns, horrible & épouvantable à quelques autres. On trouvera que les termes, dont j'ai usé quelquefois en dépeignant l'inutilité de certains Ouvrages d'Aristote, de Scot, & de quelques Scholastiques, sont des blasphêmes impardonnables; mais je prie ceux qui me condamneront si hautement, de croire qu'en blâmant certains défauts dans ces Auteurs, je n'ai pas voulu leur ôter la gloire qu'ils avoient méritée par bien d'autres endroits. Ainsi, en disant qu'Aristote n'étoit pas un grand Physicien, eu égard à Descartes & à Newton, je n'ai point prétendu dire qu'il ne fût pas un très-grand homme, rempli d'esprit, & dont les Ouvrages sur la Poëtique sont aussi bons, que ceux dans lesquels il traite de la Philosophie, sont en général peu utiles. Je mettrai ici le portrait que le P. Mallebranche fait d'Aristote: & les Péripatéticiens verront si je suis retenu, eu égard à la hardiesse du Métaphysicien François. *Aristote*,

Aristote, qui mérite avec justice la qualité de Prince de ces Philosophes dont je parle, parce qu'il est le pere de cette Philosophie qu'ils cultivent avec tant de soin, ne raisonne presque jamais que sur les idées confuses que l'on reçoit par les sens, & que sur d'autres idées vagues, générales & indéterminées, qui ne représentent rien de particulier à l'esprit. Car les termes ordinaires de ce Philosophe ne peuvent servir qu'à exprimer confusément aux sens & à l'imagination les sentimens confus que l'on a des choses sensibles, ou à faire parler d'une maniere si vague & indéterminée, que l'on n'exprime rien de distinct. Presque tous ses Ouvrages, mais principalement ses huit Livres de Physique, dont il y a autant de Commentateurs différens, qu'il y a de Regens de Philosophie, ne sont qu'une pure Logique: il y parle beaucoup, & il n'y dit rien. Ce n'est pas qu'il soit diffus; mais c'est qu'il a le secret d'être concis, & de ne dire que des paroles. Dans ses autres Ouvrages, il ne fait pas un si fréquent usage de ces termes vagues & généraux; mais ceux dont il se sert, ne réveillent que les idées confuses des sens. C'est par ces idées qu'il prétend dans ses Problêmes & ailleurs, résoudre en deux mots une infinité de questions, dont on peut donner démonstration

qu'elles ne se peuvent résoudre (1).

J'espere que les disciples d'Aristote, après avoir lû ce passage de Mallebranche, ne se scandaliseront pas des critiques qu'ils trouveront dans mon Ouvrage, de quelques opinions de leur Maître.

Je prie aussi les Cartésiens de vouloir ne point me savoir mauvais gré, si quelquefois je les ai taxés d'être un peu prévenus pour leurs sentimens, & de les soutenir avec trop de hauteur; je me flatte de les en faire convenir avant la fin de de cette Dissertation. Au reste j'ai pour Descartes un respect aussi sincere qu'eux-mêmes : je le regarde comme le Restaurateur de la bonne Philosophie ; mais enfin il étoit homme, & comme tel, sujet à l'humanité. Un de ses plus zélés Disciples convient (2) qu'*il n'est aucun de ses Ouvrages, sans même en excepter sa Géometrie, où il n'y ait quelque marque de la foiblesse de*

(1) Mallebranche, de la Recherche de la Vérité, Liv. V. Chap. II. pag. 388. Mallebranche n'a pas été le seul Philosophe célébre, qui dans ces derniers tems ait parlé avec mépris de la Physique d'Aristote. Locke, Descartes, Gassendi, Bacon avant eux, bien d'autres enfin, ont condamné hautement les trois quarts des opinions du Philosophe Grec.

(2) Le même, Liv. III. Chap. IV. pag. 186.

l'esprit humain. Voilà, je crois, ce qui doit servir de justification à quiconque, après avoir rendu justice au mérite de Descartes, ne déifie pas ses erreurs à l'exemple des Cartésiens outrés.

J'aurai moins d'excuses à faire aux Gassendistes; car la bonne foi & la sincérité de Gassendi empêche qu'on ne se récrie sur les erreurs dans lesquelles il peut tomber. Il avoue lui-même qu'il cherche la vérité, & qu'il peut faillir sans cesse; il ne donne la plûpart de ses opinions que comme des sentimens vraisemblables. Je ne décide point entre le mérite de Descartes & de Gassendi; mais je puis assurer hardiment que la Postérité les regardera tous les deux comme des génies supérieurs. Leurs talens ont été différens. Descartes ne dut presque rien qu'à lui-même: il méprisa si fort la Philosophie Péripatéticienne, qu'elle lui inspira de la haine pour celle de tous les Philosophes anciens. Gassendi donna les premiers coups à la Philosophie d'Aristote: il remit dans tout son jour un systême abandonné pendant plusieurs siécles, & lui donna plus de force & plus de vraisemblance qu'il n'avoit. Le tems décidera de la vogue des différentes opinions de ces deux Philosophes, mais je suis bien assuré qu'ils trouveront des partisans &

des disciples dans la postérité la plus reculée, & qu'on disputera encore dans dix mille ans de bien des questions qu'ils n'ont pû éclaircir.

C'est le désir de découvrir la vérité, & non l'amour de la nouveauté, qui m'a déterminé à préférer certaines opinions de Newton à quelques-unes de Descartes ; c'est encore moins l'envie d'élever un étranger sur les ruines de mon compatriote. Je me ris d'un François qui prend une belle passion pour tous les Anglois, uniquement parce qu'ils sont Anglois, & qui cherche avec soin à détruire tout ce qui peut faire honneur à ses Concitoyens ; mais je me moque aussi d'un prétendu Philosophe François, qui n'approuve & ne trouve rien de bon que dans sa Nation. La patrie d'un véritable Philosophe, c'est le monde ; tous les hommes pour lui doivent être parfaitement égaux, & le seul mérite doit les lui faire distinguer. J'ai condamné Newton dans ce que j'ai crû devoir désapprouver ; j'ai même plaisanté quelquefois sur quelques-uns de ses sentimens. Pourquoi m'auroit-il été défendu d'avoir les mêmes droits sur les opinions d'un Anglois que sur celles d'un François ? Seroit-ce parce que les Newtoniens croyent être aussi infaillibles que les Cartésiens, & qu'ils ont

)our le moins aussi bonne opinion d'eux-
nêmes que leurs adversaires ? Newton
ı été un des plus grands hommes qu'ait
›roduit la Nature ; mais ses plus célé-
›res Disciples conviennent qu'il s'est
rompé quelquefois ; & tiennent à son
ujet le même langage que Mallebran-
he à l'égard de Descartes. On a donc
es mêmes droits sur les deux illustres
'hilosophes, & l'on peut également,
ourvû que ce soit avec le respect qui
eur est dû, rejetter les erreurs qu'on
roit appercevoir dans quelques-unes
e leurs opinions. Je conviendrai tou-
ours que Nevvton a été le plus grand
omme qu'il y ait eu dans ces derniers
ems ; mais je dirai aussi qu'il étoit sujet
ux foiblesses de l'humanité ; & je me
rai de ceux, qui, peu contens de vou-
›ir lui accorder l'infaillibilité que les
Jltramontains donnent aux Evêques de
lome, tenteroient volontiers d'en faire
ne Divinité.

J'ai souvent cité dans mes Réflexions
.ocke, Philosophe Anglois, vrai dans
plus grande partie de ses principes,
ıste dans ses conséquences, précis dans
s démonstrations ; j'avoue que si l'on
toit obligé de prendre un parti en
hilosophie, & qu'il fallût se déter-
iiner, je n'hésiterois pas un moment à
ie ranger sous l'étendart de ce grand

homme ; mais puiſqu'il n'en eſt pas dans la République des Lettres comme dans les autres Etats, & que chacun peut y former une ſouveraineté particuliere, je continuerai, ſi je puis, de n'avoir pour les grands hommes que du reſpect, & nullement de l'idolâtrie. Ce ſentiment m'autoriſe à dire avec une entiere liberté ce que je penſe ſur le Chapitre V. de la III. Partie du II. Livre de la *Recherche de la Vérité*, par le Pere Mallebranche.

§. V.

Critique du V. Chapitre de la III. Partie du II. Livre de la Recherche de la Vérité, *contre Montagne.*

QUelque eſtime que mérite le Pere Mallebranche, quelque nom qu'il ſe ſoit fait dans la République des Lettres, je ne crois pas que ſes plus zélés partiſans veuillent perſuader les hommes qu'il doive jouir de cette infaillibilité, que ſes Confreres (1) ont refuſé d'accorder au Pape. Je crois que tous les Savans, & ceux qui font profeſſion

(1) Les Peres de l'Oratoire.

l'aimer les Belles-Lettres, sont aussi ntéressés à soutenir leur indépendance & leur liberté, que les Parlemens & es Evêques le sont à conserver les priviléges de l'Eglise Gallicane. Ainsi après voir rendu au P. Mallebranche la justice qu'il mérite, après avoir dit que c'est un Philosophe de la premiere classe, qu'il a le génie grand, vaste, pénétrant, j'ajouterai qu'il a fait une critique pitoyable des *Essais de Michel de Montagne*. Le mot de *pitoyable* paroîtra outré à bien des gens; mais il convient si parfaitement, & forme un épithéte si juste, qu'en vérité je crois devoir ne pas l'effacer.

Le Pere Mallebranche n'a pas été le seul qui ait attaqué Montagne: tout le parti Janséniste vouloit l'accabler; il faut que ses Ouvrages soient aussi bons qu'ils le sont, pour avoir résisté à tant de critiques réiterées.

Les dévots de Port-Royal se démainerent, non-seulement contre ses

(1) Voici un échantillon des invectives de ces dévots atrabilaires. » Le Pyrrhonisme n'est pas une secte de gens qui soient persuadés de ce qu'ils disent: mais c'est une secte de menteurs: aussi se contredisent-ils souvent en parlant de leur opinion, leur cœur ne pouvant s'accorder avec leur langue, comme on le peut voir dans Montagne, qui a tâché de la renouveller au dernier siécle. « La Logique ou l'Art de pen-

Ecrits, mais même contre sa personne. Je m'étonne que des gens, dont la vanité n'en vouloit qu'aux Papes & aux Evêques, ayent pû s'amuser à dénigrer la réputation d'un simple particulier. Il falloit que ces saints Solitaires eussent choisi pour déchirer Montagne, un de ces momens qu'ils employoient pieusement à lire le Roman de *Clélie*, où ils étoient excessivement loués (1), &

ser, &c. *I. Discours pag. XXI.* Ce Livre a été composé par deux ou trois Solitaires du Port-Royal, & principalement par M. Nicole.

(1) Ces Messieurs les Dévots y étoient loués sous des noms empruntés. L'illustre Racine les a plaisantés vivement à ce sujet dans une des deux Lettres qu'il écrivit contr'eux pour la défense de Demarets. Ces deux Lettres ont été réimprimées dans les dernieres Editions des Œuvres de Despreaux. » Vous n'avez pas consideré, dit M. de » Racine, que ni M. d'Urfé, ni Corneille, ni » Comberville votre ancien ami, n'étoient point » responsables de la conduite de Demarets. Vous » avez même oublié que Mademoiselle de Scuderi » avoit fait une peinture avantageuse du Port-» Royal dans sa *Clélie*. Cependant j'avois oui di-» re, que vous aviez souffert patiemment qu'on » vous eût loués dans ce Livre horrible. L'on fit » venir au dessert le Volume qui parloit de vous: » il courut de main en main, & tous les Soli-» taires voulurent voir l'endroit où ils étoient » traités d'illustres. Ne lui a-t'on pas même ren-» du ses louanges dans l'une des Provinciales? Et » n'est-ce pas elle que l'Auteur entend, lorsqu'il » parle d'une personne qu'il admire sans la con-» noître. » Œuvres de Boileau, &c. Tom. IV. pag. 197. Edit. d'Amsterdam 1729.

qu'ils placerent dans leur Bibliothéque à côté de l'*Eunuque* de Térence, qu'ils avoient traduit en François pour purifier les mœurs des jeunes gens par sa lecture (1).

Mallebranche, né & nourri dans les idées de Port-Royal, distilla aussi sa bile sur Montagne, & n'épargna ni sa personne, ni ses Ecrits. Je ne comprends pas comment un Philosophe aussi éclairé

(1) M. Racine a encore relevé ce fait dans la même Lettre que je viens de citer ; voici ce qu'il dit à ce sujet. » Je sais bien que S. Augustin s'accuse de s'être laissé attendrir à la Comédie, & » d'avoir pleuré en lisant Virgile. Qu'est-ce que » vous concluez de là ? Direz-vous qu'il ne faut » plus lire Virgile, & ne plus aller à la Comédie ? Mais S. Augustin s'accuse aussi d'avoir » pris trop de plaisir aux chants de l'Eglise ; est- » ce à dire qu'il ne faut plus aller à l'Eglise ? Et » vous autres, qui avez succédé à ce Pere, de » quoi vous êtes-vous avisés de mettre en François les Comédies de Térence ? Falloit-il interrompre vos saintes occupations pour devenir » des Traducteurs de Comédies ! Encore, si vous » nous les aviez données avec leurs graces, le Public vous seroit obligé de la peine que vous » avez prise. Vous direz peut-être que vous en » avez retranché quelques libertés. Mais vous » dites aussi que le soin qu'on prend de couvrir » les passions d'un voile d'honnêteté ne sert » qu'à les rendre plus dangereuses. Ainsi vous » voilà vous-mêmes au rang des Empoisonneurs. Œvres de Boileau, Tom. IV. pag. 196. Edit. d'Amst. 1729.

que lui, qui sanctifie toutes les pages de ses Ecrits par des réflexions pieuses, ne s'est pas apperçû qu'il ne convenoit gueres d'attaquer personnellement un galant-homme qui ne pouvoit se défendre. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que le P. Mallebranche tombe lui-même, en réfutant Montagne, dans tous les défauts qu'il lui reproche. Il fait d'abord un long détail des qualités du pédantisme qu'il attribue à cet Auteur, lequel, au jugement de tous les connoisseurs, est l'Ecrivain le plus éloigné de ce défaut. Cependant, à force de divisions & de subdivisions, & traitant des attributs du pédant d'une façon aussi abstraite que des idées par lesquelles nous voyons tout en Dieu (1), il conclut que Montagne *s'est plutôt fait un pédant à la cavaliere, & d'une espéce toute singuliere, qu'il ne s'est rendu raisonnable, judicieux & honnête homme* (2). Ce dernier mot emporte une injure assez grossiere ; car quiconque n'est pas honnête homme est un fripon. Mais, laissons à part ces invectives ; voyons sur quoi le Pere Mallebranche condamne Montagne si hardiment. *Les pédans*, dit-il, *sont vains*,

(1) Recherche de la Vérité, Part. I. Liv. III. Chap. VI.

(2) Part. III. Livre II. Chap. V.

ſiers, de grande mémoire & de peu de jugement, forts en citations, malheureux & foibles en raiſons, &c. Si ce portrait là ne convient de tout point à Montagne, il faut donc avouer qu'il n'étoit point pédant. Examinons cette queſtion ſans prévention.

On blâme Montagne de ce qu'*il n'a fait ſon Livre que pour ſe peindre, & pour repréſenter ſon humeur & ſes inclinations.* Il eſt vrai que Montagne a écrit comme un homme du monde, & comme un Gentilhomme doit écrire, pour ſa ſatisfaction & pour ſon utilité particuliere ; mais ayant reconnu enſuite que le Public pourroit retirer quelque profit de ſes Ouvrages, il les lui a donnés tels qu'ils étoient, & n'a pas crû qu'il dût ſervir de Prédicateur au genre humain ; il s'eſt contenté de l'inſtruire & de l'amuſer en même tems. S'il n'avoit eu que le deſſein de l'ennuyer par quelques préceptes moraux, il eût fait des *Eſſais*, tels que ceux de Nicole. On reproche encore à Montagne, qu'*il eſt peu de Chapitres où il ne parle de lui.* Il en parle avec une ſi grande ſincérité, que l'on connoît aiſément que c'eſt moins par vanité, que pour inſtruire ſes Lecteurs. *Il eſt certain*, dit M. Coſte, *que ſon portrait eſt comme un miroir fidéle, où tous les hommes pourront ſe*

reconnoître par quelque endroit, s'ils prennent la peine de s'y regarder avec attention, & dans le dessein de se voir tels qu'ils sont effectivement.

Mr. Pascal, en bon & fidéle partisan du Port-Royal, avoit fait à Montagne le même reproche que Mallebranche. Voici sa critique, & la reponse (1) qu'y a faite un Ecrivain. *Le sot projet qu'a eu Montagne de se peindre, & cela non pas en passant & contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ses propres maximes & par un dessein premier & principal! Car de dire des sottises par hazard & par foiblesse, c'est un mal ordinaire; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, & d'en dire de telles que celles-là.*

» Le charmant projet que Montagne a » eu de se peindre naïvement, comme » il a fait! Car il a peint la nature hu- » maine; & le pauvre projet de Nico- » le, de Mallebranche, & de Pascal, » de décrier Montagne! » M. de Voltaire a raison: & si Pascal n'avoit pas mieux réussi dans les Provinciales que dans sa critique sur les Ecrits de Montagne, les Jésuites auroient grand tort

(1) Œuvres de Voltaire, Tom. IV. pag. 366. Edit. d'Amsterdam. 1739.

ſe donner la peine d'y répondre. Il
: des raiſonnemens ſi fades, que c'eſt
ır faire trop d'honneur que de les ré-
ter ſérieuſement.

Pourſuivons l'examen du pédantiſme
Montagne. On lui reproche les ci-
:ions qu'il a miſes dans ſes Ouvrages,
mme s'il avoit cru qu'elles dûſſent
·vir de raiſons démonſtratives. Il me
:a aiſé de réfuter cette critique. Mon-
gne n'a rapporté les paſſages des dif-
:rens Auteurs qu'il a cités, que pour
›nner le plaiſir & la ſatisfaction au
ecteur de voir d'un ſeul coup d'œil la
:nſée qu'il lui offre, & celle de l'Au-
ur qu'il imite. Il étoit bien aiſe de
éſenter à l'imagination ſes propres ri-
eſſes, & les tréſors dans leſquels il
ı avoit puiſé d'autres. Mais comment
Pere Mallebranche ſe recrie-t-il
fort ſur *ces citations que Montagne
ıployoit pour des raiſons*, lui qui veut
ouver par l'Apocalypſe que cet Ecri-
in faiſoit mal d'avoir de la vanité? Il
eſt rien de ſi plaiſant que ce paſſage:
: l'endroit où il eſt placé, en augmente
comique. Le P. Mallebranche, après
'oir fait un long détail de la vaine
:ience des pédans, *de leur imagination
'goureuſe & ſpacieuſe*, & avoir prodi-
ué quelques injures à Montagne, tout-
-coup par un effet de cette *imagina-*

tion vigoureuse & spacieuse, dont il vient de parler, il se laisse emporter à sa fougue ; & ayant dit qu'*il falloit que cet Ecrivain se regardât comme un homme tout-à-fait extraordinaire* : voici ce qu'il ajoute.

Toutes les créatures ont une obligation essentielle de tourner les esprits de ceux qui veulent les adorer, vers celui-là seul qui mérite d'etre adoré ; & la Religion nous apprend que nous ne devons jamais souffrir que l'esprit & le cœur de l'homme, qui n'est fait que pour Dieu, s'occupe de nous, s'arrête à nous admirer & à nous aimer. Lorsque S. Jean se prosterna devant l'Ange du Seigneur, cet Ange lui défendit de l'adorer. Je suis serviteur, *lui dit-il*, comme vous & comme vos freres ; adorez Dieu. *Conservus tuus sum*, &c. *Deum adora.* Apoc. 1. 9. 10. *Il n'y a que les démons & ceux qui participent à l'orgueil des démons, qui se plaisent d'être adorés : & c'est vouloir être adoré, non pas d'une adoration extérieure & apparente, mais d'une adoration intérieure & véritable, que de vouloir que les autres hommes s'occupent de nous ; c'est vouloir être adoré ; c'est-à-dire, en esprit & en vérité.*

Eh qu'auroit dit, grand Dieu, le P. Mallebranche, si pour prouver qu'un homme avoit de la vanité, Montagne

eût fait tout-à-coup une incursion dans la Théologie la plus relevée ; eût détaillé les obligations de la Créature envers le Créateur ; distingué les différentes adorations, *extérieures*, *apparentes*, *intérieures* & *véritables* ; décidé que Dieu veut être *adoré en esprit & en vérité* ; cité *Saint Jean l'Apocalypse*, *les Anges*, *les Apôtres* : & tout cela, à cause qu'un Auteur *n'a fait son Livre que pour se peindre*, *& pour représenter ses humeurs & son inclination !* Car c'est à quoi le P. Mallebranche en revient, après avoir joui du *privilége* de cette *imagination vigoureuse & spacieuse* qu'il accorde à Montagne, ainsi qu'à tous les pédans.

Le Pere Mallebranche avoit raison de mépriser la charmante érudition de Montagne ; car personne n'a jamais eu moins de goût que lui, pour ce qu'on appelle belle Littérature. Monsieur de Fontenelle nous apprend qu'*il faisoit peu de cas de cette Philosophie qui ne consiste qu'à apprendre les sentimens des différens Philosophes*, *& qu'il n'avoit jamais pû lire dix vers de suite sans dégoût.* Je ferai en passant deux réflexions : la premiere, c'est que la seule bonne maniere d'étudier, c'est celle d'examiner avec soin les opinions des grands hommes qui ont vécu avant nous. On profite

ainsi également, & des vérités qu'ils ont connues, & des erreurs dans lesquelles ils sont tombés : on adopte les premieres, on rejette les secondes. Tout est utile dans la lecture des Anciens ; c'est en partie à la connoissance des fautes qu'ils ont commises, que nous sommes redevables de la plûpart des découvertes que nous avons acquises. Sans la lecture des Livres Grecs & Latins, jamais Gassendi n'eût publié ses Ouvrages : Locke doit infiniment aux Anciens, & Leibnitz avoue (1) qu'il a de grandes obligations à Aristote. Mr. de Fontenelle se trompe très-fort, lorsque voulant excuser le mauvais goût du Pere Mallebranche, il dit (2) *qu'on peut savoir l'histoire des pensées des hommes, sans penser*. Je suis persuadé au contraire, qu'il est impossible qu'un homme qui a étudié la Nature dans ses plus belles productions, c'est-à-dire, dans les plus grands génies qui ont vécu dans tous les siécles ; & qui s'est nourri l'esprit de tout ce qu'il y a de bon dans leurs excellens Ouvrages, n'ait un avan-

(1) *Quare dicere non vereor, plura me probare in Libris Aristotelis, quam in meditationibus Cartesii, tantum abest ut Cartesianus sim.* Leibnitzii. *Epist. Tom. II. pag* 124. *Epist. XIV.*

(2) Eloges des Académiciens, Tom. I. pag. 343. Elog. de Mallebranche.

tage

tage infini, pour penser juste, sur un autre, qui n'aura eu de maître & de guide que son propre génie. Je me reserve à traiter cette matiere plus amplement dans un autre Ouvrage, & je passe à la seconde réflexion.

Quelque peu de goût que le Pere Mallebranche ait eu pour l'érudition, l a voulu quelquefois en mettre dans es Ouvrages ; mais on peut douter jusement si son dessein n'étoit pas d'en légoûter les Lecteurs par la maniere lont il l'employoit. Par exemple, pour prouver que les Gascons, les Picards & les Normands différent entr'eux pour e caractere & pour l'humeur, il cite Ecriture Sainte (1), Cicéron, Martial,

(1) On reconnoît tous les jours la vérité de ceci ır les diverses humeurs & les differens caracteres esprit des personnes de differens pays. Les Gasıns, par exemple, ont l'imagination bien plus ve que les Normands. Ceux de Rouen & de ieppe, & les Picards different tous entre eux, encore bien plus des bas Normands, quoiqu'ils ient assez proches les uns des autres. Mais si on nsidére les hommes qui vivent dans des pays ıs éloignés, on y rencontrera des differences core bien plus étranges, comme un Italien, un Flamand, ou un Hollandois. Enfin il y a s lieux renommés de tout tems pour la sagesse leurs habitans, comme Theman & Athénes ; d'autres pour leur stupidité, comme Thébes, ıdere, & quelques autres.

Horace, &c. Ne voilà-t'il pas une érudition bien employée, sur-tout dans la question dont il s'agit? Car, ce que veut prouver le Pere Mallebranche, est notoirement faux; le climat en général ne fait rien sur le génie: c'est une erreur ancienne que de soutenir le contraire; erreur démentie de nos jours par l'expérience journaliere, la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre, ayant produit des personnes d'une imagination aussi vive que celle des Italiens & des François les plus ingénieux. Où peut-on trouver plus de feu, plus de vivacité, plus d'invention que dans les Ouvrages de Milton & de Leibnitz? Est-ce que Descartes & le Tasse ont eu plus d'imagination que ces deux hommes, nés dans des climats bien différens du leur?

Les Anciens avoient des exemples aussi frappans que ceux que nous avons aujourd'hui. Démocrite étoit d'Abdere;

Athenis tenue cœlum, ex quo acutiores etiam putantur Attici; crassum Thebis. Cic. *de Fato.*

Abderitanæ pectora plebis habes. Mart.

Bœotum in crasso jurares aëre natum. Hor.

Numquid non ultra est sapientia in Theman? Jerem. *Cap.* 49. *V.* 7.

Recherche de la Vérité, Liv. II. Chap. 3. pag. 135. Tom. I. Edit. in-12.

a Grece n'eut jamais un autre génie aussi
vaste que le sien : & le systême de ce
Philosophe prouve assez la vivacité de
son imagination.

Si le Pere Mallebranche eût pris soin
d'étudier les Philosophes anciens avec
attention, il auroit évité de ne paroître
érudit, que pour soutenir une erreur.
De même, s'il eût pû lire les vers des
meilleurs Poëtes sans dégoût, il n'auroit
pas cité (1) Plaute, pour prouver
que *le vin donne du croc en jambe*, &
qu'Horace a fait mal à propos l'éloge de

(1) Le vin est si spiritueux, que ce sont des esprits animaux presque tout formés ; mais des esprits un peu libertins, qui ne se soumettent pas volontiers aux ordres de la volonté, à cause de leur solidité & de leur agitation excessive. Ainsi dans les hommes, même les plus forts & les plus vigoureux, il produit de plus grands changemens dans l'imagination & dans toutes les parties du corps, que les viandes & les autres breuvages. Il donne du croc en jambe, *vinum luctator dolosus est*, pour parler comme Plaute, & il produit dans l'esprit bien des effets qui ne sont pas si avantageux, que ceux qu'Horace décrit en ces vers :

Quid non ebrietas designat ? operta recludit ;
Spes jubet esse ratas : in prælia trudit inermem ;
Sollicitis animis onus eximit : addocet artes.
Fœcundi calices quam non fecere disertum ?
Contracta quem non in paupertate solutum ?

Recherche de la Vérité, Liv. II. Chap. II. p. 153.

l'yvresse. Un peu plus de justesse dans l'application des passages eût bien contenu dans l'ouvrage d'un homme, qui traite avec tant de mépris un Auteur qui a employé avec une délicatesse infinie les endroits qu'il a empruntés des Anciens, & qui presque toujours donne à leurs pensées une nouvelle grace.

Le Pere Mallebranche reproche encore à Montagne *de se contredire à tous momens, & dans un même chapitre, lors même qu'il parle des choses qu'il prétend le mieux savoir.* Pour justifier Montagne, je ne dirai que ce que dit le Pere Mallebranche, peu de lignes après cette critique. *Ceux qui ont lû Montagne, savent que cet Auteur affectoit de passer pour Pyrrhonien, & qu'il faisoit gloire de douter de tout.* Je demande, si l'on est en droit de trouver mauvais qu'un homme qui doute, témoigne de l'incertitude; & si c'est un défaut, à quiconque cherche la vérité, de balancer son opinion, & d'examiner les différens sentimens avant de se déterminer, & d'en adopter quelqu'un? Car c'étoit à cette sage précaution que se réduisoit le Pyrrhonisme de Montagne. Tout le monde peut s'en éclaircir en lisant ses Ouvrages: & il faut être aveuglé par sa passion, ou conduit par la mauvaise foi, pour soutenir que Montagne ait jamais

:u l'idée de soutenir la ridicule opinion les anciens Pyrrhoniens. Est-ce réduire a Philosophie à la seule qualité de douer de tout, que de dire qu'*elle nous nstruit de tout, & que l'enfance y a ses eçons comme les autres âges* (1)? Est-ce l'être certain de rien, que d'assurer que a Philosophie nous rend vertueux, & que la vertu est le souverain bien? *La cience*, dit Montagne, *a pour but la 'ertu, qui n'est pas, comme dit* l'Ecole, *lantée à la téte du mont coupé, raboteux & inaccessible. Ceux qui l'ont approchée, a tiennent au rebours, logée dans une 'elle plaine, fertile & florissante, d'où lle voit bien sous soi d'autres choses* (2).

Est-ce là douter? Je crois que c'est dmettre la nécessité des vérités fondanentales au bien de la société; mais je ens quels sont les doutes qui ont révolé le Pere Mallebranche; il nous les pprend lui-même. *Que peut-on penser 'un homme*, dit-il, *qui confond l'esprit vec la matiere, qui rapporte les opiions les plus extravagantes des Philosohes sur la nature de l'ame, sans les népriser, ... qui ne voit pas la nécesté de l'immortalité de nos ames, qui*

(1) Montagne, Essais, Liv. I. Chap. XXVI. ag. 281.
(2) Montagne, là-même, pag. 278.

pense que la raison humaine ne la peut connoître, &c. Voilà donc les principales questions que le Pere Mallebranche eût voulu que Montagne eût décidé hardiment. Pour moi, j'avouerai que je le loue d'avoir agi de bonne foi, & d'être convaincu naturellement qu'il ne concevoit point clairement ce qui est impénétrable. Je renvoie le Lecteur à ma quatrieme réflexion sur la Métaphysique, pour voir si ces questions sont aussi évidentes que le dit le Pere Mallebranche, & si les preuves qu'il en a données, sont aussi claires & aussi convaincantes qu'il le prétend ?

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

SUR L'INCERTITUDE Des Connoissances Humaines.

RÉFLEXION PREMIERE.

Concernant l'incertitude de l'Histoire.

§. I.

Introduction.

VOus croyez, Madame, que je suis fort en peine de vous prouver démonstrativement l'opinion que vous m'avez souvent entendu soutenir touchant *le peu de certitude que nous avons des choses que nous croyons souvent les plus assurées.*

Vous penſez qu'il me ſera difficile de vous tenir la parole que je vous ai donnée, & *de vous apprendre en huit jours de tems autant de Philoſophie, qu'en ſavent les Profeſſeurs de tous les Colléges de Paris.* Vous taxez mon projet d'ignorance & de vanité ; mais je fais trop de cas de votre eſtime, pour ne point tâcher d'effectuer mes promeſſes. Peut-être demanderois-je quelques ſemaines de plus à quelqu'un qui auroit moins de pénétration que vous ; mais vous avez un eſprit ſi juſte, & nous ſavons ſi peu de choſes, qu'en vérité, quand je vous ai demandé huit jours pour vous rendre auſſi habile qu'un Profeſſeur, j'aurois pû dire qu'un Docteur de Sorbonne des plus fameux ; & il m'eût encore été très-facile d'exécuter ma promeſſe.

Vous ſavez, Madame, que la Philoſophie dont nous parlions lors du défi que je vous fis, ne rouloit pas ſur certaines parties des Mathématiques, telles que la Géometrie, l'Aſtronomie, l'Algébre & autres Sciences, dont les principales opérations ſe démontrent par des ſupputations de calcul, & par des regles certaines. Notre théſe ne s'étendoit uniquement que ſur le peu d'utilité de la Logique, ſur l'incertitude de cette partie de la Phyſique, qui n'eſt point appuyée par des expériences,

&

sur la sombre & impénétrable pro-
ndeur de la Métaphysique. Le Révé-
nd Pere Bonaventure vous assuroit,
l'une étude de vingt années de suite,
ouvoit à peine suffire pour montrer
chemin qu'on doit tenir pour arriver
ces Sciences ; en sorte qu'il faut étu-
er vingt ans sous un Maître, & vingt
tres dans son cabinet, pour acquerir le
re de Savant. Mais franchement c'est
tourmenter bien vainement pendant
arante ans, pour demeurer enfin aussi
norant que le premier jour qu'on a
mmencé. Vous savez, Madame, les
putes que nous avions à ce sujet avec
Réverend Pere : il prétendoit ne rien
norer, & je soutenois que les hom-
es savent fort peu de chose, & que
qu'ils connoissent clairement, est à
portée de tout le monde. Le bon
re alors, pour soutenir son opinion,
oit recours à de grands mots, qui
us paroissoient une preuve de son bon
oit ; mais puisque la lecture des *Essais*
Montagne, de quelques *Oeuvres de*
yle, & de quelques *Ecrits de la Mo-*
-le-Vayer vous ont, dites vous, ren-
mon opinion plus vraisemblable, je
ux bien aujourd'hui vous convaincre
ierement.

e sais que vous aimez les autorités des
ébres Ecrivains ; & lorsque le Réve-

rend Pere Bonaventure citoit Ariſtote, ou Saint Thomas, vous me paroiſſiez auſſi prévenue, que ſi l'on vous eût convaincue démonſtrativement. Je me ſervirai donc, pour vous plaire, dans certaines occaſions de quelques paſſages des meilleurs Auteurs, que je traduirai en François pour que vous en puiſſiez juger par vous-même. Je mettrai le Grec & le Latin au-deſſous, afin que ſi vous me croyez de mauvaiſe foi, vous puiſſiez faire confronter par quelqu'un l'original avec la traduction. Cependant je n'employerai jamais des autorités pour vous convaincre de la vérité d'une opinion ; c'eſt par des raiſons que je veux vous prouver les faits que j'avancerai : & c'eſt auſſi de votre ſeule raiſon que je vous prie de faire uſage. La ſeule choſe que j'exige de vous, eſt de ne pas faire plus de cas d'Ariſtote & de Deſcartes, lorſqu'ils s'éloignent des notions évidentes, que Boileau n'en eût fait de Cotin & de Pradon.

Le reſpect qu'on doit aux grands hommes, ne doit point tenir de l'eſclavage : il faut les louer dans ce qu'ils ont fait de bon, & avoir pour leurs Ecrits une eſtime qui tienne de la vénération ; mais il ne faut point adopter leurs erreurs. Dans les endroits où ils ſont évidemment fautifs, l'on ne doit avoir

cun égard à leurs sentimens. S'ils eus-
nt eu la foiblesse de n'oser condamner
 défauts des grands hommes qui les
nt précédés, ils ne fussent jamais par-
nus au dégré, auquel ils se sont éle-
s, & ils ne les eussent jamais égalés.

§. II.

*ue notre Raison ne peut nous trom-
per en ce que nous appercevons
distinctement, & qu'elle doit pré-
valoir sur toutes les Autorités.*

L faut d'abord poser ce premier prin-
cipe, que notre raison, qui est un
ésent que Dieu nous a fait pour nous
nduire, ne sauroit nous tromper dans
 choses qu'elle apperçoit, & qu'elle
stingue évidemment (1); car si ce dis-
rnement & cette faculté de concevoir
us trompoit, Dieu seroit lui-même
 trompeur, qui nous présenteroit le

(1) La faculté qu'il nous a donnée, que nous
ellons lumiere naturelle, n'apperçoit jamais
un objet qui ne soit vrai en ce qu'elle connoît
irement & distinctement, pour ce que nous
ions sujet de croire que Dieu seroit trompeur,
 nous l'avoit donnée telle que nous prissions le
ux pour le vrai, lorsque nous en usons bien.
scartes, Principes de la Philosophie, I. Part.
§. 22.

faux sous les apparences du vrai. Notre raison ne nous serviroit plus à aucun usage ; elle seroit un don pernicieux, qui tendroit plutôt à nous égarer qu'à nous conduire (1). Or, vous sentez parfaitement, Madame, que Dieu ne peut nous tromper ; la fourberie & l'injustice sont des attributs indignes d'un Etre souverainement parfait : il faut donc que la raison, ou la faculté de connoître, que nous avons reçue en naissant, n'apperçoive aucun objet qui ne soit vrai en ce qu'elle apperçoit clairement & distinctement.

C'est tomber dans un Pyrrhonisme outré que de soutenir le contraire. Dès qu'on admet que notre raison est un flambeau dont la lueur ne sert qu'à nous égarer, on ouvre la barriere à toutes les erreurs les plus monstrueuses ; il n'est aucune opinion qu'on ne puisse défendre. Quel est l'état des hommes, s'ils n'ont absolument aucun moyen de démêler du mensonge les vérités les plus claires ? Les bêtes seront bien plus heu-

(1) Notre raison est un don de Dieu, qui ne sauroit nous tromper ; c'est un présent qu'il nous a fait, pour nous donner le moyen de le connoître & le servir. Si cette raison dans les choses évidentes nous égaroit, Dieu nous tromperoit ; ce qui ne peut se soutenir, Dieu étant la vérité même. *Lettres Juives*, *Lettre XXXIII*.

uses, puisqu'elles trouveront dans
ur instinct des ressources que la raison
saurroit fournir aux hommes. Les
ilosophes les plus illustres de ces
rniers tems, je parle de ceux-mêmes
i ont le plus penché vers le Pyrrho-
me, ont convenu cependant que
omme avoit en lui des moyens pour
nnoître la vérité; Gassendi (1) en a
bli trois dans sa Philosophie. Quel-
e plaisir que Bayle se soit fait de four-
des armes aux Pyrrhoniens, on
it bien que son dessein n'a point été
soutenir que l'homme ne peut distin-
er le vrai du faux, en se servant de
raison. Ce n'est pas elle qui nous
mpe, c'est la maniere de nous en
vir, dit fort bien un Auteur, qu'on
ce parmi les Pyrrhoniens raisonna-
s, c'est-à-dire, parmi les sages Phi-
ophes qui ne décident que des choses
ils connoissent évidemment. Il faut
nc sans cesse consulter la raison.
Quelles que soient les autorités,
els que soient les exemples qu'on
is allégue, nous sommes en droit
les rejetter comme des fables, dès
nous les voyons opposés à la lu-

1) Itaque tria sunt omnino criteria veritatis;
us nimirum sive sensio; prænotio seu antici-
o; de affectio seu passio. *Philos. Epicuri Syn-
ta.* &c. *Autore Petro Gassendo. Cap. I.*

miere naturelle ; & si nous les examinons avec attention, nous connoîtrons aisément leur absurdité.

La plus grande partie des opinions humaines sont fondées ou sur l'Histoire ou sur la Tradition, ou sur l'autorité des Savans ; il en est très-peu qui ne soient appuyées que sur la raison. Avant d'aller plus avant, & pour vous montrer la nécessité de n'embrasser & de ne croire un sentiment évident, qu'autant qu'il est conforme à la lumiere naturelle, j'examinerai, si vous voulez bien, l'incertitude qui regne dans toutes les autres choses sur lesquelles on pourroit l'appuyer.

§. III.

De l'Incertitude de l'Histoire dans un grand nombre de faits.

L'Histoire, que nous regardons comme le registre des évenemens des siécles passés, ne doit point nous paroître une preuve d'un fait contraire à la raison. Tout ce que nous devons faire, c'est d'avouer qu'un Historien fameux, qui écrit un évenement contraire à certaines notions & à la raison, a été forcé de s'accommoder à la prévention & à l'erreur des peuples chez

esquels il vivoit, & de suivre le torent de la superstition & des préjugés.

On est obligé, l'orsqu'on écrit l'Histoire, de rapporter bien des faits dont on connoît la fausseté, & l'on n'est point le maître de les supprimer (1). C'est à un Philosophe à discuter la vérité d'une opinion. Un Historien n'est pas fait pour entrer en controverse: tout ce qu'on doit exiger de lui, c'est qu'il n'ait que peu ou point de croyance à ce qu'il rapporte.

Il en est peu qui observent exactement cette maxime. La plûpart, après avoir assuré un grand nombre de choses ou fausses ou ridicules, proposent sur quelques-unes un doute assez inutile, & d'autant plus pernicieux à leurs Lecteurs, que leur bonne foi dans cette occasion semble autoriser les mensonges qu'ils ont approuvés (2).

(1) Quand Tacite rapporte quelque miracle, il le fait par l'exemple & le devoir de tous bons Historiens; ils tiennent registre des événemens d'importance. Parmi les accidens publics, sont aussi les bruits & opinions populaires. C'est leur rolle de réciter les communes créances, non pas de les regler. Cette part touche les Théologiens, & les Philosophes, Directeurs des consciences. Montagne, Essais Liv. II. Chap. VIII.

(2) Illi, cum multa mentiti sunt ad arbitrium suum, unam aliquam rem nolunt spondere, sed adjiciunt: penes Auctores fides erit. *Seneca Natur. Quæst.* Lib. IV. Cap. III.

Pour vous persuader, Madame, de l'incertitude qui regne dans l'Histoire, je vais d'abord vous faire voir, I. l'obscurité dont elle est couverte dans ses commencemens ; II. la partialité qu'on voit dans les Historiens, lorsque les tems s'approchent un peu plus de nous ; III. combièn les Historiens ont aimé à remplir leurs Ouvrages de prodiges & d'évenemens miraculeux & surnaturels ; IV. la différence de sentimens des Ecrivains d'une Religion différente ; V. le ridicule des Annales de tous les différens Ordres des Moines, & VI. je vous prierai d'examiner combien les véritables sujets d'un évenement sont souvent si ignorés des Historiens.

§. IV.

Incertitude de l'Histoire dans ses commencemens.

L'Histoire des premiers siécles est si obscure, ce qui en est parvenu à nous, est si peu de chose & est si mêlé de tant de fables, que la raison dément évidemment qu'on ne peut, lorsqu'on veut faire usage de la lumiere naturelle, recevoir pour vrai les trois quarts des faits qu'on en rapporte. Nous n'avons, jusqu'au déluge, aucune idée de ce qui est arrivé, que

; les Livres de Moyse ; car si nous lions consulter les autres Historiens peuvent nous instruire des tems : éloignés, & si nous nous arrêtions Annales des Chinois ou des Egyp- s, nous serions obligés de rejetter enèse comme un Livre apocryphe, que les Ecrivains de cette Nation remonter les commencemens de Histoire à plusieurs milliers d'années it la création du Monde (1). La Foi

) Les Historiens Chinois supposent comme hose constante que *Fo-hi*, leur premier Roi, até sur le Trône 2982. ans avant Jesus-Christ; i fait remonter la fondation de leur Empire ɔis cens ans au-delà du Déluge. Lenglet, ode d'étudier l'Histoire, dans ses cartons ıchés & conservés dans Beyer, *Memoriæ ico-Criticæ Librorum rariorum*, pag. 171. Le du Halde parle bien differemment dans son ire de la Chine; mais pouvoit-il faire autre- ? Il étoit Jésuite, par conséquent obligé à ns ménagemens. D'ailleurs, s'il se fût ex- : aussi sincérement que l'Abbé Lenglet, on it supprimer de son Livre ce qu'il auroit ce sujet, comme on l'a fait ôter de celui de è Lenglet. On voit cependant que ce Pere le régne de *Fo-hi* environ deux cens ans e Déluge; & il ne nie pas qu'il n'y ait eu d'au- mpereurs qui ayent regné avant lui. On sera tre bien aise de voir ici, comment ce Jésui- aité une matiere aussi épineuse. Les Histo- les plus célébres distinguent dans la chro- ie Chinoise ce qui est manifestement fabu- ce qui est douteux & incertain, & ce qui

& la Religion nous obligent à ne point approfondir cette question : ainsi de ce qui s'est passé avant le Déluge, nous ne

est sûr & indubitable. Ainsi, ne voulant s'attacher qu'à ce qui leur paroît avoir quelque fondement de vérité, ils marquent d'abord comme une chose sûre, qu'on ne doit faire nulle attention aux tems qui ont précédé *Fo-hi*, lesquels sont incertaines, c'est-à-dire, qu'on ne peut les ranger suivant une exacte & vraie chronologie, & que ce qui précéde *Fo-hi*, doit passer pour mythologique. Ces Auteurs regardent donc *Fo-hi* comme le fondateur de leur Monarchie, lequel, environ 200. ans après le Déluge, suivant la Version des Septante, regna d'abord vers les confins de la Province de *Chen si*, & ensuite dans la Province de *Ho-nan*, qui est située presque au milieu de l'Empire ; après quoi il défricha toutes les terres, qui s'étendent jusqu'à la mer Orientale. C'est là le sentiment de presque tous les Lettrés : & cette chronologie, fondée sur une tradition constante, & établie dans leurs plus anciennes Histoires qui n'ont pû être alterées par les étrangers, est regardée de la plûpart des Savans comme incontestable. D'autres Auteurs Chinois ne font remonter leur Monarchie qu'au regne d'*Yao*, qui, selon l'opinion des premiers, n'est que leur cinquiéme Empereur ; mais si quelqu'un s'avisoit de la borner à des tems postérieurs, non-seulement il se rendroit ridicule, mais il s'exposeroit encore à être châtié séverement, & même à être puni de mort. Il suffiroit aux Missionnaires de donner un simple soupçon en cette matiere, dont ensuite on eût connoissance, pour les faire chasser de l'Empire. Description Géographique, Historique & Chronologique, &c. de l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoise, &c. Tom. II. pag. 2.

ons que ce que Moyse nous en a aps, & qui n'est pas bien considérable. rle-t-il de la création de l'homme, rle-t-il de la formation d'un peuple, ɛst toujours par rapport aux Juifs. Il net, & ne fait aucune mention de ce ui ne sert point à illustrer sa nation ; il e marque rien des premiers Egyptiens, es Ethiopiens & des Chinois. Nous vons cependant des fragmens de leur Histoire, qui n'ont point été inventés après coup (1) & dont la vérité est authentique (2) ; mais il y a apparence que

(1) L'Ecriture omet tout ce qui ne sert point à illustrer cette Nation cherie. Dira-t'on pour cela qu'il n'y avoit alors que ce peuple ?, Moyse à la vérité ne marque rien des premiers Egyptiens, des Ethiopiens, des Scythes & des Chinois ; cependant on n'oseroit avancer que les fragmens si sûrs qui nous restent de leur Histoire, soient des fables inventées après coup, pour orner chacune de ces Nations. Lenglet, là-même.

(2) Si l'on convient, cher Enuque, de la vérité de ces histoires qui font mention de ce que les Rois d'Egypte ont fait avant le Déluge : quelle raison aurons-nous de douter des fragmens de Manethon, Prêtre Egyptien, ou de la Généalogie & Succession des Rois d'Egypte, que nous a donnée Hérodote, ou de la Chronologie du même, puis démêlée par Diodore, qui porte le regne des Egyptiens plus de mille ans au delà de toutes les autres anciennes époques de la Création, à la réserve de celles des Assyriens, ou des Chinois, & des Indiens, qui vont encore plus loin dans l'Antiquité? Marana Espion dans les Cours des Princes Chrétiens, &c. Tom. IV. Lettre XLVI. p. 189.

chaque Nation a eu son Moyse, (je le regarde ici comme un simple Historien), qui aura voulu faire honneur à sa Nation, sans se soucier d'illustrer les autres. Quand nous aurions les Ecrits perdus, ils nous deviendroient inutiles pour notre éclaircissement : nous ne pourions en faire plus d'usage, que des Annales des Chinois, & des morceaux qui nous restent dans Hérodote (1) & Diodore de Sicile (2) ; & comme sans doute ils ne s'accorderoient pas avec la Genèse & les autres Livres Saints, la Foi nous interdiroit un examen, dont le résultat pourroit lui être contraire.

(1) Les Prêtres disent que Menès, qui fut le premier Roi des Egyptiens, fit faire sur le fleuve un pont à Memphis. . . . Les mêmes Prêtres me firent voir dans leurs histoires les noms de trois cens trente Rois qui avoient regné depuis Menès, parmi lesquels il y avoit dix-huit Ethiopiens & une femme étrangere ; tous les autres étoient Egyptiens. Hérod. Liv. II. p. 179. Tom. I. Edit. in-12. Je me sers de la version de du Reyer.

(2) Les Prêtres font commencer le regne des Rois près de quinze mille ans avant la cent quatriéme Olympiade ; tems auquel j'allai moi-même en Egypte du vivant de Ptolomée, surnommé le nouveau Bacchus. La plûpart de ces Rois étoient nés dans l'Egypte même ; il y en a pourtant eu quelques-uns d'Ethiopie ou de Perse & de Macédoine. Diodor. Liv. I. Sect. II. Tom. I. pag. 77. Edit. in-12. Je me sers de la version de l'Abbé Terasson.

ce que nous savons de l'Histoire
ıis la Création du Monde jusqu'au
ɔge, contient bien peu de choses
r notre éclaircissement, & nous
e même plus de doute que de certi-
e : nous n'avons gueres plus de se-
ırs pour savoir ce qui s'est passé les
ıx premiers siécles après le Déluge.
s trois enfans de Noé sont la source
nmune de toute l'humanité, ou du
ɔins l'assure-t-on ainsi ; & cependant
s Empires, & ces grandes peuplades
ıe nous découvrons peu de tems après
Déluge, semblent s'opposer à cette
oyance (2). La seule soumission que

(1) De-là vient une nouvelle difficulté dans
Histoire sainte; savoir, quelle étoit cette race de
éans, qui subsista même long-tems après le Dé-
ıge; & quelles étoient ces filles des hommes dont
Dieu désaprouva si fort l'alliance avec ses propres
nfans, qu'il se repentit pour cela d'avoir créé
e derniers. Auroit-il condamné cette union, si
es filles & les garçons étoient sortis d'une même
source, lui, qui a quelquefois permis sous la Loi
les alliances avec les étrangers ? L'Ecriture ne mar-
que point, qu'avant le Déluge il y eut dans les
enfans d'Adam une race ou un peuple choisi.
Ces alliances n'auroient donc point été alors re-
gardées comme étrangeres ; elles n'étoient pas dé-
fendues, & par conséquent elles n'auroient pas
été si exécrables que Dieu les a déclarées, si elles
étoient faites avec des filles de la même famille.
Lenglet Cartons conservés par Beyer, pag. 183.
La difficulté dont parle ici l'Abbé Lenglet a

nous devons aux Livres saints, peut autoriser cette opinion, qui s'accorde

embarrassé plusieurs Peres de l'Eglise : quelques-uns ont prétendu que cette race de Géans avoit été produite par l'amour charnel que les Anges avoient eu avec les femmes ; ce qui les avoit fait punir. Saint Justin dit expressement, que les Anges engendrerent les démons, ayant connu les femmes.

Παρέδωκεν· οἱ δ' ἄγγελοι, παραβάντες τὴν τάξιν, γυναικῶν μίξεσιν ἡττήτσαν, καὶ παῖδας ἐτέκνωσαν, οἵ εἰσιν οἱ λεγόμενοι δαίμονες. καὶ πρὸς ἔτι λοιπὸν τὸν ἀνθρώπειον γένος ἑαυτοῖς ἐδούλωσαν.

Angeli autem ordinationem sive dispositionem eam transgressi, cum mulierum concubitus causa, amoribus victi, tum filios procreaverunt eos, qui dæmones sunt dicti, atque insuper reliquum genus humanum in servitutem suam redegerunt. Sanct. Just. *Philosoph. & Martyr. Opera, Apolog. prim. pag.* 44. *Edit. Colon.* 1636. Athénagore est encore plus précis sur l'amour des femmes avec les Anges. Selon lui, les Géans naquirent de cet amour criminel.

οὗτος δὲ, ἀμελήσας καὶ πονηρὸς περὶ τὴν τῶν πεπιστευμένων γενόμενος διοίκησιν. ἐκ μὲν οὖν τῶν περὶ τὰς παρθένους ἐχόντων, οἱ καλούμενοι ἐγεννήθησαν γίγαντες.

Itaque à statu suo defecerunt : (Angeli) alii quidem amoribus capti virginum, & libidine carnis accensi ; ipse vero princeps, tum negligentia, tum improbitate circa procurationem sibi concreditam ; ex amatoribus igitur virginum gigantes, ut vocant, nati sunt. Athenagor. Legat. *pro Christian. pag.* 27. *Ed. Colon.* 1636. Voilà deux anciens Auteurs qui expliquent de la même maniere cette difficulté de l'Histoire sainte : & voici un autre Pere, qui traite

avec la raiſon, quoiqu'elle ne la
rte pas démonſtrativement.

.a poſſibilité Phyſique d'un Déluge
ɪerſel dans l'état préſent de la terre,
ne une ſeconde difficulté qui n'eſt
moins conſidérable, que la promte
ltiplication qu'on ſoutient s'être faite
ès cette inondation (1). Quelques

s ces raiſonnemens de fables puériles. *Non eſt
: damno, audire etiam ipſos ſanctos Angelos cor-
um formoſitatibus affici & liquefieri, hoc eſt;
'ectari tam prophanis & abſurdis voluptatibus. An
n veriſimile, multos inde turbari, & contemnen-
ı meliora, deliciarum amorem deligere, dum con-
lerant quod difficile & arduum ipſis ſit carnalibus
ɔluptatibus omnino obluctari, & crediderunt etiam
ɪſos Angelus ſanctos affectiones ſequi? Igitur, quod
;noraverit virtutem Scriptorum, abſque labore de-
ɪonſtrabimus.* Divi Cyrilli *Lib. IX. contr. Julian.
Tom. II. pag.* 206. Edit. Baſil. *MDXLVI.* Lequel
ſuivre, de S. Juſtin, ou de S. Cyrille? L'un dit une
:hoſe, l'autre la condamne. On peut en général
appliquer aux anciens Peres, qui ont voulu ex-
pliquer certaines difficultés de l'Hiſtoire ſainte,
la plaiſanterie qu'un Auteur a dit ſur les Médecins.
*Hippocrate dit oüi, Galien dit non, & moi je dis
oui & non.* Quel eſt l'homme ſage & ſenſé, qui,
au milieu de tant de difficultés, débattues ſi vai-
nement par les plus grands, les plus reſpectables
Ecrivains, oſe prendre un parti? Combien de cho-
ſes auſſi obſcures que la race des Géans, dans l'Hiſ-
toire ſainte, & expliquées auſſi contradictoire-
ment?

(1) Les Critiques ne laiſſent pas de continuer
de dire que dans l'état préſent de la terre il eſt im-
poſſible qu'il puiſſe arriver un Déluge général,

Ecrivains ont prétendu, que le Déluge n'avoit point été universel (1) & que

qui couvre de quinze coudées la cime des plus hautes montagnes. La mer prise en général, n'a pas, dit-on, plus de 200. pas de profondeur; les montagnes les plus élevées, comme le Mont Gordien, ou d'Ararat, ne surpassent point de trois mille pas la surface de la mer. Ainsi, sans compter que la capacité du Globe s'élargit à mesure qu'il s'éleve, il faudroit douze ou quinze fois autant d'eau que la terre dans la quantitée marquée par l'Ecriture : & comme elle ne rapporte que des moyens naturels, savoir l'ouverture de l'abîme & la chûte des pluyes, elle prévient, à ce qu'on prétend, la réponse qu'on pourroit faire en disant que Dieu créa, pour l'exécution de cette ruine, une nouvelle quantité d'eaux, qu'il anéantit ensuite. Il ne se servit, selon l'Ecriture, que du vent pour les dessécher. Ainsi, il y a lieu de croire que le moyen qu'il a pris pour les répandre sur la terre, n'étoit pas moins naturel. Lenglet, là-même, pag. 187.

(1) Ils soutiennent qu'il étoit impossible que les pluyes ayent été assez abondantes pour causer un pareil effet. Ils appuyent leurs sentimens de l'opinion d'un fameux Philosophe (*), qui prouve par des démonstrations exactes que les orages les plus violens ne versent qu'un pouce & demi d'eau par demi-heure; ce qui fait six pieds dans un jour : & le Déluge n'ayant duré que quarante fois vingt-quatre heures, en supposant les plus hautes montagnes à deux mille pas d'élévation, qui est un tiers moins que leur hauteur, il faudroit, non pour surmonter, mais même pour les égaler, que le Ciel eût versé en vingt-quatre

(*) Le Pere Mersenne.

Dieu

Dieu n'avoit eu que l'intention de punir un peuple ingrat aux bontés dont il l'avoit comblé. Ils ont même voulu faire servir l'Ecriture à fortifier leur opinion, & ils ont expliqué en leur faveur ce passage de la Genèse, où il est dit expressément que *des Fils de Noé se partagerent les Nations après le Déluge* (1). Il paroît par-là que les Enfans de Noé n'avoient pas seulement divisé la terre entre eux, mais encore les Nations qui l'habitoient, & dont ils devoient faire la conquête.

En effet, l'histoire des Nations est contraire à cette inondation générale de toute la terre. On trouve dans les tems les plus voisins du Déluge, plusieurs grands Empires formés & excessivement peuplés, la Syrie, la Chine, l'Egypte, l'Ethiopie, &c. Il est impossible que sept ou huit personnes, dans l'espace de trois cens, ou même de cent cinquante ans, si l'on veut pousser les choses à l'étroite rigueur, puissent peupler d'aussi vastes provinces que les pays que le Tigre & l'Euphrate parcourent,

heures cent vingt-cinq pieds d'eau, au lieu de six qu'il verse dans les plus grands orages; ce qui excéde la possibilité de la Nature. Lettres Juives, Tom. II. Lettre XXXV. pag. 36. 37.

(1) *Ab his divisa sunt gentes in terra post Diluvium* Genes. X. 92.

& qui furent habitées par les Enfans de Noë.

Sans avoir égard aux fabuleuses Chroniques des Egyptiens, qui font remonter à trente-quatre mille deux cens & un an la formation de leur Empire, avant l'établissement de leur premier Roi, & en suivant les Historiens qui ont écrit le plus exactement, tels que Manéthon, Hérodote, &c. on trouve l'Egypte très-peuplée (1) cent cinquante ans après le Déluge, & on y apperçoit les Arts cultivés. Il est vrai qu'on ne connoît point parfaitement la forme de son gouvernement. Amasis, qu'on nomme aussi Ammosis, ou Amos Pharaon, & qu'on regarde comme le premier Roi, ne regna en Egypte que depuis l'an du Monde 2312, jusqu'en 2337 que Chebrès Pharaon lui succéda, & regna vingt-trois ans, selon le calcul d'Eusebe. Les autres Historiens après Manethon marquent diversement cette Génealogie; mais enfin ils s'accordent tous sur l'établissement réel des Rois d'Egypte dès l'année 2312. Il paroît donc impossible que la terre ait pû être repeuplée aussi promtement; & ces grands

(1) On a vû ci-dessus que le Pere du Halde convient qu'environ deux cens ans après le Déluge, la Chine étoit aussi très-peuplée & que *Fo-hi* commandoit à un grand Empire.

Empires, où nous voyons la perfection des Arts & des Sciences (1), la distinction des conditions & des états, un gouvernement, une Religion, & un culte différent, marque presque évidente d'un peuple qui n'est point nouveau, semblent s'opposer fortement à l'universalité du Déluge (1).

(1) Le Pere du Halde nous apprend à ce sujet quelques particularités, qui prouvent que les Arts n'étoient gueres moins anciens à la Chine qu'en Egypte. Ce qu'il y a de certain, dit-il, c'est que la Chine a été peuplée plus de 2155. ans avant la naissance de Jesus-Christ; & c'est ce qui se démontre par une éclipse de Soleil, arrivée cette année-là, comme on le peut voir par les observations Astronomiques, tirées de l'Histoire & d'autres Livres Chinois, lesquels ont été données au Public en l'année 1729. Descript. Géographique, Historique, &c. de l'Empire de la Chine, &c. Tom. II. pag. 1.

(2) Un Moine Nazaréen, qui a entré dans la discussion de ces faits pour en montrer la clarté & l'évidence, n'a pas trouvé de meilleur moyen que de faire des hommes à coups de plume. Il a fait une exacte supputation des fils, petits-fils, arriere-petits-fils, &c. que quatre hommes pouvoient avoir en deux cens ans de tems: & il a produit deux cens soixante-huit milliars sept cens dix-neuf millions de personnes; c'est-à-dire, beaucoup plus qu'il n'en faudroit pour peupler cinq ou six Mondes comme le nôtre. Son calcul d'Arithmétique n'a point persuadé ses adversaires. Ils ont dit qu'on ne faisoit pas les hommes en réalité, comme on les fait à coups de plume, & qu'on voyoit bien qu'il étoit peu expert dans ce

Ces premieres difficultés qui se trouvent dans l'Histoire, doivent d'autant moins nous surprendre, qu'il s'en rencontre dans des tems moins éloignés, d'aussi considérables & d'aussi difficiles à débrouiller. Moyse, Joseph, & tous tous les Ecrivains Juifs ont parlé magnifiquement de la célébre sortie de leur Nation hors de l'Egypte : & ils ont inséré dans leurs Ouvrages les miracles qui arriverent pour en favoriser l'éxécution. Nous trouvons que les Auteurs Egyptiens, & ceux des autres Nations, gens d'aussi grande autorité que Joseph, en ont parlé avec le dernier mépris. Plusieurs Historiens, & Manéthon, Prêtre Egyptien, appellent les Juifs une troupe de gens sales & lépreux. Ils disent

métier. Ils ont objecté que, suivant les Ecritures, les hommes n'avoient eu des enfans que très-tard ; qu'il paroissoit même qu'ils n'en avoient pas eu un grand nombre ; qu'ainsi ces peuplades, si aisées à produire sur le papier, étoient impossibles dans la réalité. Ils ajoutent qu'on regardoit comme un miracle, la multiplication que les Israëlites firent en deux cens cinquante ans dans l'Egypte, dont il sortit six cens mille combattans, qui prenoient leur premiere origine de soixante & dix hommes qui s'établirent dans ce pays avec le Patriarche Jacob ; & que ce miracle étoit cependant bien au-dessous de cette multiplication, qu'on prétend s'être faite dans l'espace de deux cens soixante ans par quatre personnes. Lettres Juives, Tom. II. Lettre XXXV.

qu'ils furent chassés du pays par Aménophis, qui regnoit alors & qu'ils s'en allerent en Syrie, sous la conduite de Moyse, Prêtre Egyptien (1). Si cette opinion n'étoit point contraire à l'Ecriture, elle seroit d'autant plus probable, qu'il paroît que Moyse avoit conservé dans la Religion Judaïque bien des cérémonies Egyptiennes (2).

(1) Cheremon, Auteur célébre parmi les Grecs, dit que sous le regne d'Aménophis, deux cens cinquante mille Lépreux furent bannis d'Egypte, & en sortirent sous la conduite de Tisilhen & de Petheseth, c'est-à-dire, Moyse & Aaron. Marana, Espion dans les Cours des Princes Chrétiens, Tome IV. Lettre LXXXIII. page 340.

(2) Plusieurs Auteurs anciens ont prétendu que les Juifs avoient reçu le rit de la Circoncision des Peuples Payens. Hérodote dit (*a*) que » les Colches seuls, les Egyptiens *pudenda circumcidebant* » *à principio*, & que les Phéniciens & ceux des » Syriens qui habitent dans la Palestine, reconnoissent qu'ils ont pris cette cérémonie des » Egyptiens. » Diodore (*b*) de Sicile dit à peu près la même chose qu'Hérodote. Philon, Auteur Juif, & par conséquent d'une grande autorité au sujet des coutumes Judaïques, semble autoriser l'opinion de ces Auteurs Payens. On se moque, dit-il, (*c*) de la Circoncision pratiquée par nos Ancêtres, quoiqu'elle ait été respectée par d'autres Nations, & d'une façon particuliere dans l'Egyp-

(*a*) Herodot. Euterp. pag. 127.
(*b*) Diodor. Sicul. Lib. pag. 24.
(*c*) Phil. de Circumcis. pag. 10.

C'est au moins le sentiment du Chevalier Marsham, qui ne doute pas que les Juifs n'ayent pris des Egyptiens une grande partie de leurs cérémonies (1). Il y a une chose certaine, c'est que Jéremie met les Egyptiens à la tête de tous les Circoncis (2). Tacite, dont

re, qui excelle sur tous les lieux de l'Univers par la multitude & par la sagesse des habitans. Voilà des preuves assez fortes de l'usage de la Circoncision chez les Egyptiens, avant que les Juifs la pratiquassent ; cependant ces derniers prétendent l'avoir reçue d'Abraham, à qui Dieu l'ordonna. Ce sentiment est reçu par presque tous ces Théologiens modernes ; mais ils le défendent plutôt qu'ils ne le prouvent. Le Ministre Saurin qui a tâché de le soutenir le mieux qu'il lui a été possible, avoue de bonne foi que si les profondes perquisitions des Savans qui ont recherché l'origine & les causes de ce signe, nous ont donné quelquefois de grandes lumieres, leurs spéculations n'ont aussi servi très-souvent qu'à nous convaincre de l'inutilité de leurs travaux, & qu'à nous fournir des motifs de suspendre notre jugement sur cette matiere. Discours Historiques, Critiq. Théolog. & Moraux sur les événemens les plus mémorables du Vieux & du Nouveau Testament, Tom. I. Discours 15. pag. 250.

(1) Ce Chevalier Jean Marsham, Anglois, a composé un excellent Livre, intitulé *Chronicus Canon Ægyptiacus*, imprimé à Londres en 1672. in-folio.

(2) *Visitabo super omnem qui circumcisum habet præputium, super Ægyptum, & super Judam & super Edom, & super Ammon, & super Moab. Jerem. Cap. IX. Vers. 25. 26.*

l'autorité est d'un si grand poids, entre dans un détail beaucoup plus circonstancié. Il dit que Moyse, un des Lépreux exilés, étant un homme d'esprit, & qui avoit parmi eux de la réputation, voyant leur accablement, les pria d'avoir bon courage, & que s'étant fait déclarer leur Capitaine, il devint leur Législateur & les conduisit par les déserts de l'Arabie (1).

(1) *Plurimi Auctores consentiunt, orta per Ægyptum tabe quæ corpora fœdaret, Regem Bocchorim, addito Hammonis Oraculo, remedium petentem, purgare regnum, & id genus hominum, ut invisum Deis, alias in terras avehere jussum. Sic conquisitum collectumque vulgus, postquam vastis locis relictum sit, cæteris per lachrimas torpentibus, Mosen, unum exsulum, monuisse, ne quam Deorum hominumve opem expectarent, ab utrisque deserti; sed sibimet ut duci cælesti crederent, primo cujus auxilio credentes, præsentes miserias pepulissent.* C'est-à-dire: » Mais ils s'accordent presque tous en ce point, » que l'Egypte étant infectée de ladrerie, le Roi » Bochorie, par l'avis de l'Oracle d'Ammon, les » chassa de son pays comme une multitude inutile » & odieuse à la Divinité. Ils ajoutent que com» me ils étoient épars par les déserts, & avoient » perdu tout courage, Moyse, l'un de leurs » Chefs (*), leur conseilla de n'attendre aucun » secours des Dieux ou des hommes, qui les » avoient abandonnés, mais de le suivre comme » un guide céleste, qui les tireroit de danger. » Tacite, Histoire, Liv. V. Je me sers de la Version de Perrot d'Ablancourt.

(*) Cela n'est point dans l'Original; mais il y a *Moyse un des Bannis.* Manethon dit: un des Lépreux.

Si l'Ecriture ne déterminoit pas notre ſentiment, vous voyez, Madame, combien il ſeroit difficile de pouvoir fonder aucune certitude ſur des opinions auſſi oppoſées les unes aux autres. Les Auteurs Juifs nous aſſurent des faits démentis par les Egyptiens. L'apparence ſemble être pour ces derniers : mais la Religion parle en faveur des autres.

§. V.

De la partialité des Hiſtoriens, prévenus en faveur de leur Nation & de leur Religion.

LA prévention des Hiſtoriens, & la bonne opinion que la plûpart ont de leur patrie ou de certains peuples, eſt un des principaux obſtacles qui nous empêchent d'appercevoir dans leurs Ecrits l'exacte vérité des faits qu'ils rapportent. Les mêmes choſes ſont préſentées quelquefois par deux Auteurs d'un mérite diſtingué, d'une façon ſi différente, qu'on eſt étonné de voir l'éloignement qu'il y a du ſentiment de l'un à celui de l'autre.

Si nous n'étions pas obligés de nous ſoumettre dès que l'Ecriture a parlé, je vous prie de juger, Madame, de ce que

que nous penserions de cet endroit de la Bible, où il est dit que les Israëlites mourant de soif dans le désert, Moyse fit sortir de l'eau d'un rocher, qu'il frappa avec une verge. Voici comment Tacite raconte ce fait. *Rien ne les incommoda tant que la soif, dont ils étoient à demi-morts & couchés par terre, lorsque tout-à-coup une troupe d'ânes sauvages qui revenoient de la pâture, s'allerent enfoncer dans le creux d'une forêt* (1); *ce que Moyse ayant apperçu, il les suivit, croyant que la verdure du lieu ne seroit pas sans quelque fontaine, & trouva de l'eau en abondance* (2).

Comme l'esprit saisit toujours le vraisemblable, & se porte de lui-même au naturel, si Moyse n'étoit qu'un simple Historien, tous les suffrages seroient

(1) Cet endroit est flatté & déguisé. Il y a dans l'Original *in rupem nemore opacam*, c'est-à-dire, *vers un rocher couvert de bois*; ce qui revient parfaitement au rocher dont Moyse fit sortir de l'eau.

(2) *Sed nihil æque quam inopia aquæ fatigabat. Jamque, haut procul exitio, totis campis procubuerant, cum grex asinorum agrestium è pastu in rupem nemore opacam concessit. Secutus Moses, conjectura herbidi soli, largas aquarum venas appullit. Tacitus, Historiæ Lib. V.* Je ne comprends point comment ce morceau s'est conservé jusqu'à nous, & comment les Moines ne l'ont pas fait disparoître dans les tems d'ignorance, comme tant d'autres Manuscrits, qu'ils ont supprimés ou châtrés.

en faveur de Tacite ; mais aucun des Juifs ne changeroit de sentiment ; ils tiendroient opiniâtrement pour leurs Historiens : & leur vanité seroit plus flattée que leurs Peres se fussent désalterés dans le désert par le secours de la Divinité, que par un moyen simplement produit par le cours ordinaire des choses.

Il en est de toutes les autres Nations ainsi que de la Juive ; & elles adoptent volontiers tous les évenemens qui peuvent servir à les illustrer. Un Historien qui veut plaire & avoir des Lecteurs, est obligé de s'accommoder à un usage aussi pernicieux. Quinte-Curce ne fait pas difficulté de dire qu'il écrit beaucoup de choses qu'il ne croit pas : *Equidem plura transcribo quam credo ; nam nec adfirmare sustineo de quibus dubito, nec subducere quæ accepi.* La précaution que prend Quinte-Curce de dire qu'en rapportant des choses qu'il ne croit pas, il n'ajoutera point des raisons pour les prouver, ne l'a point garanti des reproches qu'on lui a faits d'avoir trop donné dans des idées outrées, & de raconter bien des faits plutôt en Poëte & en Déclamateur, qu'en Historien (1).

(1) *Q. Curtio . . . non defuere qui objicerent quæsiti interdum medicamenta candoris, & numerorum usum paulo intemperantiorem. Famian. Strada. Prolus. III. Libri II. pag. 265.*

Les Auteurs Grecs, & ſurtout Hérodote, ont été taxés très-ſouvent d'avoir favoriſé leur patrie dans toutes les occaſions. On a fait le même reproche aux Latins : & nous voyons de nos jours les excès où ſont tombés bien des Ecrivains en parlant de leur Nation. Un Hiſtorien, qui ne paſſe, ni pour exact, ni pour ſincere, n'a pû s'empêcher de ſe récrier ſur les impertinences des Auteurs qui ont écrit les louanges plutôt que la vie de Charles-Quint (1). Non-contens d'avoir rapporté pluſieurs prodiges, ils ont aſſuré que le Soleil s'arrêta dans ſa courſe, pour donner aux Impériaux le tems de défaire entierement le Duc de Saxe, & l'Armée Proteſtante, l'an 1547. Sandoval, Hiſtoriographe de Philippe III. Evêque de Pampelone, après avoir certifié ce fait, ajoute que le Soleil fut vu ce jour-là pendant la bataille, de couleur de ſang, en Eſpagne, en France, en Italie & en Allemagne. Il parle de ce dernier prodige comme témoin oculaire : & le bas peuple eſt encore perſuadé aujourd'hui de la vérité de ce fait dans toute l'Eſpagne.

Voyez, Madame, ce qu'il faut pour autoriſer éternellement l'opinion du re-

(1) Le Pere Maimbourg, dans ſon Hiſtoire du Luthéraniſme, Tome II. pag. 164.

nouvellement d'un prodige, que Dieu opéra autrefois pour son peuple. De pareils mensonges sont contraires à la Religion ; & un esprit foible peut se figurer que puisqu'on a crû, & qu'on croit encore dans une partie de l'Europe, que le Soleil s'étoit arrêté pour Charles-Quint, on a pû croire autrefois en Asie qu'il avoit retardé son cours pour Josué. L'autorité de l'Ecrivain qui certifie le miracle arrivé dans ces derniers tems, influe encore sur le parallele ; c'est un Evêque, une personne distinguée, un Juge de la Religion, établi par Dieu même.

§. VI.

Les Historiens sont remplis de prodiges.

CEtte quantité de miracles, dont la plûpart des Historiens remplissent leurs Ouvrages, éloigne encore la connoissance de la vérité. Ces évenemens extraordinaires sont autant de voiles obscurs, qui cachent la véritable cause de beaucoup de faits. Dans bien des Auteurs anciens, ce sont les sacrifices, les entrailles des victimes, les poulets sacrés, qui occasionnent & décident du gain ou de la perte d'un Empire, & de

ſa durée d'un Royaume. Il y a dans le I. Livre d'Hérodote preſqu'autant d'Oracles que de pages. Je ne doute pas qu'ils n'ayent été rendus ; mais je voudrois ſavoir ſi l'on y a toujours ajouté une grande confiance, ſi l'on a déterminé leurs réponſes par des préſens, & ſi l'on s'eſt ſervi de leur ſens ambigu pour prévenir l'eſprit du peuple aiſé & facile à ſéduire. On ne ſauroit douter que ſouvent ceux qui conſultoient les Oracles n'y ajoûtoient aucune foi : s'ils en avoient eu le pouvoir, ils euſſent peut-être traité ceux qui les rendoient, comme un Général Romain traita les poulets ſacrés.

Quand les Auteurs anciens ont parlé d'un miracle, & qu'ils lui ont attribué quelque évenement conſidérable, j'aurois voulu qu'ils euſſent développé comment il l'avoit produit, & décidé préciſément, ſi un tel fait étoit arrivé par une cauſe ſurnaturelle, ou par une ordinaire, occaſionnée par l'idée & l'impreſſion d'un miracle ſur les eſprits des peuples & des armées. Il ſemble qu'ils n'ayent pris ſoin de compiler tant de prodiges, que pour rendre leurs Hiſtoires plus reſpectables. Tite-Live même, Ecrivain d'une grande réputation, & doué de beaucoup de jugement & de génie, nous a donné une compi-

lation (1) insuportable de tous les prétendus miracles que croyoit la superstition payenne ; ce qui fut cause que S. Gregoire condamna ses Ouvrages au feu, comme pleins de prodiges & d'évenemens surprenans, dont la croyance étoit contraire à la Religion Catholique. La nécessité obligea Tite-Live d'écrire de cette maniere : les registres publics, & les Historiens qui l'avoient précédé, avoient rempli leurs Ouvrages de ces visions chimériques ; il n'eût pû les supprimer sans scandaliser les peuples, qui n'étoient pas moins superstitieux dans son tems qu'ils l'étoient dans les siécles précédens. On peut dire que les erreurs de nos peres sont la source des nôtres, & que les nôtres augmenteront celles de nos enfans. Presque tous nos Historiens Catholiques sont remplis de pué-

(1) Tantôt il bouleverse les Elemens, il fait ensuite naître un cheval d'un bœuf ; quelquefois les statues ont sué du sang, il a plû des pierres, si l'on veut l'en croire, ou plutôt les Historiens dont il emprunte toutes ces belles fables. *In locum Marcelli, ubi is se magistratu abdicavis, suffectus Fabius Maximus tertium. Mare arsit eo anno : ad Sinuessam bos equuleum peperit : signa Lanuvii ad Junonis sospitæ cruore manavere : lapidibusque circa id templum pluit : ob quem imbrem Novendiale, ut assolet, sacrum fuit : cæteraque prodigia cum cura expiata. Tite-Liv. Decad. III. Lib. 3. pag. 114. Edit. Francofurt. M. D. LXXXVIII.*

rilités & de pieuses chimeres (1), qui rendent leurs Ouvrages méprisables aux gens de sens ; & en cela les François semblent le disputer aux Espagnols ; car il est aussi ridicule de dire que les murailles d'Angoulême, sous le regne de Clovis I. s'abbatirent tout-à-coup par

(1) Les Historiens qui dans ces derniers tems ont eu beaucoup de réputation, n'ont gueres été plus réservés sur les prodiges & les miracles que Tite-Live. Sans parler de Maimbourg & de tant d'autres Ecrivains, reconnus pour des menteurs & des conteurs de fables, je me contenterai de citer ici un passage du Pere d'Orleans, qui dans une seule action, arrivée entre des Espagnols & Mahométans, fait faire presque autant de miracles, que les Historiens Romains en ont racontés. Je voudrois bien savoir, pourquoi depuis trois ou quatre cens ans nous ne voyons plus de ces prodiges ; les hommes ont beau se battre, le Ciel n'entre point dans leurs démêlés, les Anges ne viennent plus exterminer les Mahométans, les Elemens ne se confondent plus pour détruire les Sarasins. Est-ce que ces personnes, en faveur de qui s'opéroient ces miracles, étoient plus honnêtes gens que nous ne le sommes ? Ceux qui connoissent l'Histoire n'oseroient sûrement soutenir une pareille opinion. Ecoutons donc parler le Pere d'Orleans, & voyons si les Historiens modernes sont plus réservés que les anciens sur l'article des miracles. Alcaman ne perdit point de tems, il fit avancer vers la caverne les premiers de ses bataillons : & aussi-tôt qu'ils furent à portée, il ordonna d'attaquer ceux des Goths qui se présenterent les premiers. On fit pleuvoir sur eux une grêle de pierres & de traits, dont ils auroient

la vertu d'une petite phiole (1), que de faire arrêter le Soleil pendant la durée d'une bataille contre les Protestans.

Les Ecrivains qui nous ont transmis les Histoires des Croisades, les ont remplies de tant de miracles, & si contraires à la raison, qu'il est inutile de vouloir en démontrer la fausseté & le ridicule. Qui peut croire que des bataillons célestes, vêtus de blanc, soient descendus du Ciel pour aider des gens

été accablés, si par un miracle, dont toute l'Histoire fait foi, ces fléches n'eussent été relancées contre ceux qui les décochoient, & cela par une main invisible, dont les Maures seuls ressentirent les coups. Plusieurs en furent tués, d'autres blessés. La terreur se mit dans leur armée ; & à mesure qu'ils s'effrayoient, Pélage & les siens se sentoient animés d'une nouvelle ardeur. Ils sortirent de leurs cavernes comme des Lions en furie, & chargerent les Infidéles avec tant de valeur & de succès, qu'ils en laisserent plus de vingt mille étendus sur le champ de bataille. Le Général y demeura, le reste se refugia sur le haut de la montagne Ausena, sous laquelle étoit creusé l'antre que Pélage avoit occupé ; mais les fugitifs ne purent échapper à ceux que le Prince Goth avoit dispersés aux environs. Les uns furent passés au fil de l'épée, les autres poussés jusqu'au bord de la rivierre de Deva. S'étant engagés dans le défilé d'un rocher escarpé sur le bord du fleuve, la terre s'écroula tout-à-coup, & les ensevelit dans ses eaux. *Révolutions d'Espagne, &c. Tome I. page 46.*

(1) *Vossius de Historicis Latinis*, pag. 98.

dont la premiere intention étoit bonne ; mais dont les actions pour y parvenir étoient si terribles, qu'ils se souilloient la plûpart sans crainte & sans remords des plus grands crimes ? Les peuples qui vivoient dans ces tems-là, avoient l'esprit rempli d'enchantemens, de prodiges, de sortiléges & de miracles ; c'étoit le goût du siécle, & les Auteurs qui écrivirent les actions de quelques personnages illustres, les accommoderent au goût du Roman. De-là sont venues les Histoires incroyables de Renaud, d'Armide, &c. renouvellées de nos jours par les Poëtes Italiens.

Voici comment parle un célébre Théologien sur le goût qui regnoit dans ces siécles-là. *C'étoit le défaut, ou plutôt la simplicité grossiere de plusieurs de nos Anciens, de s'imaginer qu'en écrivant les actions des personnes illustres, ils ne seroient point éloquens, si pour l'ornement du discours, comme ils se le figuroient, ils ne mêloient dans leurs Ouvrages des fictions poëtiques, ou quelque chose de semblable, & par conséquent le mensonge avec la vérité* (1). La croyance des pro-

(1) *Hoc erat Antiquorum plurimorum vitium, vel potius quædam sine judicio simplicitas, ut in clarorum virorum gestis scribendis se minus existimarent elegantes, nisi ad ornatum, ut putabant, sermonis, poeticas fictiones, vel aliquid earum simile admiscerent, & consequenter vera falsis committerent.*

diges & des évenemens miraculeux avoit saisi si fort l'imagination des peuples, & les portoit à de si grandes extravagances, que dans le neuvieme siecle (1) Agobard, Evêque de Lyon, composa un Traité pour combattre & détruire toutes ces superstitions ridicules. *Une si grande folie*, dit ce Prélat, *s'est emparée déja du pauvre monde, que les Chrétiens se persuadent des absurdités, que personne ne pouvoit persuader auparavant aux Gentils* (2).

§. VII.

Oppositions de sentimens des Historiens d'un parti opposé, & d'une différente Religion.

IL est vrai que depuis deux ou trois siécles, les Historiens sont beaucoup plus retenus dans le récit des miracles. Plusieurs ont même rejetté ceux qu'ont rapportés les Anciens : mais ils ont un autre défaut, aussi contraire à l'éclaircissement de la vérité; ils semblent plu-

(1) L'an 833.

(2) *Tanta jam stultitia oppressit miserum mundum, ut nunc sic absurdæ res credantur à Christianis, quales anteà ad credendum non poterat quisquam suadere Paganis. Agobardus.*

tôt être les Avocats & les défenſeurs de certains Partis, que les fidéles Ecrivains de ce qui s'eſt paſſé. La différence de Religion, & les divers ſentimens, qui depuis quelques ſiécles ont diviſé l'Europe, ont jetté autant de confuſion dans l'Hiſtoire moderne, que l'Antiquité en a apportée dans l'ancienne. Dès qu'un Auteur Catholique écrit quelques Hiſtoires (1), elles ſont auſſi-tôt démenties par des Proteſtans Luthériens (2), ou Réformés (3). Les mêmes faits, les mêmes évenemens deviennent tous différens. Les caractères des perſonnes ſont entierement diſſemblables; chacun veut avoir le droit, la raiſon & la vérité de ſon parti; chacun allégue un nombre d'Ecrivains qui autoriſent ſon ſentiment. Un Auteur qu'on contredit, en appelle à la prudence de ſon Lecteur, il ſe récrie contre la mauvaiſe foi de ſon Adverſaire; il lui dit magiſtralement des injures, qui ne ſervent point à éclaircir la diſpute; & l'on eſt auſſi peu avancé, lorſqu'on a lû tout l'Ouvrage, qu'avant que d'y avoir jetté les yeux (4). Il y a

(1) Hiſtoire du Luthéraniſme & du Calviniſme, par Maimbourg.
(2) Seckendorf.
(3) Bayle & Jurieu.
(4) On a cette incommodité à eſſuyer dans la lecture des Livres faits par des gens de parti &

quelques Auteurs qui paroiſſent exemts de toute partialité (1) ; mais ce ſont ceux-là que bien des Ecrivains zélés pour leur parti (2), prennent à tâche de décrier. Ils font ſi bien, que s'ils ne les convainquent pas d'erreur, ils embrouillent la vérité, & obſcurciſſent l'évidence de certains faits. Si nous nous en rapportons à Sleidan, Luther vécut & mourut comme un Prédeſtiné (3). Pluſieurs Auteurs Catholiques, & même preſque tous, en font un débauché & un vrai malheureux. Il n'y a point de milieu entre deux extrêmités auſſi oppoſées ; qui croire dans une auſſi grande diſſemblance de ſentimens ? Chacun ſuit les Ecrivains de ſa Religion ; mais cette conduite n'éclaircit point la vérité, elle ne fait qu'ouvrir la carriere aux doutes & à l'incertitude.

de cabale, que l'on n'y voit pas la vérité. Les faits y ſont déguiſés, les raiſons réciproques n'y ſont point rapportées dans toute leur force, ni avec une entiere exactitude ; & ce qui uſe la plus longue patience, il faut lire un grand nombre de termes durs & injurieux que ſe diſent des hommes graves, qui d'un point de doctrine, ou d'un fait conteſté, ſe font une querelle perſonnelle. La Bruyere, Caracteres ou Mœurs de ce Siécle, page 171.

(1) Mr de Thou, Rapin-Thoiras, &c.

(2) Tous les Ecrivains Jéſuites.

(3) Sleidan, Hiſtoire de l'état de la Religion & République ſous Charles-Quint. Liv. IV.

Je défie l'homme le plus judicieux, qui lira sans passion les différens Historiens de la Réformation en France, de pouvoir porter un jugemennt précis sur les faits principaux ; la journée même de la S. Barthelemi perd quelque chose de son horreur & de son exécration dans certains Historiens Catholiques. Quant aux caracteres des principaux Chefs des différeus partis, tels que les Guises, les Montmorencis, les Condés, & les Châtillons, il est impossible de pouvoir en juger par les Auteurs qui ont écrit de leurs jours (1). Ceux qui

(1) Il est si difficile de s'empêcher en écrivant l'Histoire, d'avoir la même aversion de nos ennemis, que nous leur avons témoigné en guerre ouverte, qu'il y a peu d'Historiens de l'Antiquité qu'on ne puisse blâmer d'avoir en cela trop donné à leurs passions. En effet, je pense que si nous avions les guerres Puniques écrites de la main de quelque Auteur Affriquain, & telles qu'elles se pouvoient débiter dans Carthage avant sa destruction, nous y verrions des descriptions de combats bien différentes de celles que nous avons dans Tite-Live & dans les autres Historiens Romains. Ceux-ci mettent aussi toujours les victoires de leur côté avec le moindre nombre de soldats, par la seule vertu des Chefs, & la bonne discipline de leur Milice. Qui doute qu'ils ne fussent controllés en cela par ceux du parti contraire ? La même diversité se remarqueroit vraisemblablement aux résolutions prises dans le Sénat de Carthage, qui seroient accompagnées d'autant de raisons & d'équité, qu'on verroit d'injustice en celui de Rome

constater la vérité d'un fait, ou la justesse & la précision d'un caractere, il falloit user de la maxime de Joseph avec les Historiens de ces derniers tems, on ne pourroit fonder aucune certitude sur leurs Ecrits. Voici com-

truire des choses qui se sont passées; mais seulement pour savoir ce que l'on dit dans chaque Nation & dans chaque parti, sur les choses qui se sont passées. Quand je lis les Histoires des guerres civiles du dernier siécle, composées par nos Auteurs, je trouve que les Protestans de France n'étoient jamais dans leur tort; mais quand je lis les mêmes guerres dans les Historiens du parti contraire, sur-tout si ce sont des Moines ou des Ecclésiastiques, je me trouve transporté dans un autre pays où je ne me reconnois plus. Les premiers prétendent que les Protestans n'ont jamais été les aggresseurs, qu'ils ont souffert mille insultes & mille supplices avant que de repousser la force par la force; que jamais ils n'ont eu autre dessein que d'obtenir la permission de servir Dieu selon les lumietes de leur conscience; que l'obéissance à leur Prince légitime a toujours été une chose sacrée & inviolable parmi eux, & qu'ils ont seulement tâché de se dérober à la fureur des ennemis qui obsédoient le Roi, ou d'empêcher que l'on ne renversât les loix fondamentales du Royaume pour la succession à la Couronne, lesquelles les Catholiques avoient résolu de ruiner de fond en comble, par la plus infâme & la plus détestable Ligue dont on ait jamais oui parler. Mais les Moines renversent toute cette économie. Ce sont les Huguenots (disent-ils) qui ont pris les armes les premiers; ils ont conspiré contre la propre personne de nos Rois; ils ont brûlé & saccagé

ment s'explique cet Auteur Juif. *Une preuve & une marque véritable de la certitude d'un fait, c'est le consentement*

tout le Royaume avant qu'on leur eût fait la moindre chose; ils ne faisoient point de démarches qu'avec les vûes les plus horribles que l'on puisse concevoir : les Catholiques avoient toujours les meilleures intentions du monde; pour des violences, ils en exerçoient fort peu dans les lieux où ils étoient les plus forts; quelquefois l'insolence & l'impiété des Hérétiques les armoit d'une juste indignation; mais l'Historien coule là-dessus en deux ou trois mots. La Saint-Barthélemi fut un acte de prudence nécessaire & légitime, pour prévenir l'Amiral de Châtillon, qui avoit résolu de faire égorger tous les Catholiques.

Après cela, n'est-ce point peine perdue que de lire l'Histoire? Car si d'un côté le bon-sens veut que je me défie d'un Historien Huguenot, & que je le soupçonne, ou de n'avoir pas pénétré les pernicieux desseins de son parti, faute de discernement, & à cause des préjugés qui l'aveuglent, ou de les avoir dissimulés, afin de sauver l'honneur de sa Religion; de l'autre côté le même bon-sens veut aussi que je me défie d'un Historien de la Communion Romaine, que je le soupçonne, ou d'avoir malicieusement tû certaines circonstances qui serviroient à la justification des Huguenots, ou de leur avoir imputé faussement des choses qui les rendent haïssables, ou d'avoir crû par des jugemens préoccupés, que tout ce qui se faisoit dans son parti, étoit légitime; & qu'au contraire ceux qu'il regardoit comme Hérétiques, n'étoient animés que d'un esprit de rage, de fureur & d'impiété. S'il m'est permis, à moi qui suis de la Religion, de douter de la bonne

uniforme

uniforme de tous les Ecrivains (1). Tant qu'il y aura des Moines qui écriront l'Histoire, je doute qu'on puisse jamais espérer cette unanimité.

§. VIII.

Ridicule de l'Histoire, ou des Annales de tous les différens Ordres de Moines.

Les ridicules Annales, & les Histoires fabuleuses qu'ont écrit beaucoup de Religieux, ont achevé de gâter le goût, & d'offusquer la vérité. Ils ont

foi d'un Ministre qui écrit l'Histoire, à plus forte raison me doit-il être permis de révoquer en doute la bonne foi d'un Ecclésiastique Séculier ou Régulier ; bien entendu qu'un Catholique se donne une semblable liberté de douter un peu moins de la bonne foi d'un Ecclésiastique, que de celle d'un Ministre. Vous voyez, Monsieur, que je ne suis pas trop mal fondé de ne chercher dans l'Histoire que l'esprit, les préjugés, les intérêts, & le goût du parti dans lequel se rencontre l'Historien. Critique Générale de l'Histoire du Calvinisme, pag. 15.

(1) *Τῆς μὲν γὰρ ἀληθοῦς ἐστι τεκμήριον ἱστορίας, εἰ περὶ τῶν αὐτῶν ἅπαντες ταὐτὰ καὶ λέγωσι καὶ γράφωσι.*

Veræ siquidem Historiæ indicium est, si de eisdem rebus omnes eadem dicant & scribant. Joseph. contra Apionem, Lib. I. pag. m. 1035. f.

raconté tant de chimeres, ils ont farci leurs Livres de tant de mensonges, que quiconque les lit malheureusement avec quelque croyance, est pour jamais égaré du chemin de la vérité. Ceux-mêmes qui ont écrit le plus purement & avec le plus de retenue (1), ont été obligés de mentir dans bien des endroits; leur état, leur engagement, leur Religion, la gêne où les réduisoient leurs Supérieurs, les a forcés à déguiser, à changer & à affoiblir bien des faits. Quelques-uns même ont poussé la partialité si loin, que la louange & la tournure qu'ils ont voulu donner à quelques évenemens occasionnés par leurs Ordres, les a contraints de sortir du Royaume, pour éviter la juste indignation des Magistrats (2). Ces Ecrivains cependant ont relevé par de grands talens leur peu d'exactitude sur bien des faits: dans tout ce qui ne regarde ni leur Ordre, ni leur parti, ils ont montré un grand discernement & beaucoup de génie: mais il est une foule de mauvais Ecrivains que les Couvens & les Cloîtres ont produits, qui semblent avoir pris plaisir à s'aheurter con-

(1) Les Peres Daniel & d'Orléans.

(2) Le Pere Jouvenci, obligé de se retirer à Rome, à cause de son Histoire des Jésuites, écrite en fort beau Latin.

tre le bon sens ; ils ont deshonoré la Religion dans leurs Ecrits, en voulant l'illustrer. Les Histoires de certains Ordres, les Vies particulieres de bien des Saints sont écrites, au jugement d'un grand Evêque (1), avec moins de gravité que celles des Philosophes Payens, composées par Diogene Laërce. Les Légendes de bien des Saints paroissent moins sensées, que les Contes des Fées les plus ridicules.

Je ne crois pas qu'on puisse transmettre à la posterité des puérilités égales à celles qu'on lit dans les *Conformités de S. François avec Jésus-Christ.* Ce Saint avoit des conversations fort particulieres avec la plûpart des animaux : il entendoit leur langage, & ils comprenoient le sien. Un jour, voulant dire son Office, & en étant détourné par le chant des hirondelles, il leur fit un petit compliment fort bien tourné. *Mes sœurs les hirondelles*, leur dit-il, *il est tems que je parle, car vous avez assez dit. Taisez-vous, jusqu'à ce que la Parole de Notre Seigneur soit accomplie* ; & elles se turent. Une autre fois, appercevant une cigale, il l'appella *sa sœur la cigale* ; cet animal s'étant perché sur son doigt, il lui fit chanter les louanges de Dieu.

(1) Melchior Cano, Evêque des Canaries.

Peut-on écrire de pareilles sottises, & remplir l'esprit des peuples de pareilles visions ! Cependant ils ont trouvé des approbateurs, même parmi des gens nourris & élévés dans les Sciences, & vivant au milieu d'habiles gens. Le Jésuite Gazée, après avoir certifié qu'un Enfant Jésus descendoit quelquefois d'un Autel pour venir badiner avec de jeunes enfans (1), assure & reléve le Miracle d'une brebis de S. François, qui alloit au chœur dès qu'elle entendoit chanter les Moines : elle y fléchissoit les genoux, & saluoit la Vierge ; & lorsqu'on élevoit l'Hostie, elle baisoit la terre par honneur (2). Je ne m'étonne point qu'on donne à une bête une ame capable de raison, & qu'on lui fasse connoître les Mysteres les plus cachés de la Religion. Dès qu'on veut me persuader que l'Enfant Jésus vient jouer à la Fossette, à

(1) Ce Jésuite a fait un Livre en deux Tomes, sous le titre de *Pia Hilaria*, où parmi bien d'autres absurdités, celle-là tient une place distinguée.

(2) *Ridebis, Huguenota, si fors hæc leges nasumque ringens, inquies : belli logi ! Frendebis Huguenota : si fors non voles, vivet, vigebit veritas, error cadet. Germana Francisci soror, docilis bidens, fredente te, ringente te, laudabitur.* Ne voilà-t'il pas un beau sujet pour prendre un air de supériorité sur les Protestans ! En vérité cela est pitoyable. Bien des gens, en voulant défendre notre Religion, donnent des armes à nos adversai-

Colin-Maillard, à Pette-en-Gueule, je crois tout possible.

Vous voyez aisément, Madame, que de pareils miracles n'ont pas besoin d'être réfutés pour paroître évidemment faux ; ils portent avec eux le caractere d'imposture. Est-il rien de si absurde, rien de si contraire à la Religion, à la spiritualité de notre ame, que d'accorder aux bêtes la raison & la connoissance de la Divinité, qui sont les seules choses qui nous distinguent d'elles ! Ces chimeres sont cependant moins étonnantes & moins scandaleuses, que ne l'est le personnage qu'on fait jouer à quelques Saints. Je ne crois pas que la superstition idolâtre, que l'impieté du Paganisme ait jamais prêté à Venus l'emploi, qu'un Moine Allemand (1) donne à la Sainte Vierge. Il raconte qu'un Prêtre ayant enlevé une certaine Béatrix, Portiere d'un Couvent de Religieuses, elle alla, avant de s'enfuir, au pied de l'Autel de la Vierge, lui fit une harangue assez courte, & lui laissa les clefs du Couvent. Cette Religieuse resta quinze ans absente ; & après s'être lassée de débauche, il lui prit envie de retourner dans son Couvent. Le tems qu'elle avoit été absente, lui faisant es-

(1) Cesarius.

pérer qu'on ne la reconnoîtroit plus, elle y fut s'informer de ce qu'on disoit de Béatrix. On lui répondit que c'étoit une très-sage Religieuse, qui remplissoit à merveille son devoir ; elle comprit alors à qui elle avoit l'obligation d'avoir sauvé sa réputation, & courut à l'Autel de la Vierge, qui lui dit ces paroles : *Pendant quinze ans j'ai rempli ta place & fait ton office : retourne maintenant à ton poste & fais pénitence ; car qui que ce soit n'a connu ton crime* (1). Qu'on ajoute à ces impiétés les Contes de S. Maclou, qui disoit la Messe sur une baleine, de S. Macaire, qui a fait une pénitence de six mois pour avoir tué une puce, ou un moucheron qui l'avoit piqué : & on verra, que c'est avec juste raison, que le Cardinal Bessarion a dit, que ce qu'on racontoit des nouveaux Saints, lui faisoit révoquer en doute tout ce qu'on avoit écrit des anciens.

On a depuis quelque tems purgé la plûpart des Livres nouveaux de ces horreurs & de ces puérilités, capables de scandaliser les hommes plutôt que de les attirer à la piété ; mais malgré

(1) *Ego per quindecim annos absentiæ tuæ Officium tuum supplevi : revertere nunc in locum tuum, & pœnitentiam age, quia nullus hominum novit excessum tuum.*

les soins qu'on a pris, il reste encore un nombre d'Ecrits, dont on ne sauroit trop décrier la lecture. Tous les gens sensés ont vû avec étonnement la ridicule vie de Marie à la Coque, remplie de miracles ridicules & dignes à peine d'être placés dans un mauvais conte des Fées ; mais ce livre a eu ses partisans, parce qu'il étoit fait par un Evêque célébre dans le parti Moliniste. Vous avez lû, Madame, un Recueil des Miracles (1) du bienheureux Paris : actuellement la moitié de Paris est persuadée de leur réalité : & néanmoins rien n'est si évident que leur fausseté. Si par hazard la France devenoit Janséniste, tous les Historiens, ridicules Compilateurs des phrénesies des Convulsionnaires, passeroient pour des Auteurs d'une autorité inexpugnable ; & tel les méprise aujourd'hui, dont les fils, ou les petits-fils seroient prêts à se faire égorger pour leur défense. Je doute qu'on dépeigne mieux le ridicule des opérations miraculeuses de Saint Paris, que le fait l'Auteur des *Lettres Juives*(2) ; & réellement

(1) C'est le Livre qu'a fait Monsieur de Mongeron.

(2) Ils résolurent donc de donner au nouveau Saint le pouvoir de guérir ceux qui auroient recours à lui par des ballets & des chansons. Un

la plaisanterie & le mépris sont les seules armes qu'on doive employer contre de pareilles visions. Ce seroit faire tort à l'esprit humain, que de le croire capable de donner dans de pareilles erreurs s'il n'y étoit entraîné par une fureur phrénetique, qui lui ravit l'usage de la raison. Le bas peuple à Paris croit à S. Paris ; mais beaucoup de ceux qui lui inspirent cette véneration pour le Diacre Janséniste, ne croyent pas même en Dieu : ils haïssent les Jésuites : c'en est assez pour béatifier leur ennemi. S'il prenoit fantaisie à ceux-ci de faire quelque Saint de leur façon, il passeroit aisément parmi les gens de leur parti ; mais il trouveroit chez les Jansénistes le revers de S. Paris.

Croyez-vous, Madame, qu'un homme

Abbé (a), après avoir étudié longtems en particulier, ouvrit le premier cet exercice. Il dansa sur le tombeau du Prêtre une danse, dans laquelle il y avoit un pas, nommé *le Saut de Carpe*, que l'Abbé faisoit dans la perfection. Il avoit une jambe plus courte que l'autre de quatorze pouces, & prétendoit que tous les trois mois elle allongeoit d'une ligne. Un Mathématicien, qui chifra le tems auquel sa guérison seroit complette, la regla à cinquante-cinq années de cabrioles. *Lettres Juives, Lettre VII.*

(a) L'Abbé Becheran.

me

me qui lira dans deux cens ans les Historiens des différens partis (1), puisse aisément trouver la vérité, sur-tout si le Jansénisme avoit un jour le dessus? Vous voyez dans la dispute d'aujourd'hui un échantillon de celle des Protestans. Nous sommes dans le cas où nos petits-fils seront un jour : ils auront autant de peine à démêler la vérité de bien des faits, que nous en avons de connoître parfaitement les évenemens arrivés sous François I. & ses Successeurs.

§. IX.

Combien les véritables sujets d'une chose sont souvent ignorés des Historiens.

A Toutes les difficultés qui s'offrent dans l'Histoire, joignez, Madame,

(1) Avec quelle véhémence, pour ne pas dire avec quelle fureur, Messieurs de Sens & de Montpellier n'ont-ils pas écrits l'un contre l'autre? Tous les deux rapportent des certificats & des témoignages respectables, pour autoriser leurs opinions; tous les deux prennent le Ciel pour Juge de la droiture de leurs sentimens, & tous les deux obtiennent chez leurs partisans une entiere croyance. Tous les deux citent les miracles en leur faveur; & tous les deux traitent d'œuvre du diable les actions du parti qui leur est opposé.

le peu de connoiſſance que les Ecrivains ont de la principale cauſe qui a occaſionné la guerre, la paix, le traité dont ils parlent. Les plus grandes entrepriſes n'ont eu quelquefois d'autres principes que la jalouſie d'une Coquette, l'ambition d'une Favorite, la haine particuliere d'un Miniſtre contre un Prince. Les Politiques ſe perdent en raiſonnemens pour deviner une choſe qu'ils ne ſauroient connoître : ils font des diſcours, des Livres entiers, pour développer le ſujet d'une guerre, qui n'a été entrepriſe & continuée, que par les reſſorts les plus communs. Si l'on venoit à découvrir, que la jalouſie ou la vengeance d'une femme, la fauſſe piété d'un Confeſſeur, les ont fait agir, on ſe moqueroit également & de ceux qui ont été aſſez fous pour entreprendre ces guerres, & de ceux qui ont fait tant de raiſonnemens inutiles pour en expliquer les raiſons.

L'expédition de François I. dans le Milanez eſt une des plus grandes entrepriſes de la France, & qui lui a coûté le plus cher. Si nous en croyons Brantôme, elle n'a eu d'autre cauſe que l'intempérance de François I. & la débauche de l'Amiral de Bonnivet. Voici ce qu'en dit cet Auteur. *L'Amiral de Bonnivet conſeilla lui ſeul à François I. de*

passer les Monts . . . ; non tant pour le bien & service de son Maître, que pour aller revoir une grande Dame de Milan & des plus belles, qu'il avoit faite pour maîtresse quelques années avant, & en avoit tiré plaisir, & en vouloit retâter. J'ai oui dire, poursuit-il, *ce conte à une grande Dame de ce tems-là, & même qu'il avoit fait au Roi cas de cette Dame, qu'on dit qui s'appelloit la Signora Clarice, pour lors estimée des plus belles de l'Italie. Il lui en avoit fait venir l'envie de la voir & de coucher avec elle : & voilà la principale cause de ce passage du Roi, qui n'est à tous connue. Ainsi la moitié du monde ne sait comment l'autre vit ; car nous cuidons la chose d'une façon, qui est de l'autre. Ainsi, Dieu qui sait tout, se moque bien de nous* (1).

Ne voilà-t'il pas, Madame, un beau motif pour faire périr tant de malheureux soldats, pour ruiner ses peuples par des impôts, & pour réduire un Royaume à deux doigts de sa perte, que celui de vouloir coucher avec la Signora Clarice ? Je conviens, Madame, qu'on doit faire beaucoup pour une belle personne ; mais c'est pousser les choses un peu loin, que de mettre l'Europe en feu. C'est renouveller la

(1) Brantôme, Mémoires des Capitaines François, Tome I. pag. 208. 209.

guerre de Troie, & armer avec moins de sujet que Ménélas, puisqu'il redemandoit sa femme, & que François I. alloit chercher celle d'autrui. Et quel est le politique du tems de ce Monarque François, qui se fût figuré que la fameuse bataille de Pavie n'étoit qu'une suite d'une amourette imaginaire de ce Prince, occasionnée par la débauche de l'Amiral, son Confident & son Ministre?

Si nous pouvions démêler la moitié des véritables causes des évenemens arrivés dans les dernieres guerres, que d'intrigues de femmes, de jalousies outrées, d'ambitions démesurées n'appercevrions-nous pas ? Bien des gens assurent que les femmes sont les seules causes du siége de Lille, de la levée de celui de Turin, & de la conservation de Toulon. Aucun Historien jusqu'ici n'a osé écrire ce qu'il pensoit. Qui sait si ceux qui viendront après nous, auront quelque idée de ces ressorts cachés, ou s'ils s'en tiendront simplement à ce qu'ils trouveront déja écrit ? Qui pourroit savoir au vrai ce qui s'est passé entre le Prince de Condé, Mr. de Turenne & Louvois ? Qui pourroit pénétrer tous les ressorts que la jalousie de ce Ministre a fait agir successivement contre ces Généraux, découvriroit des particularités qui serviroient peut-être

plus à illustrer ces grands hommes, que tout ce qu'on a dit d'eux. Il feroit beau de savoir comment ils ont trouvé le secret de battre les ennemis du Roi, & de se défendre de ceux qu'ils avoient auprès de lui, & qui tâchoient de les faire échouer. Combien d'autres Généraux perdroient leur gloire, si l'on savoit les motifs auxquels ils en sont redevables! Que de batailles gagnées par les avis d'un Ministre suborné, & traître à son Maître! Que de places rendues, qu'on auroit pû aisément secourir! Ces choses sont cachées d'un voile impénétrable; nous n'appercevons que ce qu'on veut bien nous laisser voir; &, comme dit Brantôme, *Dieu sait tout, & se moque de nous.*

§. X.

Récapitulation des raisons de l'Incertitude de l'Histoire.

VOus appercevez aisément, Madame, la nécessité de n'accorder votre croyance à l'Histoire, qu'autant que les faits qu'elle rapporte ne blessent point votre lumiere naturelle. J'ai tâché de vous montrer l'incertitude que l'ancienneté des tems a répandue dans ses commencemens, & les causes des différen-

tes opinions des Ecrivains de nos jours. Vous avez pû appercevoir combien les préjugés & la Religion influent sur leur esprit, & combien ils sont forcés de s'accommoder au goût du Peuple (1) : ainsi il vous est aisé de conclure qu'on ne peut appuyer un sentiment de l'autorité de l'Histoire, qu'autant qu'elle s'accorde parfaitement avec la raison. Prodiges, miracles, choses surprenantes & contre la Nature, sont des ridiculités & des mensonges, que le nom d'un Auteur, quelque mérite qu'il ait, ne peut rendre vraisemblables.

Avant d'aller plus avant, & d'entrer dans la discussion du peu de choses que nous pouvons nous démontrer par la lumiere naturelle & par nos connoissances, nous examinerons la croyance que nous devons donner à la Tradition & à l'autorité des Savans, afin que, dépouillés de tous les préjugés, nous ne soyons point arrêtés par de vaines difficultés, & par des argumens fondés sur des principes, qui, dès qu'ils sont contraires à la raison, sont encore moins

(1) *Ut recte dicit Synesius in Calvitii Encomio,*

Τὸ δὲ ῥᾷστον καταγελάσει ὁ δῆμος· δεῖται γὰρ τερατείας

Ridet ac despicit plebs quod facillimum intellectu : opus vero ei narratione fabulosa; Schockius, de Fabula Hamelensi, Part. II. Cap. II. pag. 3.

respectables que l'incertitude de l'Histoire.

§. XI.

De l'Incertitude de la Tradition, & combien l'autorité du Peuple est méprisable.

LA plus grande partie des faits & des évenemens passés, qui ne sont arrivés jusqu'à nous que par la Tradition, sont si contraires à la raison, qu'ils semblent influer sur les autres, & exiger qu'on ne leur accorde aucune croyance qu'après les avoir mûrement examinés. Ceux qui se fondent sur les opinions générales, & transmises jusqu'à nous par la suite des tems, ressemblent aux Gladiateurs vaincus, qui pour conserver leur vie, avoient recours à la miséricorde du Peuple Romain, ne pouvant plus se défendre par leurs armes (1). C'est le sentiment de Séneque: en effet il n'est rien de si trompeur, rien de si faux, que l'idée que la plûpart des peuples ont de la fondation de leur Empire & des premiers évenemens de leur Nation. Les Egyptiens, les Grecs, les

(1) *Non faciam quod victi solent, ut provocent ad Populum: nostris incipiemus armis confligere.* Seneca, Epist. CXVII. pag. 446.

Romains, & après eux les François & tous les peuples d'aujourd'hui, se sont appliqués à l'envi l'un de l'autre à transmettre à leur postérité mille chimeres, qu'ils ont crû capables d'illustrer leur patrie ou leur Religion. De-là sont venus les contes des fabuleuses Dynasties des Egyptiens, les Histoires des Dieux & Demi-Dieux des Grecs, de la Louve qui nourrit Remus (1) & Ro-

(1) Les plus illustres Historiens qui ont parlé de la fondation de Rome, ont senti combien ce qu'ils en écrivoient étoit peu vraisemblable; mais ils ont été forcés de suivre le torrent, d'adopter des chimeres qui flattoient le Peuple Romain, & de se conformer au génie des gens pour lesquels ils écrivoient en général, le nombre des Lecteurs sages & Philosophes ayant été très-petit dans tous les tems. Tite-Live a bien connu le reproche que pouvoient lui faire ses Lecteurs sensés : aussi s'excuse-t'il le mieux qu'il lui est possible, & attribue au pouvoir des destins, & à la fortune des Romains, ce qu'on croit pouvoir rejetter comme des fables. *Sed debebatur (ut opinor) fatis tantæ origo urbis, maximique secundum Deorum opes Imperii principium.* Tit. Liv. Dec. I. Lib. I. pag. 11. Edit. Francofurt. M. D. LXXXVIII. Plutarque se sert de la même excuse pour se disculper de rapporter tous les contes qu'on trouve à ce sujet dans les Historiens anciens. Il y a des personnes, dit-il, qui traiteront ceci de fable & de conte inventé à plaisir; mais si l'on fait attention au pouvoir de la fortune, on ne refusera pas d'y ajouter foi, surtout si l'on fait réflexion que les Romains n'ont pû parvenir à ce haut degré de gloire & de puissance, sans qu'il y ait eu quelque chose de divin & d'extraordinaire dans leur origine.

mulus, de la fondation du Royaume des Gaules par le fils d'Hector, de la descente de la Sainte Ampoule du Ciel, & cent autres absurdités pieuses

ὕποπτον μὲν ἐνίοις ἐστὶ τὸ δραματικὸν καὶ πλασματῶδες, οὐ δεῖ δὲ ἀπιστεῖν, τὴν τύχην ὁρῶντας, οἵων ποιημάτων δημιουργός ἐστι, καὶ τὰ Ῥωμαίων πράγματα λογιζομένους, ὡς οὐκ ἂν ἐνταῦθα προύβη δυνάμεως, μὴ θείαν τινὰ ἀρχὴν λαβόντα καὶ μηδὲν μέγα μηδὲ παράδοξον ἔχουσαν. *Plutarch.* in Vit. Romul. *pag.* 22.

Ce raisonnement ressemble assez à celui que font les Turcs, pour prouver que Dieu approuve par les conquêtes qu'il leur fait faire, toutes les folies de leur Religion. En vérité, il falloit que Plutarque & Tite-Live comptassent bien sur la complaisance de leurs Lecteurs, pour les régaler, sur un prétexte aussi frivole, de mille fables, plus incroyables les unes que les autres; aussi les personnes qui avoient quelque érudition, regardoient-elles toutes ces histoires comme des contes. Et comment eussent-elles pû y ajouter quelque foi, puisqu'il y avoit des Historiens fameux, au nombre desquels Saluste tient le premier rang, qui attribuoient la fondation de Rome aux Troyens, qui, sous la conduite d'Enée, se trouverent en Italie après la prise de Troie, & qui s'unirent pour cela avec les Arborigines? *Urbem (a) Romanam, sicut ego accepi, condidere atque habuere initio Trojani, qui, Ænea duce profugi, sedibus incertis vagabantur, cum his Aborigines, genus hominum agreste, sine legibus, sine imperio liberum atque solutum. His postquam in una mœnia convenere,*

(a) Crisp. Saluſt. Bell. Catil. Cap. VI.

& profanes, que nos Peres ont fait passer avec beaucoup de soin dans leurs familles, & qui de génération en génération sont parvenues jusqu'à nous. C'est ainsi que s'est formé vers l'année 476, le fameux Talmud de Babilone, ramas indigeste de toutes les visions Judaï-

dispari genere, dissimili lingua, alii alio more viventes, incredibile memoratu quam facile coluerint. Sed postquam res eorum civibus, moribus, agris aucta, satis prospera satisque pollens videbatur, sicuti pleraque mortalium habentur, invidia ex opulentia orta est. Igitur Reges populique finitimi bello tentare, &c. Voilà dans ce seul passage de Saluste la condamnation de tout ce qu'ont rapporté tant d'autres Historiens; & pourquoi leur donnera-t'on la préférence sur celui qui passe pour le plus exact des Romains ? Bien d'autres faits dans l'Histoire Romaine sont aussi incertains que celui de la fondation de Rome. Presque tous les Auteurs se contrarient sur ce qui regarde Romulus : ils ne sont pas plus d'accord pour ce qui concerne le regne de Servius Tullius. Sous les premiers Consuls, la vérité historique n'est gueres mieux débrouillée : & l'on peut aisément connoître par la lecture de Tite-Live, de Plutarque & de Denis d'Halicarnasse, l'incertitude qui regne dans l'Histoire des trois ou quatre premiers siécles de la République Romaine. Très-souvent ces Auteurs se contredisent les uns avec les autres; quelquefois aussi ils avouent qu'ils choisissent entre les opinions opposées des Auteurs qui les ont précédés, celles qui leur paroissent les plus vraisemblables. Voilà, si je ne me trompe, bien des preuves nouvelles de l'incertitude de l'Histoire, & bien des sujets pour ne recevoir aucun fait historique qui paroît opposé aux notions évidentes, & qui ne peut souffrir l'examen de la raison.

ques, compilées & redigées par les Rabbins Afé & Hammai (1). Ne doutez pas, Madame, un seul moment, que si l'on compiloit les *Conformités de Saint François avec Jésus-Christ*, & les Oeuvres de ses Disciples, & qu'on leur joignit la *Vie de Marie à la Coque*, on n'en fit un Livre, qui, pour le ridicule & l'absurde, surpasseroit de beaucoup l'Alcoran, & égaleroit le Talmud.

Ce n'est pas dans les seules choses qui regardent les Religions, que les Traditions sont menteuses; elles ont aussi peu de certitude pour les faits hif-

(1) La premiere collection du Talmud se fit vers l'an 188, par Rabbi Juda Hakkadosh. Elle fut appellée Misna, qui veut dire répetition, ou Leçon réiterée. Depuis en 469, Rabbi Jochanan, assisté de quelques autres Hébreux, fit un nouveau Recueil de préceptes Judaïques, qu'on ajouta au premier; & c'est celui qu'on nomme le Talmud de Jerusalem, parce qu'il fut composé dans cette ville. En 476, Afé & Hammai grossirent ce nouveau Recueil de plusieurs autres chimeres, & le mirent dans l'état où on le voit aujourd'hui. Ce dernier Ouvrage s'appelle le Talmud de Babylone, & c'est celui dont les Juifs se servent ordinairement: ils appellent Jérusalemi celui qui fut fait à Jérusalem. Le Talmud n'est qu'un Recueil de fables les plus grossieres, & qu'un amas de visions de tous les Rabbins, qui n'ont d'autre fondement que l'autorité que la Tradition leur donnoit dans le tems que cet Ouvrage fut composé. Voyez, pour en être plus instruit, Buxtorfii Bibl. Rabbinica.

toriques. Telle eſt la croyance où l'on étoit encore en France du tems de Ronſard, qu'Aſtianax, le fils d'Hector, étoit le Fondateur de l'Empire François; telle eſt encore l'erreur où l'on eſt dans bien des pays ſur la prétendue Papeſſe Jeanne; telle eſt enfin l'idée où ſont les ſimples Vénitiens, qui croyent fermement être les deſcendans des anciens Troyens. Chaque Nation, chaque Province, chaque Ville a ſon hiſtoire fabuleuſe, fondée ſur l'autorité de la Tradition. On peut même étendre cela à toutes les familles un peu diſtinguées: elles tirent toutes leur origine d'un Héros imaginaire (1), ou duquel elles

(1) De tout tems la vanité des particuliers a rempli l'Hiſtoire de menſonges. Ce n'eſt pas ſeulement chez les François que les d'Ofiers, les Moreris, &c. & tous les fabricateurs de fauſſes Généalogies ont par un vil intérêt confondu la véritable nobleſſe avec la fauſſe, & corrompu la vérité de l'Hiſtoire; la même choſe étoit arrivée chez les Romains. Ce qui a le plus contribué, dit Tite-Live, à obſcurcir l'Hiſtoire, ce ſont les oraiſons funèbres, & les faux titres qu'on a ajouté aux images, chaque famille s'efforçant de s'attribuer toute la gloire des grandes actions, & d'avoir exercé les premieres charges; c'eſt ce qui a le plus contribué à confondre & à embrouiller les actions des particuliers, & les monumens publics. Ce qu'il y a de pis, c'eſt que nous n'avons aucun Ecrivain de ces tems-là, à qui on puiſſe s'en rapporter. *Vitiatam memoriam funebribus laudibus reor, falſiſque imagi-*

ne sont jamais descendues. Si les Historiens étoient plus attentifs, qu'ils ne le sont à la défense de la vérité, ils s'opposeroient fortement à toutes ces fables; mais pour un qui démasque l'erreur & le mensonge, il en est vingt qui suivent le torrent & se conforment aux opinions populaires; ce qui leur donne une nouvelle force, & les autorise dans la suite des tems. Quelle

num titulis, dum familia ad se quæque famam rerum gestarum honorumque fallente mendacio trahunt. Inde certe & singulorum gesta, & publica monimenta rerum confusa; nec quisquam æqualis temporibus illis scriptor extat, quo satis certo auctore stetur. Tit-Liv. Hist. Lib. VIII. Cap. XL. Cicéron dit précisément la même chose que Tite-Live. Ces oraisons funébres ont beaucoup contribué à falsifier notre Histoire; car combien de choses n'y a-t'on pas fourrées, qui ne sont jamais arrivées? Combien de triomphes supposés? Combien de fausses origines des familles, comme si elles étoient passées des Patriciens au peuple, parce que bien des gens de basse extraction s'entoient sur quelque famille illustre qui portoit le même nom. Comme si, par exemple, je me disois descendu de ce M. Tullius Patricien, qui a été Consul dix ans après l'expulsion des Rois. *Quamquam his laudationibus historia rerum nostrarum facta est mendosior. Multa enim scripta sunt in eis, quæ facta non sunt, falsi triumphi, plures consulatus, genera etiam falsa, & ad plebem transitiones, cum homines humiliores in alienum ejusdem nominis infunderentur genus, ut si ego me à M. Tullio, qui Patricius Consul anno 10. post Reges exactos fuit, ortum dicerem.* Cicer. in Brut. Cap. XVI.

que soit la foiblesse de certains Ecrivains, elle ne doit point déterminer notre conduite, ni nous rendre vénérable les sentimens du peuple, qui n'ont d'autre fondement qu'une longue suite d'erreurs ; on court risque de s'égarer, en suivant d'aussi mauvais guides. Pline le Jeune dit qu'il ne consultoit qu'un nombre de gens choisis, & qu'il ne se regloit point sur le goût du peuple (1); Horace, & avec lui bien des grands hommes, ont affecté de mépriser le sentiment du vulgaire (2). Il semble n'être fait que pour être nourri de chimeres & de mensonges, dont la Tradition est une source féconde. Son aveuglement est d'autant plus fort, qu'il paroît haïr la raison, & craindre d'être éclairé ; aussi Cicéron dit-il : *que la Philosophie se contente de peu de Juges, qu'elle haït le vulgaire, & qu'elle en est haïe, & regardée comme suspecte & ennemie* ; ajoutant, *que ceux qui la condamnent & la méprisent, s'attirent l'approbation de la multitude* (3).

(1) Ego enim non populum advocare, sed certos electosque soleo, quos intuear, quibus credam, quos denique & tanquam singulos observem, & tanquam non singulos timeam. *Pline*, Epist. XVII. Lib. VII. pag. 428.

(2) Non ego ventosæ plebis suffragia venor. Horat. Epist. XIX. Lib. I.

(3) Est enim Philosophia paucis contenta judi-

Si cet illustre Romain avoit été de notre tems, il eût aisément apperçu, que le vulgaire n'étoit point le seul à mépriser les Sciences : il eût trouvé des partisans de l'ignorance parmi les Pontifes, parmi les Sénateurs, & beaucoup plus parmi les Courtisans. Il auroit été bien plus étonné, s'il eût vécu il y a trois ou quatre cens ans, & qu'il eût vû un Gentilhomme faire gloire de ne savoir signer que son nom, & croire que la Science dérogeoit à sa naissance. Il eût presque trouvé autant d'ignorance dans le Clergé que dans la Noblesse ; & peut-être n'eût-il pas vû dix Curés en France qui comprissent le Latin de leur Missel. C'est dans ces tems d'aveuglement & d'imbécillité, que la plûpart des Traditions, qui révoltent aujourd'hui les gens de sens, ont pris leur naissance ; & quoique nos Peres aient voulu leur donner une antiquité plus illustre, c'est à leur ignorance & à leur crédulité que nous en sommes redevables. Ils ont été la dupe des imposteurs qui vivoient de leur tems : & nous serions la leur, si nous ne secouions le joug qu'ils ont voulu imposer à notre raison.

cibus, multitudinem consulto ipsa fugiens, eique ipsi & suspecta & invisa, ut vel si quis universam velit vituperare, secundo id populo possit facere. Cicer. Tuscul. II. fol. 254.

§. XII.

Les Traditions pour la plûpart ne sont fondées que sur nos préjugés & notre paresse.

SI nous examinons, comment la plus grande partie des choses qui sont parvenues jusqu'à nous par la Tradition, y sont arrivées, & comment celles qui sont actuellement en vogue, prennent une tournure pour passer à la postérité, nous découvrirons aisément que les préjugés de l'enfance, & la paresse naturelle à bien des hommes, sont les deux principales sources des sentimens populaires, des fables pieuses, & des histoires gigantesques qu'on nous débite, & dont on veut nous constater la vérité par la Tradition. Il n'est personne, qui, étant jeune, n'ait éprouvé par lui-même, combien il a entendu faire de contes dans le sein de sa famille, dont il a reconnu la fausseté ou le peu de solidité dans la suite.

Toutes les meres, toutes les ayeules ont mille rapsodies pieuses, mille fausses anecdotes de leur famille, qu'elles racontent à leurs enfans; elles leur certifient ces mensonges avec tant d'assurance

rance de vérité, que bien des gens en conservent le souvenir, & la croyance d'une partie. Lorsqu'ils sont venus à un certain âge, ils les transmettent à leurs fils, qui les font passer à leur postérité; ainsi d'âge en âge, chaque famille perpetue dans ses descendans un certain nombre de mensonges qui passent pour la Chronologie historique de la maison. Chaque province, chaque ville a ses erreurs particulieres, & les peuples qui les habitent en sont géneralement imbus. Ils se communiquent les impressions qu'ils prennent dès leur jeunesse, & se fortifient dans leur croyance par le consentement unanime de tous ceux avec qui ils ont le plus de liaison. Personne n'ose chercher à vouloir démentir une opinion qui semble faire dans la patrie une regle de Foi; & il y auroit même du risque à vouloir s'opposer trop fortement à certains préjugés. J'ai entendu dire à un de mes amis, très-digne de foi, qu'il avoit pensé être mis en piéces par la populace de Saint-Maximin (1), pour avoir dit que la Magdeleine n'étoit jamais venue en Provence, & que ce nétoit point son corps qu'on gardoit dans l'Eglise de cette ville (2).

(1) Petite Ville de Provence.

(2) Inde furor vulgi, quod Numina vicinorum

Qui croyez-vous, Madame, qui persuade si fort aux habitans de S. Maximin qu'ils possedent les Reliques de la Magdeleine ? Ce sont les Moines, qui déservent son Eglise, & qui ont amassé des richesses immenses. Je n'entre point dans la discussion du fait, savoir si la Magdeleine est morte (1) en Provence

Odiit quisque locus, cum solos credat habendos
Esse Deos, quos ipse colit.

Juvenal. Sat. XV.

(1) Le Pere Hardouin s'est moqué de cette fable, inventée pat l'avarice des Dominicains, dans l'examen qu'il fait de la prétendue supposition de l'*Histoire de* Joinville. Il seroit à souhaiter que ce Jésuite n'eût jamais employé ses connoissances qu'à décrier des fables aussi manifestes, & non point à détracter tout ce qu'il y a eu de plus respectable dans l'antiquité. Voyez à ce sujet le troisieme & le quatrieme Tome des *Lettres Cabalistiques*, & la quatrieme partie des *Mémoires Secrets de la République des Lettres*, où j'ai parlé amplement du systême de ce Jésuite. Voici ce qu'il dit sur la question dont il s'agit actuellement. Le Roi.... s'en vint en la Cité d'Aix en Provence, pour l'honneur de la benoiste Magdeleine.... Et fusmes au lieu de Basme, en une roche moult haute, où l'on disoit que la Sainte Magdeleine avoit vécu en hermitage, longue espace de tems. *Atqui constat Dominicanos ipsos non nisi anno* 1279. *die IV. Decembris inventum ibi dicere corpus S. Magdalenæ, novem annis ipsis post obitum S. Ludovici. Et ex illa haud dubie inventione cœpit credulitas, quæ postea paulatim crevit Harduini Opera varia antiq. numismat. Reg. Franc. in Historiam* Joinvillæi *observationes quædam, pag. 636. col. 2.*

ou dans la Judée ; mais je soutiens que de quelque façon que la chose soit, les Moines ont grande raison de soutenir qu'ils en conservent les Reliques. Combien de pieuses Traditions n'ont d'autre source & d'autre soutien que l'intérêt de quelques particuliers! Que d'erreurs & de superstitions ne banniroit-on point de la terre, si l'on en exiloit l'intérêt & l'amour des richesses.

La paresse & l'indolence, vices si ordinaires à la plus grande partie des hommes, sont encore les soutiens de la Tradition. On aime mieux croire une chose qu'on nous assure véritable, que d'aller se fatiguer par un long examen & une étude pénible : il est beaucoup plus aisé de suivre le cours des choses ; aussi la plûpart des gens se laissent-ils entraîner au torrent, & se perdent-ils dans l'erreur par l'exemple des autres. Quiconque veut se guérir de son aveuglement, doit suivre le précepte de Séneque, & se séparer du vulgaire (1).

(1) Unusquisque mavult credere quam judicare : nunquam de vita judicatur, semper creditur : versatque nos & præcipitat traditus per manus error, alienisque perimus exemplis. Sanabimur, si modo separemur à cœtu. *Seneca de Vita beatâ*, Cap. I.

§. XIII.

Bien des Traditions prennent leurs ſources des Ouvrages des Poëtes, des Orateurs & des Peintres.

SI nous examinons la premiere origine de bien des Traditions, nous verrons qu'elles viennent ſouvent des idées aventurées de quelque Poëte, ou de quelque Orateur. Les Dieux d'Homere étoient cauſe de toutes les Hiſtoires fabuleuſes qu'on inventoit tous les jours à leur ſujet dans le Paganiſme. Dès que le peuple a reçu la premiere impreſſion de la ſuperſtition, il ajoute perpétuellement de nouvelles chimeres aux premieres; & tous ces contes paſſent à la poſtérité, & acquierent par la longueur des tems, une grande autorité ſur l'eſprit des ignorans & des foibles. Il ſe trouve même dans la ſuite des Auteurs qui autoriſent par leurs Ouvrages ces fauſſes traditions, & les placent dans leurs Ecrits, comme des faits conſtatés & reconnus vrais par une longue ſuite de ſiécles. Malgré les plaintes que Didon fait dans Auſone ſur la paſſion chimérique que les Poëtes lui attribuent,

en faveur d'Enée (1), il s'eſt trouvé de nos jours des Auteurs qui ont voulu démontrer clairement que l'opinion de Virgile étoit fondée ſur une vérité reconnue, & non pas une fable inventée à plaiſir. Bien des Hiſtoriens autoriſent ainſi des faits, qui n'ont eu de réalité que dans le cerveau des Poëtes, à qui il eſt permis de feindre, d'inventer, & de déguiſer le vrai (2).

Il eſt encore bien des croyances populaires · bien des traditions anciennes, qui n'ont d'autre fondement que l'imagination des Peintres. Dans les tems d'ignorance, & depuis le neuvieme ſiécle juſqu'au quinzieme, il étoit peu d'Egliſes de Moines qui n'euſſent quelques images, quelques effigies de Saint, qui opéroit des choſes miraculeuſes. Ces ſortes de tableaux étoient les revenus les plus certains & les plus liquides des Couvens & des Monaſteres. La raiſon & la ſcience, qui reparurent après avoir été ſi long-tems perdues, firent

(1) Vos magis Hiſtoricis, Lectores, credite me,
Quam qui furta Deûm concubituſque canunt,
Falſidici Vates, &c.

Auſonius de Didone.

(2) . . . . . . Pictoribus atque Poëtis
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.

Horat. de Arte Poët. Verſ. 9. 10.

ſur les prétendus miracles le même effet que la venue du Meſſie ſur les Oracles: elles les détruiſirent, & la plûpart des gens, ouvrant les yeux & apperçevant leur crédulité, & celle de leurs peres, furent entierement guéris de leur erreur. Il reſta cependant encore bien des perſonnes dans leur ancienne opinion, ſoit qu'elles ne vouluſſent point appercevoir le vrai, ou que leurs préjugés les empêchaſſent de faire uſage de leur raiſon: elles conſerverent dans leur eſprit toutes les chimeres qu'elles y avoient placées dès leur enfance, & elles les tranſmirent à leur poſtérité, qui les a amenées juſqu'à nous. C'eſt de-là que viennent mille opinions, à qui l'on a ſi ſouvent donné la chaſſe dans ces derniers tems, ſans pouvoir les détruire; c'eſt du même endroit que deſcendoient toutes ces pieuſes ſuperſtitions, que la prudence & la ſageſſe des Evêques ont abolies.

Les Orateurs & les faiſeurs de harangues & de panégyriques ont preſque autant répandu d'erreurs chez les hommes, que les Poëtes (1). Comme on

(1) Rhetori conceſſum eſt ſententiis uti falſis, audacibus, ſubdolis, captioſis, ſi modo veriſimiles ſunt, & poſſunt ad movendos hominum animos qualicunque aſtu irrepere. *Aul. Gellius, Noct. Atticar.* Lib. I. Cap. VI.

n'exige d'eux que des idées vraisemblables, & qu'ils sont les maîtres de donner cours à leur imagination, pourvû qu'ils ne se jettent point dans le prodigieux & le gigantesque : les louanges outrées qu'ils ont données à bien des gens, ont occasionné dans la suite la plûpart des contes qu'on a faits sur certains Héros. Chaque particulier a ajouté quelque chose à l'idée de l'Orateur ; & ces louanges, outrées dans le commencement, sont devenues ridicules dans la suite. La plûpart des panégyriques des Saints sont plutôt des Poëmes en leur honneur, qu'une simple description de leurs vertus, pour exciter les Fidéles à les imiter. Un Prédicateur se livre à son imagnation, & il débite un discours rempli de fleurs & de pensées hardies & nouvelles ; il plaît à ses Auditeurs, & a rempli son emploi. Quelques-uns des dévots qui l'ont entendu, amplifient le soir dans leur famille les idées du Panégyriste : leurs enfans dans la suite, en les racontant à d'autres, y mettent quelque chose du leur, & bientôt la vie de ce Saint devient par la tradition un tissu des idées de trente imaginations échauffées.

§. XIV.

La Tradition est commune à tous les Peuples pour autoriser leur erreurs.

JE finirai, Madame, mes réflexions sur l'incertitude de la tradition, en vous faisant remarquer que son autorité est commune à tous les peuples & à toutes les Religions du Monde. Les Mahometans, les Juifs, les Idolâtres ont des Traditions qu'ils croyent constantes & conformes à la plus exacte vérité; elles sont appuyées, comme les nôtres, de l'ancienneté & de la superstition religieuse. Pourquoi voulons-nous que les nôtres soient plus autentiques que les leurs? Et quelles raisons avons-nous de prétendre qu'ils se départent de leurs opinions, & qu'ils examinent sérieusement, si elles sont contraires à la raison & au bon sens, lorsque nous ne voulons pas observer la même regle? Les loix doivent être égales; on ne peut exiger des autres ce à quoi l'on ne veut point se soumettre. Si nous nous croyons exemts d'examiner nos sentimens & nos opinions, fondés sur la tradition, ou sur certains principes de Religion, les Turcs & les Juifs doivent jouir du même privilége.

On

On ne peut douter qu'il n'y ait dans toutes les Religions des gens de bonne foi, & qui croyent uniquement celle qu'ils professent, parce qu'ils sont persuadés que les autres ne valent rien. Or, si la voye de l'examen est défendue pour examiner certaines opinions, un Turc n'est pas plus obligé de s'éclaircir que nous: & la défense de l'examen des sentimens qu'on nous a inspirés dès l'enfance, plonge toutes les Nations, & nous-mêmes dans la croyance de tous les faux préjugés. On rend par ce moyen la Religion protectrice de tous les contes de nourrices, & de toutes les inventions monacales. La vérité ne doit point craindre le grand jour: si un sentiment, autorisé par la tradition, est véritable, il devient plus respectable, lorsqu'il est reconnu & approuvé par des gens qui ne donnent point leur approbation au mensonge. Je ne saurois mieux finir ces réflexions que par un passage d'un des plus illustres Ecrivains, qui prouve évidemment combien la voye de la Tradition est foible, incertaine & douteuse pour éclaircir la vérité d'un fait contesté. *Le Paganisme*, dit cet habile Ecrivain, *insultoit les premiers Chrétiens sur leur petit nombre, & leur opposoit son antiquité, & le suffrage général d'une infinité*

de Nations. L'Eglise Romaine se servit de la même batterie contre Luther & Calvin. Les Protestans s'en serviroient dès aujourd'hui contre une Secte naissante au milieu d'eux. C'est une méthode très-aisée de refuter les innovations, on évite le détail des Controverses. La voye de prescription épargne toutes les fatigues de l'examen; car on se dispense des discussions à l'égard même du point de fait sur l'antiquité & l'étendue présupposée : on s'en rapporte pleinement à la voix publique. Tout cela flatte beaucoup la paresse humaine; c'est pourquoi l'on se munit de cet argument dans toutes les occasions; & pour une fois qu'il peut être utile à la vérité, il est cent fois favorable à la fausseté (1). On s'est plaint de tout tems des maux que causoit la croyance aveuglé que l'on donnoit à mille fables, qui n'avoient d'autre fondement qu'une fabuleuse Tradition. Lucrece a dit, il y a plus de dix-huit cens ans, que le genre humain étoit opprimé sous le pesant fardeau de la superstition (2). Beaucoup l'ont dit après lui, & beaucoup s'en plaignent encore.

(1) Bayle, Continuation des pensées sur les Cométes, Tome I. p. 144.

(2) Humana ante oculos fœde cum vita jaceret
In terris, oppressa gravi sub Religione.
Lucret. Lib. I. Verſ. 63. 64.

§. XV.

De l'incertitude de l'autorité des Savans par la contrarieté de leurs ſentimens.

L'Autorité des Savans & le nom qu'ils ſe ſont acquis, ne doivent point en impoſer à notre raiſon. Les grands hommes ont été ſujets à l'humanité, & ſe ſont égarés pluſieurs fois du bon chemin. Leurs paſſions, leurs préventions, leur vanité & leurs intérêts propres ont été la ſource de la plûpart de leurs opinions. Ainſi, Madame, nous devons examiner avec ſoin leurs ſentimens, les réduire aux regles de la lumiere naturelle, & voir s'ils n'ont rien de contraire à la raiſon avant de les adopter & de les recevoir pour véritables. En ſuivant cette façon de lire de bons Livres, on profite véritablement ; & s'ils ne nous démontrent que bien peu de choſes évidemment, du moins ce peu vaut beaucoup mieux qu'un nombre de faits qui n'ont aucune preuve eſſentielle.

La différence qui regne dans les ſentimens des Savans, l'oppoſition qu'ils apportent mutuellement aux opinions les uns des autres, eſt la premiere preu-

ve de leur peu d'évidence. A peine un Auteur a-t'il mis un Ouvrage au jour, qu'un Critique s'éleve contre lui & en attaque plusieurs endroits ; s'il ne les démontre pas évidemment faux, il met les Lecteurs, par les doutes où il les jette, dans la situation de ne pouvoir prononcer en faveur d'aucun parti, ni décider de la question. Il arrive quelquefois qu'un troisieme Savant vient à la traverse, & condamne les deux Auteurs qui disputent, leur reprochant de n'avoir point entendu la matiere qu'ils traitoient. Nouveaux doutes pour les Lecteurs, nouvelle peine pour ceux qui cherchent à s'instruire, & surcroit d'embarras pour quiconque aime à discerner la vérité. On voit souvent le même Ecrivain approuvé par de grands hommes, & blâmé par d'autres ; & ceux qui l'estiment, accusent leurs adversaires de n'avoir point assez de pénétration pour juger des beautés d'un Livre qui mérite l'approbation de tous les connoisseurs.

Montagne avoit été très-goûté de son tems, & avoit joui tranquillement de sa reputation pendant près d'un siécle. Deux Auteurs Janfénistes, doués d'un grand génie, crurent entrevoir dans ses Ecrits des idées pernicieuses à leur Religion. Ils le condamnerent sans

ménagement, & en firent une ſanglante critique, qui pendant un tems ſembla devoir préjudicier à l'eſtime qu'on avoit eue pour ſon Ouvrage. Pluſieurs perſonnes ſe rangerent à l'opinion des Docteurs Janſéniſtes, tout Port-Royal en corps approuva leur déciſion, & bien des gens à Paris, & à la Cour même, adopterent leur ſentiment. Un Auteur, connu par la juſteſſe de ſon eſprit, prit le parti de Montagne, qui ne pouvoit ſe défendre (1). Il blâma & critiqua les deux Janſéniſtes, & la ville & la Cour revinrent à la premiere opinion; on retourna à Montagne, & on lui rendit l'approbation qu'on lui avoit ôtée.

Bayle a été ſans contredit un des plus grands, des plus beaux & des plus vaſtes génies. Il s'eſt trouvé des gens qui s'étoient acquis un grand nom dans la Littérature & dans les Sciences, qui ont voulu faire paſſer cet Auteur pour un homme qui ne ſavoit qu'un peu d'Hiſtoire, & quelque peu de Carté-

(1) Deux Ecrivains dans leurs Ouvrages ont blâmé Montagne, que je ne crois pas, auſſi bien qu'eux, exempt de toute ſorte de blâme. Il paroît que tous deux ne l'ont eſtimé en nullle maniere. L'un ne penſoit pas aſſez pour goûter un Auteur qui penſe beaucoup, l'autre penſoit trop ſubtilement pour s'accommoder de penſées qui ſont délicates. La Bruyere, Caracteres ou Mœurs de ce Siécle, pag. 168.

ſianiſme (1). Parlez à un Jéſuite de Paſcal, il vous dira que c'étoit un génie médiocre ; vantez Bourdaloue, un Janſéniſte ne ſera pas de votre avis. Je comprens que la haine des différens partis peut occaſionner quelquefois cette diverſité de ſentimens ; mais elle arrive très-ſouvent entre des Auteurs de la même Croyance, & dont les intérêts ſont communs. Arnaud a écrit divers Ouvrages contre Mallebranche (2) : Scaliger & Eraſme ont eu une diſpute très-vive ſur un ſujet aſſez léger : après beaucoup d'écrits de part & d'autre, un troiſiéme Savant les a taxés d'avoir diſputé ſans cauſe, & de n'avoir pas vû qu'ils avoient tous les deux raiſon, aveuglés qu'ils étoient par leur prévention & leur animoſité (3).

(1) *Jurieu & le Clerc.* Voyez Courte Revue de Maximes de Morale & de Principes de Religion, &c.

(2) Entre autres Ouvrages, M. Arnaud a écrit un Traité contre le Pere Mallebranche ſur les idées par leſquelles nous voyons toutes choſes en Dieu, intitulé : Des vraies & fauſſes idées, imprimé à Cologne, chez Schouten, en 1683. in-12.

(3) La diſpute de Scaliger le pere, avec Eraſme au ſujet du *Ciceronianus*, ne lui a point fait honneur. Il connut ſa faute ſur la fin de ſes jours. Voyez là-deſſus les *Scaligerana*, au mot Eraſme.

§. XVI.

Que les Savans sont toujours prévenus en faveur de leur opinion.

LA vanité & l'orgueil, vices assez ordinaires aux Ecrivains, leur font souvent embrasser & soutenir des opinions qu'ils connoissent erronées, & qu'ils ne défendent que parce qu'ils s'y sont insensiblement engagés, & qu'ils ne veulent point avoir la honte de se dédire, & de désavouer une proposition qu'ils ont avancée dans la chaleur de la dispute, ou qu'ils ont placée trop legerement dans leurs Ecrits. Ils ne comprennent pas qu'il leur seroit cent fois plus glorieux d'avouer qu'ils se sont trompés, que de vouloir justifier une erreur par un grand nombre d'autres. Ils font plusieurs volumes, & à l'aide d'un nombre de sophismes, ils viennent à bout d'embrouiller la vérité. Combien de mauvais Livres n'aurions-nous jamais eu, si les Auteurs pouvoient être persuadés que le partage de la foiblesse humaine consiste à faire des fautes, & que celui des Philosophes est de les reconnoitre ? On devroit appliquer aux Ecrivains entêtés & prévenus, incapables de retracter leurs erreurs, ce que

S. Augustin dit des Pécheurs : *Humanum est peccare, diabolicum perseverare.* Je ne connois en effet rien de si pernicieux, rien de si diabolique pour les Belles-Lettres & pour les Sciences, que l'entêtement & l'orgueil de certains Savans. Ces vices sont aussi contraires à leur avancement, que la fureur des Gots & des Vandales l'étoit à celui des Beaux-Arts.

L'entêtement des Savans pour le systême qu'ils ont inventé, ou qu'ils ont étudié auprès des maîtres auxquels ils se sont attachés, diminue encore beaucoup l'autorité de leurs sentimens ; il semble qu'ils ont pour certaines opinions une espéce de soumission, qui tient du culte divin. Si l'on parle à un Cartésien d'une proposition qui ne s'accorde pas avec les principes dont il est préoccupé, il pense bien moins à examiner si ce qu'on lui dit est conforme à la raison, qu'à trouver des argumens pour les combattre. Si lon veut convaincre un Peripatéticien de quelque erreur, il songe d'abord que sa gloire est attachée à celle d'Aristote : il défend ses intérêts en défendant ceux de son maître, & loin de songer à pénétrer ce qu'il pourroit y avoir de vrai dans les argumens de son adversaire, il n'est occupé qu'à chercher des réponses pour

les éluder. Il croit qu'on ne peut errer dans la Philosophie Peripatéticienne, & ne met point en doute qu'il n'ait toujours raison. Il se dispense ainsi d'examiner le fond de la question, il est tout occupé de ses preuves, il ne donne aucune attention à celles qui lui sont contraires, & il se met dans l'impossibilité, par sa prévention, de pouvoir jamais s'assurer de la vérité.

Les Théologiens & les Philosophes sont très-sujets à ces défauts ; l'entêtement semble être leur attribut & une suite de leur profession. C'est cette bonne opinion qu'ils ont de leurs sentimens, & cette certitude déplacée de leurs systêmes, qui avoit porté Bayle à démontrer l'incertitude de tant de principes qu'on regardoit comme certains. Il se faisoit un plaisir de faire connoître que bien des choses qu'on assuroit être évidentes, étoient environnées de difficultés qui les rendoient très-douteuses, & quelquefois contraires à la raison & aux notions les plus simples (1).

(1) Bayle vouloit mortifier la raison humaine, du moins l'accoutumer à ne point précipiter ses jugemens, & à ne rien adopter sans examen & sans connoissance. Les Théologiens lui paroissoient trop décisifs, & il auroit souhaité qu'on ne parlât que douteusement des choses douteuses. Dans cet esprit, il se faisoit un plaisir malicieux

§. XVII.

Des ridicules opinions, soutenues par bien des Savans.

IL est étonnant, dans quel travers donnent plusieurs Savans. Si l'on ne savoit pas qu'ils ont prétendu qu'on regardât leurs écrits comme contenant des vérités évidentes, on diroit que ce ne sont que des fictions, & des Romans faits à plaisir par des personnes qui vouloient donner un libre cours à leur imagination, & qui transmettoient au Public les chimeres & les grotesques qui leur venoient dans l'esprit. Cependant c'est avec une gravité magistrale que les Philosophes débitent leurs sentimens les plus extraordinaires. Entendez parler un Stoïcien de la sagesse & du souverain bien ; vous diriez qu'il est convaincu que l'Univers

d'ébranler leur assurance, & de leur montrer que certaines vérités qu'ils regardent comme évidentes, sont environnées & obscurcies par tant de difficultés, qu'il seroit quelquefois plus prudent de suspendre son jugement. Il avoit aussi discuté tant de faits, qui ne sont point révoqués en doute par le commun des Savans, & qu'il avoit reconnus évidemment faux, qu'il se défioit de tout, & n'ajoutoit foi aux Historiens que par provision, & en attendant une plus ample instruction. Beauval, Histoire des Ouvrages des Savans, Décembre 1706. pag. 551. 552.

entier doit adopter ses sentimens. Il n'est rien de si plaisant que de le voir s'efforcer de prouver que le seul Sage, c'est-à-dire, selon lui, le seul Philosophe, est véritablement heureux, toujours libre, même dans l'esclavage, beau comme l'amour, fût-il laid comme Vulcain, riche dans l'indigence & d'une santé vigoureuse au milieu des maladies. Des idés aussi fausses, & que la vanité seule peut occasionner, ont été tournées en ridicule par plusieurs personnes remplies de bon-sens, qui ne pouvoient goûter ces imaginations gigantesques, & croire qu'un homme accablé de maux, de douleurs & d'infortunes, dût être regardé comme au faîte du bonheur. Horace, en se moquant de la vanité des Stoïciens, au Sage desquels il accorde toutes les qualités & tous les avantage qu'ils lui attribuoient; ajoûte ensuite qu'il est toujours en bonne santé, si ce n'est lorsqu'il a la pituite, qui détruit tout le bonheur de cette Divinité terrestre (1).

Quelque ridicules que soient certaines opinions des Stoïciens, elles n'appro-

(1) Ad summum, sapiens uno minor est Jove, dives.
Liber, honoratus, pulcher, Rex denique Regum;
Præcipue sanus, nisi cum pituita molesta est.
Horatius, Epist. I. Lib. I.

chent pas de l'abſurdité de celles des Pythagoriciens. Quelle impudence, ou quelle folie n'y a-t'il pas chez un homme qui certifie avec une grande aſſurance qu'il ſe ſouvient d'avoir été dans deux ou trois corps différens, & qui aſſure qu'il s'appelloit Euphorbe, lorſque ſon ame étoit dans celui d'un Grec qui ſe trouvoit au ſiége de Troye (1)? Peut-on porter plus loin l'égarement de l'eſprit humain? Cependant l'Auteur de ces monſtrueuſes imaginations avoit acquis un ſi grand crédit ſur ſes diſciples, que, ſans examiner la vérité & la poſſibilité de ſes opinions, ils les recevoient avec une entiere ſoumiſſion; & lorſqu'on vouloit leur en montrer le faux & l'abſurde, ils répondoient ſimplement & ridiculement: *Magiſter dixit*: *Le Maître l'a dit.* Voyez, Madame, ſi les diſciples de ce Philoſophe prenoient un bon chemin pour s'éclaircir de la vérité, & ſi l'aveugle confiance qu'ils avoient, ne tenoit pas de l'enchantement. Il en étoit, & il en eſt encore de même de tous ceux qui s'attachoient & s'attachent avec trop de préoccupation à ſuivre aveuglement

(1) Ipſe ego, (nam memini) Trojani tempore belli
Pantoides Euphorbus eram.
Ovidius, Metam. Lib. XV.

certains Savans. Ils deviennent esclaves des erreurs de leurs maîtres, & quelque grossieres qu'elles soient, la prévention les empêche de les appercevoir ; car il n'est rien de si absurde, rien de si contraire au bon sens, qui n'ait été avancé par quelques Philosophes (1). J'ai honte, s'écrioit S. Augustin, en écrivant contre certains systêmes, de rapporter des choses aussi honteuses : & je ne sais comment ceux qui les ont écrits, n'étoient pas couverts de confusion. Je plains, ajoute ce Pere de l'Eglise, ceux qui ont été obligés d'écouter de pareilles sottises (2).

Les Philosophes donnent souvent dans des erreurs monstrueuses, pour vouloir trop subtiliser ; à force de chercher à découvrir des secrets qui leur sont impénétrables, ils donnent dans ces sentimens extravagans, & deviennent la dupe de leur imagination échauffée. Les Théologiens qui ne se nourrissent que de fumée, tombent très-souvent dans

(1) Nihil tam absurdum dici potest, quod non dicatur ab aliquo Philosophorum. *Cicero* de Nat. Deor.

(2) Sed jam pudet me ista refellere, cum eos non puduerit ista sentire. Cum vero ausi sint etiam ea defendere : non jam eorum, sed ipsius generis humani me pudet, cujus aures hæc ferre potuerunt. *August. Epist. LVI.*

ce cas : comme les matieres qu'ils examinent, sont au-dessus de la portée de l'esprit humain, & que la seule Foi doit les faire recevoir & les autoriser : d'abord qu'ils veulent les réduire à un examen Philosophique, l'impossibilité qu'ils trouvent d'accorder certains principes de Religion avec la raison & la lumiere naturelle, leur fait inventer mille systêmes ridicules, d'où naissent toutes les erreurs & les disputes qui depuis si longtems divisent le genre humain.

Quand on veut pénetrer des choses incomprehensibles, la Science ne sert qu'à égarer plutôt ; elle fournit des moyens pour se forger des sophismes à soi-même. *De quoi se fait*, dit Montagne, *la plus subtile folie que de la plus subtile sagesse ? Il n'y a qu'un tour de cheville à passer de l'une à l'autre* (1). Cet Auteur me paroît penser juste. Les plus grands hommes ont donné dans les plus grandes erreurs. Tertullien, Origene, & tant d'autres Lumieres des premiers siécles du Christianisme, ont été emportés par le torrent de leur imagination, & sont tombés dans des sentimens erronés. On accuse S. Augustin d'avoir quelquefois poussé les choses

(1) Montagne, Essais, Liv. II. pag. 189.

trop loin, selon les différentes Sectes contre lesquelles il écrivoit; & les differens partis qui regnent aujourd'hui, prétendent tous s'autoriser de ses Ouvrages. Je pense, & je crois fermement que la nature & le bon-sens font souvent plus que la Science (1). *Hors la lumiere naturelle & la raison, point de salut.* J'en reviens toujours à ce principe, pour décider de l'évidence d'un fait; contre la raison que peut l'autorité de tous les Docteurs de l'Univers.

§. XVIII.

La moitié des opinions des Savans ne prend sa source que dans leur haine & leur jalousie.

LES passions influent beaucoup sur les différentes opinions des Savans. Ils trouvent certains Ouvrages bons ou mauvais, selon qu'ils aiment & qu'ils estiment l'Auteur. Quoiqu'un Savant soit persuadé de la bonté d'un Livre, il arrive très-souvent qu'il le critique;

(1) Et veniunt hederæ sponte sua melius:
Surgit & in solis formosius arbutus antris,
Et volucres nulla dulcius arte canunt.
Propert. Elegiar. Lib. I.

il cherche des défauts dans les endroits qui lui paroissent les moins beaux, & il tâche de diminuer la bonté de ceux qui sont au-dessus de la plus severe critique. Il n'aime pas celui qui les a écrits, c'en est assez pour les condamner.

Ce ne sont pas les seuls Auteurs médiocres, qui sont sujets à de pareilles foiblesses : les plus grands hommes sont tombés dans ces égaremens. On ne peut disputer à M. de Meaux (1) la qualité d'illustre Ecrivain : & personne n'a été plus sujet que lui, à l'envie, à la haine & à la jalousie. Ces passions lui ont fait critiquer des Ouvrages qui méritoient l'estime de tous les connoisseurs, & dont il reconnoissoit lui-même la bonté. Les démêlés qu'il eut avec M. de Cambrai, lui firent écrire un Livre contre les *Aventures de Télémaque* : il attaqua plusieurs fois des Ouvrages, dont il eût été le premier à louer la justesse, la beauté, les graces & l'arrangement, s'il eût eu la charge que M. Fénelon obtint à son préjudice. Le même M. de Meaux, que la Bruyere regarde commme un Pere de l'Eglise (2), dénonça à la Faculté de Théologie de

(1) Bossuet.

(2) Parlons d'avance le langage de la Postérité : un Pere de l'Eglise . . . . . La Bruyere, Discours pour sa Réception à l'Académie.

Paris

Paris la *Bibliothéque des Auteurs Ecclésiastiques de du Pin*, parce qu'il étoit fâché que le *Commentaire* de cet Auteur *sur les Pseaumes* eût été mieux reçu que le sien (r).

Pascal, & tous les autres Jansénistes n'ont invectivé les Jésuites, & ceux-ci ne leur ont rendu le réciproque, que par la jalousie qu'ils avoient les uns contre les autres. La gloire de Port-Royal blessoit les yeux de la Société, & le crédit des Jésuites déplaisoit aux Jansénistes. Le *Nouveau Testament* de Quênel, qui a fait ci-devant tant de bruit, & qu'on a défendu si rigoureusement, a été approuvé, loué & reçu avec de grands éloges, lorsqu'il parut, par beaucoup d'Evêques & de Théologiens qui l'ont condamné dans la suite.

La passion n'agit pas seulement sur les opinions des particuliers, mais elle régit encore la décision des Universités & des Assemblées des plus célebres Docteurs. Je vous prie, Madame, de vouloir faire attention aux paroles d'un Docteur de Sorbonne, qui parle lui-meme de la

(r) Liber Psalmorum, in quo eorum sensus litteralis exponitur à *Lud. du Pin.* Parisiis, 1691, in-8°.

Libri Psalmorum Versio duplex Latina, una S. Hieronymi, altera Vulgata, cum Notis *Jac. Benigni Bossuet*, Lugduni, 1691, in-8°.

conduite de ses Confreres. *La condamnation de M. Arnaud, faite contre toutes les formes, est la plus grande playe qu'ait jamais reçue notre Faculté. C'est une furieuse éclipse, que ce bel Astre a souffert : ç'a été un tel brigandage, que la plûpart de nos Docteurs, qui regardent maintenant les choses de sang froid, confessent franchement qu'on le peut nommer* horrendum Sacræ Facultatis Parisiensis Latrocinium (1). Ce n'est pourtant pas là, n'en déplaise à cet Ecrivain, la plus grande éclipse qu'ait soufferte la Sorbonne : & sa gloire a été cent fois plus ternie par le décret qu'elle eut l'insolence de donner contre Henri III. l'an 1589 (2). Mais cet Astre brillant est

(1) Relation des Assemblées de Sorbonne sur les opinions des Jésuites touchant la Religion des Chinois, Let. V. pag. 22. Edit. de Cologne, 1701.

(2) La Sorbonne & la Faculté de Théologie, comme trompettes de la sédition, déclarerent & publierent à Paris tout le peuple de ce Royaume absous du serment de fidélité & d'obéissance qu'ils avoient juré à Henri de Valois n'aguéres leur Roi; rayerent son nom des prieres de l'Eglise; firent entendre au Peuple qu'en saine conscience ils pouvoient s'unir, s'armer, & contribuer des deniers pour lui faire la guerre, comme à un tyran exécrable qui avoit violé la foi publique au notoire préjudice & mécontentement de leur sainte foi Catholique Apostolique & Romaine, & de l'Assemblée des Etats du Royaume. *Journal de Henri III. pag. 210.*

sujet à s'éclipser souvent : & son illustre Corps se ressent beaucoup des passions qui animent les différentes parties dont il est composé. Aussi a-t'il le chagrin de voir quelquefois ses décisions désapprouvées chez plusieurs Nations par un grand nombre de Docteurs. La condamnation que fit la Sorbonne au commencement de ce siécle de quelques Propositions du Pere le Comte, Jésuite, qui se réduisoient toutes à ce seul point, que *les Chinois avoient conservé quelque tems la connoissance du vrai Dieu*, fut déclarée injuste & mal fondée, par près de cent Docteurs Espagnols, Séculiers & Réguliers de toutes sortes d'Ordres, presque tous Professeurs en Théologie, Qualificateurs du S. Office, ou constitués en dignités. (1) Vous voyez, Madame, que ce qui est approuvé au-delà des Pyrénées, est condamné en de-çà par des Docteurs qui sont de la même Religion, qui croyent les mêmes articles de Foi, & participent à la même Communion.

Cette dissemblance de sentimens paroît extraordinaire à ceux qui ne savent pas le dessous des cartes : mais dès qu'on est instruit que la haine de la Sorbonne

(1) Jugement d'un grand nombre de Docteurs des Universités de Castille & d'Arragon, sur les Propositions censurées en Sorbonne, pag. 29.

contre les Jésuites occasionna en partie sa décision, & que celle des Théologiens Espagnols fut dictée par le crédit que la Société a en Espagne, on ne s'étonne plus de la différence de ces opinions. Voici comment s'explique un Docteur de Sorbonne, écrivant ce qui s'étoit passé dans l'assemblée qui condamna les Propositions du P. le Comte. *On diroit qu'on ne s'assemble dans la Salle de Sorbonne, que pour crier & pour se dire des injures. Paroles, gestes, œillades, style, maniere d'opiner, tout y est indigne de la gravité de ceux à qui l'on donne dans nos Ecoles, comme par excellence le titre de* Nos très-sages Maîtres. *Que peuvent penser la Cour, le Parlement, les autres Magistrats, d'un jugement porté au milieu de tout ce tumulte* (1). Si l'on en doit croire ce Docteur sur la maniere dont ses Confreres déliberent, les décisions des premiers Théologiens du Royaume, ressemblent assez aux élections des Echevins dans les Villes où il regne deux partis différens. Je ne crois pas que parmi ces cabales, les Docteurs cherchent plus la vérité que les Electeurs Consulaires le bien de leur patrie. Je pourrois, si je voulois, rapporter ici

(1) Journal Historique des Assemblées tenues en Sorbonne pour condamner les Mémoires de la Chine du Pere le Comte.

un grand nombre de faits autentiques & prouvés par l'aveu de tous les Historiens, qui montreroient combien les décisions les plus célébres des Universités sont fondées sur les passions des différens membres qui les composent. Non-seulement l'esprit de parti a souvent dicté ces décisions, mais l'avidité des richesses a occasionné quelquefois les plus essentielles. Un Historien (1) qui peint comme Saluste, qui raisonne comme Tacite, & qui est élégant comme Tite-Live, nous apprend que dans l'affaire qui concernoit le divorce de Henri VIII. ce Prince avoit gagné presque toutes les Universités d'Italie, & qu'il y avoit eu beaucoup de Docteurs assez lâches pour vendre leur voix un écu. C'étoit se couvrir d'infâmie à bon marché. Les Docteurs de Sorbonne vendirent leur suffrage bien plus cherement, si l'on doit en croire les Auteurs (2) qui dans ce tems leur reprocherent leur avarice.

(1) L'Abbé Raynal, dans ses Anecdotes historiques, politiques, &c.

(2) Non est mihi incognitum, queis artibus res hæc apud Parisiorum Sorbonam tractata est, quæ cæteris tanti sceleris ausum temerario porrexit exemplo. Vix me continere queo, quin, imitatus poetam illum, exclamen: *Dicite, Sorbonici, in Theologia quid valet aurum ?* Quantum pietatis & fidei illorum pectore clausum putavimus, quorum venalis magis quam sincera con-

Ce qu'il y a de fâcheux pour l'honneur des Corps où il arrive des désordres scandaleux, c'est que leurs ennemis ne manquent jamais de les rendre publics. Qui peut ne pas concevoir l'idée la plus méprisable des décisions des Universités, en lisant une aventure arrivée depuis peu en Sorbonne, & qui a été vivement reproché aux Docteurs par un Ecrivain anonime (1). » M. Digotrets, le plus

scientia est. . . extrema avaritiæ infamia corruperunt? *Agrippa*, *Epist. XIX. Lib. VI. pag.* 973.

(1) *Tombeau de la Sorbonne*, *pag.* 22. Ce fait pourroit bien être chargé, & peut-être en a-t'on augmenté beaucoup le ridicule; ce qui nous porteroit à le croire, c'est que dans cet Ouvrage il y a des personnes qui honorent par leur vertu & par leurs talens les postes distingués qu'ils occupent, qui y sont traités d'une maniere également indécente & condamnable. Il y a même plusieurs anecdotes dans ce Livre, qui paroissent n'être pas d'une certitude, à pouvoir être citées comme des autorités bien décisives. Nous n'aurions donc pas rapporté le fait dont il est question, s'il ne paroissoit par l'Apologie de M. l'Abbé de Prades que le fond en est véritable. Voici ce qu'on trouve dans cette Apologie, pag. 21. au sujet de cette dispute. » M. Fouchet, Principal » de Navarre, reprocha en pleine Faculté à M. » Grageon qui venoit déclamer horriblement » contre ma thèse, qu'il lui avoit dit lui-même » ne l'avoir pas lue. » La maniere dont l'Auteur de l'Apologie raconte ce fait, est bien différente des circonstances ridicules qu'y a ajouté celui qui a fait le *Tombeau*. Ce dernier Ecrivain est plein de fiel; & l'autre, si l'on en excepte quelques expres-

» ſavant homme de la Faculté, & le
» meilleur Logicien, dit : Meſſieurs,
» permettez-moi, de vous dire, que
» pour bien entendre cette théſe ; il faut

ſions trop aigres en parlant de M. d'Auxerre, Prélat que ſa piété doit rendre éternellement reſpectable, reſte toujours dans les bornes d'une juſte défenſe. Les Lecteurs, qui verront ſouvent dans cet Ouvrage que je me moque des diſputes des Janſéniſtes & des Moliniſtes, trouveront ſingulier que je prenne ici la défenſe d'un Evêque Moliniſte & d'un Evêque Janſéniſte ; mais s'ils penſent qu'aux yeux d'un véritable Philoſophe la vertu eſt reſpectable par-tout où elle ſe trouve, ils ne s'étonneront pas qu'en mépriſant des diſputes ridicules, je rende juſtice au mérite de pluſieurs perſonnes, aux yeux deſquelles, malheureuſement pour le bien de l'Etat, ces diſputes ne paroiſſent que trop eſſentielles. Je plains leurs erreurs, mais j'admire leur probité, la pureté de leurs mœurs, leur charité pour les pauvres. Ces qualités ſont dignes de l'eſtime d'un homme qui penſe : en ſe mocquant des différens partis, il faut reſpecter les vertus que conſervent dans ces partis les honnêtes gens qui y ont été entraînés ou par les préjugés de l'enfance, ou par de fauſſes ſpéculations, ou par une forte perſuaſion qu'ils ſuivent le chemin de la vérité. Les Philoſophes ſe récrient ſans ceſſe ſur l'intolerance des Dévots ; en cela ils ont raiſon. Mais pluſieurs de ces Philoſophes tombent à leur tour dans le même défaut : car injurier des gens, les traiter d'imbécilles, de fanatiques, d'extravagans, n'eſt-ce pas-là être intolerant? Ne peut-on pas demander à ces Philoſophes ce que Crœſus demande à Ménippe dans Lucien : ταῦτα οὐχ ὕβρις ?

» un peu de connoiſſance & de réfle-
» xion. C'eſt le ſyſtême de la Religion,
» depuis la création du monde juſqu'à
» nos jours : Syſtême où les raiſonne-
» mens ſont par-tout enchaînés aux faits.
» J'ai lû cinq fois avec application cette
» ſavante Théſe d'un bout à l'autre : &
» il s'en faut bien que j'y aie rien trouvé
» de repréhenſible. Il faudroit revenir
» aux voix, & motiver ſon avis, ſans
» quoi nous allons nous deshonorer.
» *Grageon* prit alors la parole & dit :
» Vous avez lû cinq fois la théſe, &
» vous n'y avez point trouvé d'erreur?
» Moi, je ne l'ai lue qu'une fois, & j'y
» ai trouvé cent impiétés.

» Fouchet, qui avoit une heure aupa-
» ravant entendu l'aveu contraire de
» Grageon, ne put s'empêcher de lui
» dire avec indignation : Monſieur,
» comment pouvez-vous affirmer de-
» vant la Sorbonne que vous avez lû la
» théſe, vous qui m'avez dit, il n'y a
» qu'une heure, que vous ne l'aviez ja-
» mais lûe? Eh! comment pouvez-vous,
» repliqua *Grageon* à *Fouchet*, abuſer
» publiquement ici de la confidence que
» je vous ai faite en particulier? Vous
» êtes un menteur, dit *Fouchet*. Gra-
» geon fend la preſſe, & prend Fou-
» chet par le collet. Ils ſe donnent plu-
» ſieurs coups de poing en pleine Sor-
bonne.

» bonne. On se met entr'eux deux. Le
» Docteur Gervaise, grand Maître de
» Navarre, les sépare avec peine. Cette
» scène ne put se passer sans un grand
» tumulte. Le bruit des clameurs &
» de tant de gens qui couroient çà &
» là dans la Salle, fit venir les voisins.
» Le concours de ceux-ci, allarma le
» Peuple : les uns disent qu'on s'égor-
» ge ; les autres, que le feu a pris
» dans la Sorbonne ; plus de deux mille
» hommes assiégent la porte en moins
» d'un quart d'heure.

» Les Docteurs, honteux de cette
» scène, reprennent à la fin leurs esprits :
» on fait faire silence ; on procéde avec
» plus de regle ; on va aux voix. Le
» Curé de Saint Germain l'Auxerrois
» arrive alors à travers la presse du
» Peuple : il se fait ouvrir. Messieurs,
» dit-il, j'ai affaire. Je viens seulement
» donner ma voix ; je suis de l'avis de
» *Tamponet.* Ayant dit ces mots, il se
» retire. L'assemblée, auparavant prête
» d'en venir aux coups, éclata de rire. »

Si ce fait est véritable, car il nous paroît douteux, on pourroit, pour excuser les Docteurs de Sorbonne, dire qu'il en est à peu près de même dans tous les corps que dans le leur. Le Cardinal de Rets a dit avec raison des compagnies, qu'*elles étoient peuples*, c'est-

à-dire, ſujettes à ſuivre tous les préjugés & à ſe livrer à tous les excès auxquels ſe livre le vulgaire. Et n'a-t-on pas vû de triſtes effets de cette vérité, même dans les Conciles, où les cabales, les brigues, les inimitiés & les préventions ont toujours tant de part dans toutes les matiéres qui ne concernent pas la déciſion des Articles de foi, & où les Théologiens ne ſont plus conduits par le S. Eſprit à ſe porter indiſpenſablement vers la vérité ? Pour être convaincu de ce que je dis, l'on n'a qu'à lire l'Hiſtoire du Concile de Bâle & de Conſtance par M. l'Enfant, & celle du Concile de Trente par Fra-Paolo, avec les excellentes notes que le P. Courayer a jointes à la traduction qu'il a faite de cet Ouvrage. Il paroît par les plaintes d'un des plus illuſtres Peres de l'Egliſe, que les Conciles anciens n'étoient point exemts de cet eſprit de cabale & d'ambition, que les Hiſtoriens modernes ont reproché à ceux des derniers ſiécles. S. Grégoire de Naſiance dit expreſſément (1) *: Qu'il n'a jamais vû un Concile dont la fin eût été heureuſe.* Il prétend *que ces*

(1) οὕτως εἰ δεῖ τ' ἀληθὲς γράφειν ὡς πάντα συλλογὴν ἐπισκόπων, ὅτι μηδεμίας συνόδου τέλος εἶδον χρηστὸν, μηδὲ λύσιν κακῶν μᾶλλον ἐχούσαν ἢ προσθήκην.

assemblées ne causent que des désordres, & qu'au lieu de remédier aux maux, elles les augmentent. Je crois qu'on pourroit fortifier le sentiment de S. Gregoire de Nasiance par l'autorité de l'histoire. Les Conciles tenus pour accorder les différends des Grecs & des Romains n'ont servi qu'à les separer entierement. Celui de Trente acheva d'établir le schisme qui divise aujourd'hui la moitié de l'Europe. Il auroit bouleversé la France pour ce qui regarde l'autorité temporelle des Evêques, si les Parlemens, toujours attentifs aux droits de leur Roi, & aux priviléges de l'Eglise Gallicane, n'en avoient pas empêché la réception quant à la discipline.

§. XIX.

La différence de Religion porte les Savans à des extrémités vicieuses.

LA diversité des Religions est encore un des grands motifs de la différence des opinions des Savans(1). Les Contro-

(1) Je donnerai ici un exemple bien décisif de cette différence de sentimens, causée par la diversité des Religions. Je le prendrai dans l'opposition qui se trouve entre deux Historiens connus : le premier est le Pere d'Orléans, Auteur des *Révolutions d'Angleterre* ; le second, c'est l'illustre

versistes prennent plaisir à se contrecarrer jusques dans les plus petites choses, mêmes dans celles qui n'ont rien de commun avec les matiere contestées. Cette

M. Rapin Thoiras, Auteur de l'*Histoire* du même Royaume. Si l'on en croit le Pere d'Orléans, Jaques II. étoit un Roi juste, équitable, doux, clément, qui n'approuva point quelques rigueurs un peu trop fortes qu'exercerent deux ou trois de ses partisans. Ecoutons parler ce Jésuite lui-même, & pesons bien toutes ses expressions. Le malheureux Duc de Monthmouth fut mis entre les mains des Juges qui le condamnerent à la mort, qu'il souffrit publiquement à Londres le vingt-cinquieme de Juillet: esprit plus foible que méchant, mais, par sa foiblesse, capable des plus grandes méchancetés. Quelques jours avant qu'on le prît, ont avoit aussi pris Grey déguisé: le Roi usa envers celui-ci d'une clémence qui a fait dire qu'il avoit trahi son parti. Beaucoup d'autres furent punis, & en plus grand nombre même que le Roi n'avoit prétendu. On en accuse la sévérité du Chevalier Jeffreys leur Juge, depuis Chancelier d'Angleterre, la cruauté du Colonel Kirke, & en général l'avarice des Commissaires, préposés pour exercer envers les rebelles ou la sévérité des loix, ou la miséricorde du Prince; car on dit que le plus ou le moins de part dans le crime commis, ne fut pas en cette occasion le motif de la peine ou de l'indulgence: que les moins en état de racheter leur révolte, furent ceux qui la payerent plus cher, & que si beaucoup de gens perdirent la vie, ce fut parce qu'il s'en trouva peu qui eussent assez d'argent pour la conserver. Le Roi fut trop tard averti de ce désordre: mais on ne l'en eut pas plutôt informé, qu'il en témoigna de l'indignation; & si des servi-

haine, que forme dans les cœurs des Théologiens la diversité de la croyance, du culte divin, ou de quelque point de Religion, se glisse dans leurs Ouvrages.

ces importans qu'il avoit reçus de ceux qui en étoient accusés, l'obligerent de les épargner, il répara autant qu'il put leur injustice par le pardon général qu'il accorda à ceux des revoltés, qui étoient encore en état d'éprouver les effets de sa clémence. *Histoire des Révolutions d'Angleterre, Tom. III. pag. 363. Edit d'Amsterdam.* » Voyons » actuellement comment M. Rapin convainc » le Pere d'Orléans par des preuves évidentes que » les Nérons & les Caligulas ne commirent point » d'actions aussi cruelles que celles que les Offi- » ciers de Jacques II. exécuterent par ses ordres. » Ce Prince si doux, si clément, étoit plus vin- » dicatif que Tybere; ce qu'il y a de pis, c'est » que Jacques II. récompensa les cruautés les plus » inouies par les premieres charges du Royaume. » Après cela, qu'on juge du fond qu'on doit » faire sur tous les Historiens, chez qui le zéle de » leur Religion est plus fort que l'amour de la » vérité. Et combien se trouve-t'il d'Ecrivains qui » ayent assez de grandeur d'ame pour être vé- » ridiques aux dépens du parti & de la croyance » à laquelle ils sont attachés? Pour un de Thou, » combien n'y a-t'il pas de Maimbourgs & de P. » d'Orléans? Venons au passage de M. Rapin-Thoi- » ras, & pesons encore toutes ses expressions. « A Winchester, la veuve du Lord l'Isle, l'un des Juges de Charles I. fut menée devant la Cour pour y être Jugée. Son crime étoit d'avoir donné retraite dans sa maison à un Ministre Presbyterien du parti du Duc de Monthmouth, & à un autre homme qui lui étoit inconnu, & dont le nom ne se trouvoit dans aucune Proclamation. Sur les preuves qu'elle

Pour être persuadé de la vérité de ce fait, on n'a qu'à lire les Livres de Controverse : il en est peu, & même point, où les Auteurs n'ouvrent la dispute pas

allegua pour sa défense, les Juges la déclarerent non coupable ; mais Jeffreys les contraignit de retourner consulter ensemble sur la même affaire. La même chose arriva jusqu'à trois fois ; mais Jeffreys les ayant menacés de les faire pendre sur le champ, enfin à la quatrieme fois, ils la déclarerent coupable, & elle fut exécutée à l'âge de quatre-vingt ans. A Dorchester, Jeffreys, pour s'épargner de la peine, dit à trente accusés qui devoient être jugés, que s'ils prétendoient à quelque grace, il falloit qu'ils se déclarassent coupables ; mais comme ils ne voulurent point prendre ce parti, il en condamna vingt-neuf, qui furent exécutés sur le champ. Dans un autre endroit, deux cens personnes devant être jugées, Jeffreys promit positivement le pardon à ceux qui se déclareroient coupables : & de ces deux cens il en fit pendre quatre-vingt. Enfin, pour ne pas continuer un détail qui fait horreur, il suffit de dire en un mot que Jeffreys condamna cinq cens personnes à la mort, & qu'il y en eut deux cens trente d'exécutées, selon ceux qui en comptent le moins, & leurs quartiers exposés sur les gands chemins. Jeffreys se félicitoit lui-même de cette barbarie & se vantoit qu'il avoit fait pendre plus de gens lui seul, que tous les Juges d'Angleterre ensemble, depuis Guillaume le Conquérant. S'il ne poussa pas plus loin sa cruauté, ce fut parce que plusieurs trouverent grace auprès de lui en lui sacrifiant leurs biens. Un seul Gentilhomme, nommé Pérideaux, lui donna quatorze mille livres sterling pour sauver sa vie. Quant à ceux qui n'avoient pas assez d'argent pour acheter leur pardon au prix

quelque invective contre leurs adversaires, ou ceux de leur parti. Les Théologiens qui ont disputé le plus modestement, sont Mr Arnaud & Mr Claude;

que Jeffreys y mettoit, ils furent ou pendus, ou déchirés à coups de fouet, ou vendus pour esclaves aux Colonies de l'Amérique. Kirke ne cédoit à Jeffreys ni en cruauté, ni en insolence. Immédiatement après la défaite du Duc de Monthmouth, ayant été envoyé à Taunton, il y fit pendre dix neuf hommes de sa seule autorité, sans aucune forme de procès, & sans vouloir permettre qu'ils vissent aucun de leurs parens ou amis. Pendant l'exécution, les Tambours, les Fiffres, les Hautbois solemnisoient cette grande action. Ce fut sans doute ce qui le rendit digne d'être fait Assistant de Jeffreys. Dans la même ville de Taunton, Kirke ayant invité à dîner plusieurs Officiers il fit pendre pendant le repas trente des condamnés devant les fenêtres de la chambre où il mangeoit; savoir; dix en buvant à la santé du Roi, dix à la santé de la Reine, & dix à la santé du premier Juge. Mais une action qu'il fit dans une autre ville, passe toute imagination. Une jeune fille étant venue se jetter à ses pieds pour lui demander la vie de son pere, il lui persuada de se prostituer à lui, promettant de faire grace à son pere; mais après avoir assouvi sa brutalité, il eut la cruauté de mener cette fille à la fenêtre, & de lui faire voir son pere pendu aux poteaux où pendoit l'enseigne du cabaret où il logeoit. Ce triste spectacle fit un tel effet sur cette pauvre fille, qu'elle en perdit l'esprit. Le Pere d'Orléans instruit par Jacques II. ne pouvant nier ces barbares exécutions, tâche de les excuser en deux manieres. Il dit premierement, que le Roi en fut averti trop tard pour pouvoir y remédier, & que les grands servi-

encore ôteroit-on bien des choses de leurs Ouvrages, si l'on en supprimoit tout ce qui blesse les loix d'une dispute polie. Quant à Mrs. du Perron, du

vices qu'il avoit reçus de Jeffreys & de Kirke, l'empêcherent de leur faire sentir les effets de son mécontentement. Il dit en second lieu, que le Roi répara ces injustices autant qu'il fut en son pouvoir, par le pardon général qu'il accorda dans la suite. Mais il est aisé de voir combien ces excuses sont vaines, si l'on considere que quand on reprochoit à Kirke ses inhumanités, il répondit qu'il s'en falloit bien que Jeffreys & lui ne fussent allés aussi loin que portoient les ordres du Roi. En second lieu, le Roi étoit si peu mécontent de la conduite de Jeffreys, qu'à son retour il lui donna la charge de Grand-Chancelier, qui étoit devenue vacante pendant qu'il étoit occupé à exercer ses inhumanités dans les provinces de l'Ouest. Pour ce qui regarde l'acte de pardon, il ne fut publié que plusieurs mois après que toutes les exécutions furent faites, & qu'on ne put plus trouver de coupables. Il falloit bien que la Cour fût persuadée qu'il n'y avoit que fort peu de gens qui pussent profiter de ce pardon, puisqu'on inséra nom par nom dans cet acte, une troupe de jeunes filles de dix ou douze ans, qui étoient allées, couronnées de fleurs, présenter une Bible au Duc de Monthmouth à son entrée dans Taunton. Ce ne fut pas seulement dans les provinces de l'Ouest que le Roi donna des marques sensibles de son humeur vindicative : il fallut encore que la ville de Londres fût témoin de diverses exécutions qui s'y firent dans le mois d'Octobre, & entre autres d'une femme, nommée Elisabeth Gaunt, qui fut brûlée publiquement, pour avoir procuré moyens de se sauver a un partisan du Duc de

Moulin, Nicole & Jurieu, les trois quarts de leurs Ouvrages de Controverse ont moins été faits pour éclaircir la vérité, que pour blesser leurs adversaires par des traits mordans ou des plaisanteries piquantes. Ce dernier a écrit quelquefois comme un porte-faix, quelquefois comme un Fanatique & un trembleur. Les invectives grossieres dont ses Livres sont remplis, l'ont fait mépriser des deux partis. Sur les matieres de Controverse, il semble qu'on ne puisse écrire poliment, & j'ose dire, d'une maniere convenable à un galant homme. Bien des saints Peres, malgré les vertus dont on les prétend doués, sont tombés dans ce défaut; ils ont laissé dans leurs Ouvrages des marques visibles, que pour être pieux & dévots, ils n'en étoient pas moins hommes, sujets aux passions (2), & à se laisser em-

Monthmouth. Six homes furent exécutés comme traîtres, à Tyburn, pour des crimes de la même nature & ce qu'il y a de plus étrange, quelques-uns sans jugement préalable. *Histoire d'Angleterre, &c. par* M. Rapin Thoiras. Tom. X. pag. 30. & 31. » Voilà dans ces deux passages un exem» ple bien évident de la dissimulation des Au» teurs en faveur des fautes qui nuisent au parti » qu'ils favorisent. On doit voir par-là quel fond » on peut faire sur tous les Ecrivains Jésuites.

(1) Parmi cent exemples que je pourrois citer des disputes messéantes des Peres, je me contente-

porter trop aisément au plaisir de mordre & de déchirer ceux contre qui ils écrivoient.

La licence des Ecrits calomnieux, occasionnée par la différence de Religion, n'a pas respecté les Têtes les plus sacrées. Que de libelles la Ligue n'a-t'elle point vomis contre Henri III. & Henri IV. Que de Volumes remplis des plus noires infâmies, n'ont pas composé contre Louis XIV. quelques Protestans réfugiés? Mais ce qu'il y a de

rai de faire mention de celle que S. Augustin & S. Jérôme eurent au sujet du mensonge officieux. Ils écrivirent l'un contre l'autre des lettres pleines d'invectives : S. Jérôme prétendoit qu'il y avoit quelquefois dans l'Ecriture des mensonges officieux, c'est-à-dire, que le Saint-Esprit ment pour le bien de ceux auxquels il parle; il soutenoit encore que S. Paul, écrivant sur la maniere dont il avoit répris S. Pierre, avoit usé de mensonge & de dissimulation. Si les injures avoient rendu un sentiment probable, celui de S. Jérôme eût dû le paroître; car jamais on n'en dit davantage. Rarement ce Pere écrivoit contre quelqu'un, qu'il ne le maltraitât: il eut un démêlé avec Vigilance, il l'appella possedé du diable. *Spiritus est immundus, qui hæc te cogit scribere*; il le nomma chien : *Melior est Vigilantius canis vivens, quam ille leo mortuus.* En vérité, ces façons de parler ne sont pas seulement indignes des Chrétiens, mais encore des Payens polis & raisonnables. Les Lecteurs qui auront les Mémoires secrets de la République des Lettres, pourront voir ce que j'ai dit à ce sujet dans la troisiéme partie de cet Ouvrage, pag. 313.

plus ſurprenant, c'eſt que des gens qui ont paſſé pour être d'une probité & d'une candeur digne des premiers ſiécles, ſoient tombés dans des excès ſi vicieux. On attribue à Mr Arnaud un Livre intitulé : *Le véritable Portrait de Guillaume-Henri de Naſſau, Prince d'Orange, &c.* dans lequel ce Héros eſt traité d'Abſalon, d'Hérode & de Néron. Je ne puis croire qu'un auſſi grand Auteur ait voulu proſtituer ſa plume à compoſer un pareil Ouvrage. Quoiqu'il en ſoit, la différence de Foi ne peut autoriſer à manquer au reſpect qu'on doit aux Têtes couronnées ; & c'eſt rendre une Religion mépriſable que de couvrir de ſon voile des forfaits auſſi noirs.

La Religion Romaine n'eſt pas la ſeule où le zéle outré faſſe faire bien des actions contraires à la pieté & aux bonnes mœurs : les Proteſtans ne ſont point exemts de cette paſſion ſi contraire au bien de la ſociété civile. Ils tombent ſouvent dans les mêmes défauts qu'ils nous reprochent, & ſe font entr'eux une guerre auſſi ſanglante que celle qu'ils ont à ſoutenir contre nous (1). L'eſprit

(1) Nous avons été extrêmement mortifiés de ce que la cabale puiſſante qu'a eue M. Jurieu dans le dernier Synode, lui ait fait avoir le plaiſir de voir ſuſpendre M. Huet...... Si ceci dure, il n'y eut jamais d'Inquiſition plus incommode, &

de controverſe eſt donc une eſpece de vertige, qui ſuſpend l'uſage des notions les plus claires, & nous prive de notre raiſon.

§. XX.

Que la plus grande partie des grands hommes ont avoué qu'ils ne ſavoient que peu de choſes.

JE crois, Madame, vous avoir démontré ſuffiſamment la néceſſité de vous ſervir de votre ſeule raiſon dans les faits que vous trouvez lui être contraires, ſoit dans l'Hiſtoire, ſoit dans la Tradition, ſoit dans les Ouvrages des Savans. Vous ſerez encore plus convaincue de la vérité de mon opinion, lorſque je vous aurai montré que la plus grande partie des grands hommes ont avoué qu'ils ne connoiſſoient évidemment que très-peu de choſes, & que leurs Ecrits contenoient plutôt des conjectures, que des réalités. Vous verrez que mon ſentiment eſt celui des plus illuſtres Ecrivains. Je pourrois d'abord vous citer parmi les modernes Michel

les François vont devenir le ſcandale & le jouet de la Hollande; & cela, *unius ob noxam & furias*, par l'humeur chagrine & fanatique de M Jurieu. Bayle, Lettres, Tom. I. pag. 324.

de Montagne, la Mothe-le-Vayer, Gassendi & Bayle, qui ont presque ouvertement soutenu le Pyrrhonisme; mais en prenant les choses à leurs sources, & en remontant jusqu'à Phérécyde, le pere de tous les Philosophes, je trouve que les Anciens ont été dans le doute autant que les modernes. Voici ce que ce Philosophe Grec écrivoit à Thalès son disciple, peu de tems avant que de mourir (1). *J'ai ordonné à mes Héritiers, après qu'ils m'auroient enterré, de vous*

(1) *Voici la Lettre de Phérécyde. Ceux qui entendent le Grec & le Latin, ne seront pas fâchés de la lire dans l'original.*

Φερεκύδης Θαλῆ.

Ευ θνήσκοις, ὅταν τοι τὸ χρεὼν ἥκοι. νοῦσός με καταλελάβηκε, δεδεγμένον τὰ παρὰ σέο γράμματα. φθειρῶν ἔβρυον πᾶς, καὶ με εἶχεν ἠπίαλος. ἐπεσκήψα δ' ὦν τοῖσι οἰκιήτῃσι, ἐπήν με καταθάψωσιν, ἐς σὲ τὴν γραφὴν ἐνέγκαι. σὺ δὲ, ἢν δοκιμώσῃς σὺν τοῖς ἄλλοις σοφοῖς, οὕτω μιν φῆνον. ἢν δὲ οὐ δοκιμώσητε, μὴ φήνῃς. ἐμοὶ μὲν γὰρ οὔκω ἥνδανεν. ἐστὶ δὲ οὐκ ἀτρεκίη πρηγμάτων, οὐδ' ὑπισχνέομαι οὔτ' ἀληθὲς εἰδέναι. ἅσσα δ' ἂν ἐπιλέγῃ θεολογέων, τὰ ἄλλα χρὴ νοεῖν. ἅπαντα γὰρ αἰνίσσομαι. τῇ δὲ νούσῳ πιεζόμενος ἐπὶ μᾶλλον, οὔτε τῶν τινα ἰητρῶν, οὔτε τοὺς ἑταίρους ἐσιέμην. προσεστεῶσι

porter mes Ecrits. Si vous & les autres Sages, vous vous en contentez, vous les pouvez publier, sinon, supprimez-les. Ils ne contiennent aucune certitude qui me satisfasse moi même : aussi ne fais-je pas profession de savoir la vérité, ni d'y ai-

ῇ τῇ θύρῃ, καὶ εἰρομένοις ὁκοῖόν τι εἴη, διεὶς δάκτυλον ἐκ τῆς κλεινήθρης, ἔδειξ᾽ ἂν ὡς ἔθυον τοῦ κακοῦ καὶ προεῖπ᾽ αὐτοῖσιν ἥκειν εἰς τὴν ὑστεραίην ἐπὶ τὰς Φερεκύδεω ταφάς.

Pherecydes Thaleti.

Bene moriaris; cum tibi fatalis dies supervenerit. Morbus me invaserat cum tuas accepti literas, pediculis operiebar, & febri quatiebar totus. Mandavi itaque quibusdam ex familiaribus, ut, cum me sepelierint, ad te perferant quæ scripsi. Tu autem, si quidem ea probaveris cum Sapientibus reliquis, ita legenda demum trades : sin autem improbaveritis, nolito edere. Mihi certe necdum satis placebant. Est ibi quidem non certa rerum fides. Neque enim id recepi, neque quid sit verum me scire professus sum ; forte quædam de Theologia reseravi ; cætera intelligere oportet. Omnia quippe indico potius, quam aperio. Morbo autem diebus singulis invalescente, neque Medicorum quempiam, neque amicorum Penitus admitto. Ceterum assistentibus præ foribus, & interrogantibus quo in statu sim, digito per ostii claustra dimisso, quam pestilenti malo teneat, ostendi : admonuique ut postridie conveniant ad solennes Pherecydis inferias. *Diogenis Laertii, de Vitis, Dogmatibus, &c. clarorum Philosophorum Libri X.* Lib. I, Segm. 122.

teindre : j'ouvre les choses plus que je ne les découvre. Empedocle & Pythagore son maître ne furent gueres plus assurés de leurs opinions que Phérécide. Ils se plaignirent (1) souvent que la voye des sens étoit trop étroite pour nous conduire à la vérité. Xénophanès (2), qu'on place au nombre des Pythagoriciens, reconnut aussi qu'on ne peut rien comprendre avec certitude. Parménide (3), que Platon a honoré du surnom de *Grand*, regardoit comme des orgueilleux & des insensés ceux qui se figuroient être véritablement savans, la science étant au-dessus de la portée de l'homme. Zénon d'Elée, Disciple de Parménide (4), disoit qu'il falloit suf-

(1) Accepit id Empedocles a Doctore Pythagora & tenuit, & angustas esse ad veritatem percipiendam sensuum semitas conquestus est. *Pet. Dan. Huet. Episcopi Abricensis, de Imbecillitate mentis humanæ, Libri tres.* Lib. I. Cap. XIV. p. 72.

(2) Acute quoque vidit eadem Xenophanes, qui inter Pythagoricos ponitur, firme comprehendi animo nihil posse, veritatis regulam esse nullam, non rationem, non sensus; ex opinione omnia pendere. Atque hæc tam aperte prædicavit, ut primus doctrinæ hujus, falso licet, auctor creditus sit. *Id.* pag. 74.

(3) Parmenides ille, qui *Magnus* cognomento perhibetur a Platone, temerarios appellabat & arrogantes, qui tribuerent sibi scientiam, quam homo consequi non possit. *Id.* ibid.

(4) Celebratur & inter eos, qui continendam

pendre sa créance. Démocrite (1) enseignoit que les causes des choses étoient inconnues, qu'il nous étoit impossible de savoir ce qui étoit vrai, ou ce qui étoit faux. Socrate, le sage Socrate (2), disoit hautement qu'il ne savoit rien, & ce fut par l'aveu de son ignorance qu'il mérita d'être appellé le plus sage des hommes par l'Oracle d'Apollon. Platon (3) ne décidoit jamais sur quelque matiere

esse rati sunt assensionem, Zeno Eleaticæ sectæ parens, *Id.* pag. 75.

(1) Democriti auditor Protagoras, cognomine *Sapientia* dictus, nullam esse dixit veritatis regulam, nihil verum aut falsum: hominem homini plurimum interesse; neque, quod huic videatur, idem alteri videri; neque rem ullam esse magis talem, quam talemcumque de rebus singulis contraria & pugnantia disseri posse deprehendisset: ac de ipsa quoque re, an utrimque esset disputabilis, illum in utramque partem disputandi modum primus invexit. *Id.* pag. 76.

(2) Modum eumdem tenuit deinde Socrates, nobilissimus dubitandi auctor, & late propagavit: nam cum nihil scirent homines, neque tamen agnoscerent se nihil scire, id vero agnovit ille, nec quicquam scire professus est: ac propterea mortalium omnium sapientissimum Apollinis oraculo dictum se putabat; quod id supremum sapientiæ culmen videatur esse, ignorantiam suam agnoscere. *Id.* ibid.

(3) Nam primum Academiæ parens Plato, ex hac Socratis affectatione ad dubitandum instructus & Socraticum se professus, secutus est eamdem disserendi rationem, & superiores omnes Philosophos oppugnare instituit. Nec in iis solum

matiere qu'on lui proposât, il n'assuroit jamais rien, il refutoit au contraire ceux qui décidoient hardiment & d'un ton de maître. Sa modestie fut cause que ses adversaires le traitoient d'ignorant & d'imbécille.

Les grands Philosophes Romains ne furent pas moins vacillans que les Grecs. *Je parlerai*, disoit Ciceron, *de maniere que je n'assurerai rien positivement ; mais me défiant de moi-même, je douterai de tout, & chercherai d'appercevoir la vérité.* Dans un autre endroit il prévient qu'il expliquera les choses d'une maniere probable, & non point certaine, comme pourroit faire un Oracle ; il ajoute que n'étant qu'un homme, on ne peut justement exiger rien de plus. Selon lui, les Anciens ont tous avoué n'avoir rien pû connoître ni comprendre : ils ont, dit-il rejetté leur ignorance sur le peu d'étendue de nos lumieres, & la brieveté de notre vie (1).

libris, quos Gymnasticos appellant, sed tum etiam cum affirmanti propior est, sive Socrati sermonem tribuat, sive alteri, res non uti veras, sed uti verisimiles videtur proferre, ac decreti hujus sui meminisse, Diis Deorumque filiis relinquendam esse cognitionem, ea persequenda quæ probabilia sunt. *Id.* pag. 78.

(1) Dicendum est ita ut nihil affirmem, quæram omnia dubitans, plerumque & mihi diffidens. Ut potero explicabo, nec tamen, ut Pythius

Les Philoſophes n'ont point été les ſeuls perſuadés de leur peu de ſcience : les grands Saints & les Courtiſans aimables, quelque différence qu'il y ait dans leurs ſentimens & dans leurs opinions, ſe ſont pourtant réunis en ce point. Saint Auguſtin & Saint Thomas ont cru qu'il étoit un grand nombre de choſes douteuſes, & dont nous n'avions aucune connoiſſance certaine. Horace, nourri dans les plaiſirs de la Cour d'Auguſte, avoue naturellement qu'il eſt toujours flottant & vacillant, ſans pouvoir s'arrêter à aucune opinion fixe, & que dans ce doute éternel, il ſonge à ſe mettre au-deſſus de toutes les queſtions, au lieu de s'y ſoumettre (1).

Apollo, certa ut ſint & fixa quæ dixero ; ſed ut homunculus, probabilia conjectara ſequens . . . Æquum eſt enim meminiſſe, & me qui diſſeram hominem eſſe, & qui judicetis : ut, ſi probabila dicuntur, nihil ultra requiratis. *Cicero, Tuſculan. Quæſt.* Lib. I.

Omnes pene Veteres nihil cognoſci, nihil percipi, nihil ſcire poſſe dixerunt ; anguſtos ſenſus, imbecilles animos, brevia curricula vitæ, &c. *Cicero, Quæſt. Academ.* Lib. I.

(1) Ac ne forte roges, quo me duce, quo lare tuter ?

Nullius addictus jurare in verba magiſtri,
Quo me cumque rapit tempeſtas, deferor hoſpes.

Vous pourriez peut-être, Madame, avoir quelques scrupules sur tant d'exemples, que je vous cite pour vous engager à vous défier des Savans trop décisifs ; je ne voudrois point passer chez vous pour un Héretique ; je vous avertis donc que c'est un des plus grands Evêques que la France ait eu dans ces derniers tems, qui m'a fourni presque tous ces exemples. Je n'ai fait que les traduire de l'Ouvrage Latin, que le savant M. Huet, Evêque d'Avranche, nous a donné sur la foiblesse de l'esprit humain. Ce Prélat, le plus savant homme sans contredit de son siécle, après avoir étudié toute sa vie, fit un Livre pour prouver la nécessité de douter. Les demi-Savans ont fort crié contre cet Ouvrage ; mais ils l'ont réfuté pitoyablement.

Vous voyez, Madame, que j'ai raison de vous assurer que les plus grands hommes ont avoué de bonne foi qu'ils savoient peu de choses, & vous ne trouverez plus mon opinion aussi extraordinaire. Cependant, dans la car-

Nunc agilis fio, & mersor civilibus undis:
Virtutis veræ custos rigidusque satelles.
Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor,
Et mihi res, non me rebus, subjungere conor.
Horat. Epist. I. Lib. I.

riere où je vais vous faire entrer, je ne veux point que vous y portiez un esprit de Pyrrhonisme outré ; défaut encore plus vicieux que celui de trop de crédulité. Je veux seulement que, pénétrée de la vérité, (que nous savons fort peu de choses, & que les guides que nous croyons les plus certains, tels que l'Histoire, la Tradition & les Savans, sont souvent en défaut) vous fassiez toujours usage de votre raison, & ne receviez aucune vérité pour évidente, qu'autant que vous verrez qu'elle n'a rien de contraire à votre lumiere naturelle, qui ne peut vous tromper en ce que vous connoissez clairement & distinctement.

Fin de la premiere Réflexion.

RÉFLEXION SECONDE.

Concernant la Logique.

§. I.

Introduction.

LA premiere partie de la Philosophie, ou du moins celle qui dans les Ecoles publiques sert d'instruction aux autres ; est nommée la Logique, comme qui diroit l'art de penser (1). En étendant un peu plus cette premiere définition, on peut dire que la Logique est *l'Art de bien conduire sa raison dans la connoissance des choses, tant pour s'ins-*

(1) La pensée n'est autre chose qu'un discours, par lequel l'entendement parle ou discourt intérieurement en lui-même : l'experience nous ayant fait reconnoître que toutes les fois que nous pensons, nous nous servons tacitement des mêmes paroles dont nous nous servirions, si nous voulions exprimer de bouche notre pensée. Bernier, *Abrégé de la Philos. de Gassendi*, Tom. I. pag. 1. » Cette Note sert de réponse à ceux qui pourroient objecter que la Logique doit être définie » l'Art de bien raisonner. » *Voyez le second Discours qui sert de Préface à l'Art de penser*, p. 34.

truire soi-même, que pour en instruire les autres (1). La beauté de cette définition, & ce premier début qui promet infiniment, vous previendra d'abord pour la Logique ; vous penserez, Mde, que je vais vous découvrir les choses les plus grandes & les plus intéressantes. Rien n'est si flateur en effet *que d'acquérir l'Art de s'instruire soi-même, & de communiquer ses connoissances aux autres.* Avant d'aller plus loin, & pour vous montrer le véritable prix de la Logique, il sera donc à propos que je vous dise les sentimens qu'en ont eu les plus grands Philosophes.

Autrefois cette Science, ou cet Art, étoit cultivé par les Sophistes, gens qui ne s'en servoient que pour embrouiller la vérité ; mais malgré toute leur subtilité, on les reduisit bientôt, en leur proposant les choses d'une façon claire, & en les obligeant par quelques distinctions, prises dans la nature des choses, à abandonner leurs fausses subtilités. C'est ainsi qu'en usoit ordinairement Socrate dans sa façon de disputer.

Aristote renferma le premier la Logique dans des regles & dans des préceptes ; il en forma un corps méthodique,

(1) C'est la définition que donne l'*Art de penser*, pag. 1.

& apprit à tout le monde le moyen de connoître les sophismes dont on offusquoit la vérité (1); mais ce Philosophe tomba dans un défaut essentiel. Au lieu de se réduire dans des bornes étroites, & de ne donner à la Logique que l'étendue qu'elle méritoit, il se rendit obscur à force d'être diffus; & après avoir bien dit des choses, il n'apprit rien de nouveau à l'esprit, que beaucoup de mots, de divisions & de subdivisions (2). Ses disciples & ses commentateurs acheverent d'embrouiller la Logique & de la rendre inintelligible: & chacun d'eux y mêla quelque chimere ou quelque inutilité (3). Enfin Saint Thomas inventa

(1) Aristote a été le premier qui a réduit la Logique en certains & méthodiques préceptes; car avant lui, les Sophistes n'avoient garde de la montrer, ains s'en servoient pour surprendre les moins habiles, acquerant par ce moyen réputation de gens fort subtils. *Du Pleix, Corps de Philosophie, contenant la Logique, la Métaphysique, & la Physique, Tom. I. pag.* 5.

(2) Un Auteur de ce tems a dit avec grande raison, que les regles de la Logique d'Aristote servoient seulement à prouver à un autre ce que l'on savoit déja; mais que l'art de Lulle ne servoit qu'à faire discourir sans jugement de ce qu'on ne savoit pas. *Art de penser*, pag. 22.

(3) » Les Ouvrages d'Aristote ont eu le sort de » tous les Ecrits qui sont commentés & revûs » par differens Auteurs; chacun y ajoute un peu » du sien: & dans la suite du tems, si un Auteur

l'*Etre de raison*, Scot mit au jour ses ridiculités, qui lui acquirent le nom de *Subtil* : & les Philosophes ne s'occuperent plus que de propositions & de théses frivoles, capables de jetter l'esprit dans les plus grandes erreurs. Dans ces tems d'aveuglement, Gassendi parut tout-à-coup, comme un astre brillant au milieu d'une nuit obscure. Aidé de la lecture de quelques Philosophes anciens, & soutenu par son vaste génie, il donna le premier coup à l'erreur. Il mit au jour un Ouvrage contre la Philosophie d'Aristote, qui fut reçu avidement de tous les Savans de l'Europe, qui depuis longtems gémissoient de l'état où ils voyoient la Philosophie (1). Gassendi fut suivi de Descartes, qui acheva de ruiner les chimeres scholastiques. L'Esprit humain reprit entierement ses droits, la raison, le bon sens & la lumiere naturelle furent les seules regles qu'on affecta d'employer, & la Logique devint une des parties de la Philosophie

» revenoit, il seroit bien étonné des opinions
» qu'on lui impute.

(1) Il se dégoûta enfin tellement de la Pilosophie vulgaire, à cause de la chicane & des questions inutiles qu'elle enseigne & dont elle est remplie, qu'il fit imprimer ses savantes Dissertations *adversus Aristoteleos*, qui firent tant de bruit. Bernier, *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, Tom. I. Préface.

scholastique

ſcholaſtique qu'on mépriſa le plus. Deſcartes démontra évidemment dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, qu'elle ne donnoit que des connoiſſances communes aux eſprits les plus bornés, & qu'elle apprenoit à diſcourir ridiculement de ce qu'on ignoroit (1). Il conſeilloit pourtant de faire quelque étude de certains principes raiſonnables d'une bonne Logique ; mais Gaſſendi mépriſoit abſolument cette étude. *Il croyoit que ſi l'œil voit, l'oreille entend, & les autres facultés ſont leurs fonctions, ſans avoir beſoin d'aucuns préceptes, l'entendement pouvoit bien raiſonner, chercher la vérité, la trouver, & juger ſans l'aide de la Logique... Il ne la mettoit pas au nombre des véritables parties de la Philoſophie ; il n'eſtimoit pas même qu'on dût faire commencer par-là les Etudians, de crainte de les rébuter par un travail inutile* (2).

Voilà, Madame, des autorités bien

(1) La Logique de l'Ecole...., n'eſt, à proprement parler qu'une Dialectique qui enſeigne les moyens de faire entendre à autrui les choſes qu'on ſait : ou même auſſi de dire ſans jugement pluſieurs paroles touchant celles qu'on ne ſait pas. Ainſi elle corrompt le bon-ſens plutôt qu'elle ne ne l'augmente. Deſcartes, *Principes de la Philoſophie*, Préface.

(2) Bernier, *Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi*, Tom. I. Préface.

respectables contre la Logique. Cependant on peut, & on doit dire en sa faveur, que tous les grands Philosophes n'ont montré tant de mépris, que pour cette Logique qu'on appelle Scholastique, qui est celle qu'on apprend ordinairement dans les Colléges, & dont les Moines font usage; aussi semble-t'elle être véritablement faite pour eux : & cette étude est en effet très-propre à des gens qui ne se nourrissent ordinairement que de chimeres (1). Je crois qu'on ne sauroit errer en suivant le principe que prescrit Descartes de faire *quelque étude de certains principes raisonnables d'une bonne Logique*. De quelque pénétration d'esprit, de quelque justesse de génie qu'on soit doué, une exacte méthode dans la direction de nos pensées ne peut servir qu'à rendre nos jugemens plus parfaits. En reduisant la Logique à certaines bornes très-étroites & très-succintes, on doit la rendre de quelque utilité : on en a même donné dans ces derniers tems un Traité très-bon, & qui a quelque peu réhabilité sa réputation (2), quoiqu'à dire vrai, cet Ouvrage soit plutôt un recueil des plus belles questions de Métaphysi-

(1) *Gens Monacha, gens pasta chimaris.*
(2) *L'Art de penser*, par Mrs. de Port-Royal.

que, &c. (1), qu'on a entrelaſſé de quelques préceptes d'une Logique ſenſée & dépouillée de toutes ſes inutilités (2).

§. II.

En quoi conſiſte la Logique.

LA Logique conſiſte dans les réflexions que nous faiſons ſur les principales opérations de notre eſprit ; & ce que nous appellons l'*Art de penſer*, comprend ces quatre chefs, *concevoir*, *juger*, *raiſonner* & *ordonner*.

(1) J'ai même remarqué que cette Logique . . . ſi vous en exceptez certains exemples fort recherchés & quelques grands & beaux chapitres de Phyſique, de Morale, de Métaphyſique & de Mathématique, a beaucoup de rapport à celle de Gaſſendi. Bernier, *là-même.*

(2) Les Queſtions . . . . que nous avons cru devoir omettre, ſont de ce genre. Elles ont cela de commode, qu'elles ont peu de crédit, non-ſeulement dans le monde, où elles ſont inconnues, mais parmi ceux-là même qui les enſeignent. Perſonne, Dieu merci, ne prend intérêt à l'*Univerſel à parte rei*, à l'*Etre de Raiſon*, ni aux *ſecondes intentions.* Ainſi on n'a pas lieu d'appréhender que quelqu'un ſe choque de ce qu'on n'en parle point : outre que ces matieres ſont ſi peu propres à être miſes en François, qu'elles auroient été plus capables de décrier la Philoſophie, que de la faire eſtimer. *Art de penſer*, *Premier Diſcours Préliminaire*, pag. 30.

Concevoir (1), ou imaginer une chose, c'est s'en former en l'esprit la véritable image, & par le moyen de cette image avoir la chose présente à l'esprit, comme lorsque nous nous représentons un soleil, un arbre un rond, &c. sans pourtant former sur ces choses aucun jugement exprès. Or, la forme par laquelle nous nous les représentons, ou cette premiere & simple conception qui les offre, s'appelle *Idée* ou *Notion*.

Juger (2), c'est dire véritablement d'une chose ce qu'elle est, ou ce qu'elle n'est pas, en lui donnant ce qui lui convient, & lui ôtant ce qui ne lui convient

(1) Ad bene enim cogitandum, operæ pretium imprimis est unamquamque rem *bene imaginari*, hoc est, legitimam ac veram cujusque rei imaginem animo præconcipere, ac per ipsam rem animo quasi obversantem habere; tale est, dum hominem solem, ceterasque, res cogitamus...... hæc vero quasi intuitio, cogitatio est, quæ imaginatio dicitur, itemque notio, conceptio, apprehensio, & simplex, quatenus rem simpliciter apprehendimus, nec quicquam de ea vel affirmamus vel negamus. *Institutio Logica, & Philosophiæ Epicuri Syntagma, Autore* Petro Gassendo. Cap. I. pag. 2.

(2) Deinde operæ pretium est bene *proponere*, hoc est, de unaquaque re id quod ipsa est vel non est, vere ac legitime enunciarer, cuique scilicet asserendo tribuendo ve quod illi congruit. Tale est, dum, exempli gratia, dicimus: *homo*

pas. Cette opération de notre esprit se fait, lorsque, joignant deux diverses idées, nous les affirmons, ou nous les nions, comme quand nous disons que la terre est ronde, & n'est pas quarrée : car nous affirmons sa rondeur, & nions qu'elle ait une autre figure : ou lorsque nous assurons que l'homme est un animal, & non point un arbre, donnant à l'homme ce qui lui convient, & niant qu'il soit un arbre.

La troisieme (1) opération de notre esprit, s'appelle RAISONNER, c'est-à-dire inférer d'une ou de deux propositions quelque chose de conclu conséquemment, comme lorsqu'on dit : *l'infidélité est un crime : il est plusieurs amans*

est animal, homo non est planta : asserimus enim de homine, quod animal sit, qui hoc illi congruit; negamus quod planta, quia hoc illi non congruit. Cogitatio autem, qua id dicimus, vocari propositio, enunciatio, judicium, &c. solet. *Id. ib.*

(1) Tertio, operæ pretium est *bene colligere*, hoc est, ex propositione una aut altera legitime ac vere aliquid inferre. Tale est, dum dicitur, *homo est animal*, & *omne animal sentit*, *homo igitur senti :* ex eo enim, quod proponitur, *hominem esse animal*, & *omne animal sentire*, legitime infertur, *hominem sentire*. Quæ sic nos proinde subit cogitatio, dici latine collectio potest ; usus tamen obtinuit, ut græce potius Syllogismus dicatur, quæ vox etiam reddi ratiocinatio Latine solet. Dici quoque solet dicursus, argumentatio, &c. *Id ib.*

infidèles ; il est donc plusieurs amans criminels. Vous voyez, Madame, que de l'assemblage de ces deux premieres propositions :

1. *L'infidélité est un crime* ;
2. *Il est plusieurs Amans infidèles* ;
J'en conclus qu'*il est des Amans criminels* :

Mais, pour vous expliquer plus clairement les trois premieres opérations de notre esprit, je vous prie de souffrir que je vous fasse appercevoir ce qui se passe chez un homme qui devient amoureux de vous. Il est d'abord frappé de vos traits, & s'en forme en l'esprit une vraie & simple image, sans aller plus loin. Voilà ce qu'on appelle *concevoir*. Bientôt il juge que vos traits sont beaux, sont parfaits, & il assure qu'ils sont opposés à la laideur. Il énonce d'une chose ce qui lui convient, & nie ce qui ne lui convient pas. Il joint ensemble deux idées différentes, celle de la beauté de vos traits, & celle de la laideur qui leur est opposée. Cela s'appelle *juger*. Enfin son esprit se porte naturellement à la troisieme opération, qu'on appelle *raisonner* ; car joignant les différentes idées que votre beauté lui a déja données, il forme un jugement concluant. *La beau-*

té, dit-il, *mérite notre hommage : Madame de *** est douée d'une beauté éblouissante : elle mérite donc mes hommages.*

La derniere des opérations de l'esprit s'appelle ORDONNER (1), c'est-à-dire, disposer ou arranger ce que nous avons imaginé sur un sujet, de la maniere la plus prompte ; la plus claire qu'il nous est possible ; & c'est ce qu'on nomme *Méthode.*

Cette derniere partie de la Logique a encore beaucoup de rapport avec l'amant dont je vous ai parlé. Vous voyez, Madame, que le bon sens veut qu'après s'être démontré que vous méritiez les hommages, il prenne des précautions pour vous les faire agréer, & qu'il dispose sa déclaration d'une maniere à être reçue favorablement. Or, Madame, ce qui s'appelle déclaration chez l'amant,

(1) Denique operæ est pretium *bene ordinare*, hoc est, quoties plura de aliqua re imaginari, proponere, colligere expedit, legitimo & congruo ordine ea disponere, juxtaque ordinem viam tenere. Tale est, si quis scrutaturus, declaraturusve quæ homini agenda sint, illa partiatur, deducatque juxta virtutum genera, quæ sunt prudentia, justitia, fortitudo, temperantia. Quæ tunc nos subit cogitatio, cum ordinis excogitatio fit, dici ordinatio, seu dispositio posset ; sed familiare tamen, ut græca voce methodus dicatur. *Institutio logica, & Philosophiæ Epicuri Syntagma Autore* Petro Gassendo. Cap. I. pag. 4.

s'appelle diverses idées, divers jugemens & divers raisonnemens, chez le Philosophe ; & c'est l'arrangement de ces choses qui regardent cette quatrieme partie de la Logique, qu'on appelle *Methode*.

Au reste, Madame, comme il arrive très-souvent qu'un amant gagne le cœur de sa maîtresse, sans trop s'arrêter à toutes ces gradations & distinctions amoureuses, on voit aussi que bien des gens qui n'ont aucune regle de la Logique, font avec une justesse infinie les quatre opérations, & quelquefois mieux & plus exactement que les Philosophes (1). La Nature, en donnant la raison aux hommes, leur en fournit abondamment les moyens : cependant l'étude rectifie toujours le jugement ; & il arrive même quelquefois que, découvrant par la lumiere naturelle qu'un raisonnement est faux, nous avons peine à pénétrer & a appercevoir la raison pourquoi il est faux ; la regle nous aide beaucoup dans cette occasion.

(1) Tout cela se fait naturellement, & quelquefois mieux par ceux qui n'ont appris aucune regle de la Logique, que par ceux qui les ont apprises. *Art de penser*, pag. 2.

§. III.

Toutes nos idées tirent leur origine de nos ſens, ou de celles qui paſſent par nos ſens.

IL faut ſuppoſer qu'au commencement l'ame eſt comme une *table unie* (1), vuide de tous caracteres, & ſur laquelle il n'y a encore rien de tracé; ainſi, elle n'a aucune idée, quelle qu'elle ſoit. Vous demanderez, Madame, avec étonnement, par quel moyen notre ame en acquiert cette quantité, que l'imagination toujours agiſſante lui préſente avec tant de varieté? Je vous repondrai que c'eſt premierement, *par les objets exterieurs & ſenſibles qui frappent nos ſens;* ſecondement, *par les opérations de notre ame ſur les idées qu'elle a reçues par nos ſens:* opérations, qui deviennent l'objet des réflexions de notre ame, formant & produiſant dans notre entendement une autre eſpéce d'idées, que les objets extérieurs n'auroient pû lui fournir.

(1) Huc proinde ſpectat celebre effatum: *nihil eſt in intellectu quod primum non fuerit in ſenſu.* Spectat & quod dicunt intellectum ſeu mentem eſſe tabulam raſilem, in qua nihil celatum depictumve ſit. Pet. Gaſſendi, *pag.* 9, *Cap. I.*

Telles sont les idées de ce qu'on nomme *penser*, *juger*, *examiner*, *désirer*, *souhaiter*, & les autres actions de notre ame, de l'existence desquelles nous sommes très-persuadés, les sentant & les trouvant en nous-mêmes.

Les idées que nous recevons par ce moyen, sont aussi distinctes que celles que les objets extérieurs produisent sur nos sens ; ainsi, Madame, toutes nos idées prennent leur source de la *sensation*, & de la *réflexion*. Par la *sensation*, les objets extérieurs fournissent a l'esprit les idées des qualités sensibles, telles que sont celles qui nous viennent par le goût, l'attouchement, l'ouie, l'odorat & la vûe. Les sens produisent les notions ou les idées des odeurs différentes, celle des diverses couleurs, celles des sons, celles de la clarté & des ténébres, &c. Par la *réflexion*, l'esprit fournit à l'entendement les idées de ses propres opérations ; c'est-à-dire, que par les idées qui ont passé par nos sens, & qui se sont imprimées dans notre entendement, il s'en forme diverses autres par l'assemblage que nous en faisons d'une maniere très-variée, comme, lorsque de l'idée d'une montagne & de celle de l'or, nous en concevons une troisieme idée, qui nous représente une montagne d'or.

Nous n'avons donc, Madame, aucunes idées dans l'entendement, que celles qui y ont été produites par la voie de la *ſenſation*, ou par celle de la *réflexion* : en ſorte que par la *ſenſation* nous avons plus ou moins d'idées ſimples, ſelon que les objets extérieurs qui frappent nos ſens, en fourniſſent à notre entendement (1), un ſourd ayant moins d'idées qu'un homme qui jouit de tous les ſens, puiſqu'il n'a aucune notion des ſons ; & un aveugle & ſourd ayant encore moins d'idées, puiſqu'il n'en a aucune, ni des couleurs, ni des ſons. De même les opérations de notre eſprit, ou les *réflexions*, nous fourniſſent plus ou moins d'idées, ſelon que nous refléchiſſons plus ou moins ſur les premieres idées que les ſens ont produites dans notre entendement ; c'eſt pourquoi nous voyons que les enfans ſont longtems avant d'avoir des idées ou notions

(1) Idcirco enim qui eſt cæcus natus, nullam habet ideam coloris, quia ſenſu viſus deſtituitur, cujus interventu eam habeat ; qui ſurdus natus, nullam ſoni, quia caret ſenſu auditus, cujus ope iſtam acquirat ; adeo proinde, ut, ſi eſſe poſſet, qui omni privatus ſenſu viveret (ſed nempe non poteſt, ſaltem ſine tactu, qui unus animalibus intra uterum competit) is nullius rei ideam haberet, ſicque nihil imaginaretur. *Inſtitutio Logicæ & Philoſophiæ Epicuri Syntagma Autore* Petro Gaſſendo, Cap. II. pag. 6.

formées par la *reflexion*, ou si l'on veut, par les opérations de l'esprit. C'est aussi par la même raison que certaines gens n'en connoissent que médiocrement une partie, & n'ont d'un grand nombre d'idées, produites par la *reflexion*, qu'une connoissance flottante & imparfaite.

Vous voyez aisément, Madame, que l'homme n'ayant aucune idée qui ne lui vienne ou directement ou indirectement par les sens, il ne peut commencer à penser que lorsqu'il commence d'avoir des sensations (1) ; car puisqu'il ne peut

(1) Pour rendre évidente l'Opinion de Gassendi, je placerai ici un fait que j'ai déja rapporté dans un autre ouvrage. J'ai vu pendant très-longtems à Aix en Provence, dans l'hôpital des insensés un enfant âgé de quinze ans qui étoit né sourd, muet & aveugle. Il étoit toujours couché, enfoncé dans un tas de paille, tout nu, déchirans les vêtemens qu'on lui donnoit, & se traînoit sur les pieds & les mains, lorsqu'il vouloit changer de place ; il poussoit un cri aigu comme celui d'une chevre, lorsqu'on le frappoit avec un bâton, & tâchoit d'attraper le bâton avec ses mains qui étoient armées de longues ongles qui ressembloient à des griffes ; il avoit l'odorat extrêmement fin, & sentoit d'assez loin les viandes qu'on lui apportoit pour sa nourriture ; il mangeoit précisément comme un singe, & buvoit comme un chien dans un plat qu'on laissoit auprès de lui, ne montrant absolument avoir aucune notion que celles qu'il avoit acquises par l'odorat & par le tact. Après un exemple aussi frap-

avoir aucune idée, lorſque les ſens n'agiſſent point encore, il ne peut donc avoir aucune penſée.

Je m'appercois que vous ſerez fort étonnée que je vous aye aſſuré hardiment que nous ſavions ſi peu de choſes. *Comment*, direz-vous, *appellez-vous ne rien ſavoir que de pénétrer avec autant de préciſion les premieres opérations de l'entendement humain ?* Vous m'accuſerez moins de mauvaiſe foi, lorſque je vous aurai montré que ces principes que je viens d'établir, quelques juſtes qu'ils paroiſſent, ont été combattus & rejettés comme faux par de très-grands Philoſophes, qui les ont réfutés d'une maniere à jetter du moins dans le doute ceux qu'ils ne peuvent convaincre entierement. Dure mortification pour la vanité humaine, que d'être obligé d'avouer qu'elle ignore même la façon dont elle acquiert la faculté de penſer !

Les Philoſophes qui ſoutiennent que nous avons des idées dont nous ne ſommes point redevables à nos ſens, prétendent qu'il en eſt un certain nombre qui ſont innées avec nous. Je me reſerve

pant de la vérité de l'opinion qui rejette les idées innées, je ne comprends pas ce que peuvent dire les Cartéſiens lorſqu'ils veulent plutôt conſulter de bonne-foi l'experience, que ſe livrer à des méditations abſtraites & très-douteuſes.

d'examiner au long cette queſtion dans la ſuite ; mais actuellement je vous dirai ſimplement leurs principales raiſons. *Il n'y a point*, dit un Cartéſien, *de propoſition plus claire que celle-ci :* Je penſe ; donc je ſuis. *Or, l'on ne ſauroit avoir aucune aſſurance évidente de cette propoſition, ſi l'on ne concevoit clairement ce que c'eſt qu'*être, *& ce que c'eſt que* penſer. *Si l'on ne peut donc nier que les idées de l'*être *& de la* penſée *ſont dans notre entendement, par quels ſens, par quels objets extérieurs y ont-elles été produites? Elles ne ſont point lumineuſes, ou colorées, pour y être entrées par la vûe ; d'un ſon grave ou aigu, pour y être entrées par l'ouie ; d'une bonne ou mauvaiſe odeur, pour y être entrées par l'odorat ; de bon ou de mauvais goût, pour y être entrées par le goût ; froides ou chaudes, dures ou molles, pour y être entrées par l'attouchement* (1).

Le Philoſophe qui raiſonne ainſi, prévient lui-même l'objection qu'il prévoit qu'on lui pourroit faire. *Si l'on dit*, ajoute-t'il, *que les idées de l'*être *& de la* penſée *ont été formées d'autres images ſenſibles, qu'on nous diſe ces autres images ſenſibles dont on prétend qu'elles ont été formées.* Il paroît en effet qu'elles ne

(1) Art de penſer, *pag.* 12.

peuvent l'être par *compoſition* ; car les idées de l'*être* & de la *penſée* étant des idées ſimples & évidentes par elles-mêmes, elles ne ſont point la ſuite de la *réflexion que produit l'aſſemblage de deux idées différentes*, & elles ne ſont point auſſi formées par *ampliation* ou *diminution*, ne pouvant dire que l'idée de l'*être*, ou de la *penſée* puiſſe être formée par une gradation ou une diminution d'autres idées. Il faut donc que notre ame ait en elle-même pluſieurs idées, qui ne tirent point leur origine de nos ſens, & dont la ſource eſt dans notre entendement.

Vous voilà, Madame, bien fâchée contre ce Cartéſien, qui vient s'oppoſer au ſyſtème le plus raiſonnable, & qui paroît le plus naturel. Vous goûtiez déja les voies de la *ſenſation* & de la *reflexion*, pour introduire toutes les idées dans l'entendement humain : vous croyez appercevoir l'eſprit & l'ame ſe former dans un jeune enfant, à meſure que les organes ſe fortifient & reçoivent plus d'objets extérieurs. Ce ſyſtême a quelque choſe d'amuſant : il ſemble que l'homme ſoit une plante, & qu'on voye croître en même tems l'ame & le corps. Les notions que l'entendement acquiert tous les jours par le canal des ſens, ſont à l'eſprit comme une douce roſée qui

le conduit enfin à la maturité, en lui procurant cette immenſe variété d'idées. Cependant ſi le Cartéſien a raiſon, il faut ne plus accorder aux objets extérieurs que le pouvoir d'occaſionner, par les mouvemens qui ſe font dans notre cerveau, quelques idées qui ne ſe formeroient point ſans cela ; mais preſque toutes nos notions ne pourront être rapportées à nos ſens, & l'ame aura le pouvoir de les former elle-même par la *pure intellection*, ſans en être redevable qu'à Dieu & à elle-même.

Vous me demanderez, Madame, mon ſentiment ſur ces différentes opinions, & à laquelle j'accorde ma croyance ? Si par ce mot de *croyance* vous entendez une certitude & une perſuaſion convaincante, je vous avouerai que je n'en ai aucune. Et franchement, après avoir examiné la choſe, je ſuis d'aſſez bonne foi pour avouer que je vois une apparence de vérité dans les deux ſentimens. Si vous me preſſez davantage, & que vous vouliez que je me détermine abſolument, je vous avouerai encore que je croirois aſſez volontiers que nous n'avons d'idées dans l'entendement, qu'autant qu'elles nous ont été communiquées par nos ſens, & que toutes nos notions ou idées, prennent leur ſource ou de la *ſenſation*, ou de la *réflexion*

ſut

sur celles qui nous sont venuës par la sensation. Voici quelles sont mes raisons; je ne sçais si vous les trouverez vraisemblables.

Lorsqu'un Cartésien demande par quel sens les idées de l'*être* & de la *pensée* sont entrées dans notre entendement, on peut lui répondre qu'elles y sont entrées dès l'instant que nous avons eu la premiere *sensation* : car on connoît que l'on existe, dès qu'on est susceptible de quelque sentiment ; & je crois qu'on peut aussi bien prouver l'existence, en disant, *je sens, donc je suis*, qu'en disant : *Je pense, donc je suis*. Si nous connoissons donc, que nous existons, par l'impression de nos sens, je crois que la premiere idée de l'*être* est produite en nous dans le même instant que nous avons la premiere *sensation* qui fait passer dans notre entendement la perception de notre existence. J'ajouterai que si nous n'acquérions pas nos idées par le moyen de nos sens, & que l'ame les formât d'elle-même, il faudroit qu'il y en eût un nombre qui fussent innées avec elle ; ce que j'ai peine à me persuader, & qui entraîne après soi de grandes difficultés, comme je le montrerai dans la suite. Car tous ceux qui soutiennent que nous avons des idées innées, regardent celle de Dieu, comme une

des principales (1). Je leur demande donc, pourquoi tant de Nations ont eu des notions si fausses & si ridicules de la Divinité, qu'au lieu de reconnoître un Etre parfait, juste, grand dans ses opérations, infini dans tous ses attributs, ils ont eu l'idée d'un nombre de Dieux, dignes de l'horreur de tous les honnêtes gens ? Ils repondront peut-être *que Dieu grave en général dans le cœur de l'homme l'idée de la Divinité, mais que l'homme change & pervertit cette idée par une fausse application à des objets particuliers.* Mais il n'est rien de si frivole que cette défense. A quoi donc servent ces idées abstraites de la Divinité, qui ne peuvent produire rien de bon, & qui sont absolument inutiles ? D'ailleurs

(1) Puis donc que .... l'idée de cet Etre suprême n'est pourtant pas innée, comme je viens de le montrer évidemment, si je ne me trompe, je crois qu'on aura de la peine à trouver aucune autre idée qu'on ait droit de faire passer pour innée. Car si Dieu eût imprimé quelque caractere dans l'esprit des hommes, il est plus raisonnable de penser que ç'auroit été quelque idée claire & uniforme de lui-même, qu'il auroit gravée profondemenr dans notre ame .... Puis donc que notre ame se trouve d'abord sans cette idée qu'il nous importe le plus d'avoir, c'est-là une forte présomption contre tous les autres caracteres qu'on voudroit faire passer pour innés. Locke, *Essai Philosophique concernant l'entendement humain*, Liv. I. Chap. II. pag. 81.

des idées abstraites supposent qu'on a déja connu des objets qui se ressemblent; & l'abstraction ne peut convenir à une premiere idée, ou si l'on veut, à une *idée innée*. Ajoutons à ces raisons que Dieu ne faisant rien d'inutile, il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, qu'il nous communique son idée sous la notion d'un Etre, qui non-seulement n'existe point, mais qui est même directement opposé à sa justice, à sa bonté, à sa grandeur, enfin à tous ses attributs, ainsi que l'étoient les idées qu'on avoit des fausses Divinités dans le Paganisme. Il est des voyageurs qui assurent qu'il y a des peuples qui n'ont nulle idée de la Divinité (1). Il semble que tous les raisonnemens Métaphysiques doivent céder à l'expérience. Qui croirois-je plutôt, un Philosophe qui ne fonde ses raisons que sur des idées abstraites, ou un voyageur digne de foi, qui établit les siennes sur l'expérience,

(1) Reperi, eam gentem nullum nomen habere quod Deum & hominis animam significet; nulla sacra habet, nulla Idola. *Relatio triplex de Rebus indicis Caaiguarum.* Ajoutez à ce passage cet autre du Pere *le Gobien*, Jésuite, en parlant des peuples des isles Marianes & des isles voisines. » Il n'a pas paru jusques à présent qu'ils ayent » aucune connoissance de la Divinité, ni qu'ils » adorent les Images. « *Histoire des isles Marianes*, pag. 406.

& fur la réaliré des chofes dont il a été témoin ? Je refpecte fort la Métaphyfique ; mais non pas jufqu'au point de lui facrifier l'évidence.

§. IV.

Des idées confidérées felon leurs objets.

APrès avoir examiné la maniere dont nous recevons les différentes idées dans notre entendement, je vais vous les faire confidérer felon leurs objets.

Tout ce que nous concevons nous eft repréfenté ou comme *chofe*, ou comme *maniere de chofe*, ou comme *chofe modifiée*.

Ce que je nomme *chofe*, eft ce que nous concevons & appercevons comme une fubftance exiftante par foi, & comme le fujet de tout ce qu'on y connoît. Par exemple, lorfque je conçois un corps, la notion que j'en ai, m'offre une chofe ou une fubftance, parce que je confidere ce corps comme une chofe qui fubfifte par foi-même. Mais quand je conçois que ce corps eft quarré, l'idée que j'ai de la quarrure ne m'offre à l'efprit qu'une *maniere de chofe*, une *qualité*, un *attribut*, ou un *mode* (1),

(1) *Tous ces mots font fynonimes, & fignifient*

que je connois ne pouvoir exiſter ſans le corps dont il fait la quarrure ; & par conſéquent la différence de la *choſe* à la *maniere de choſe*, ou de la *ſubſtance* au *mode*, eſt très-aiſée à appercevoir. La ſubſtance eſt le ſujet, & le mode eſt l'attribut qui le détermine : en ſorte que quand je conſidére tout à la fois le ſujet & le mode, j'apperçois une choſe modifiée ; comme je fais lorſque je conçois l'idée d'un corps quarré, ſans diſtinguer la ſubſtance du mode, c'eſt-à-dire, le corps de la quarrure.

Voilà, Madame, les trois ſortes de maniere dont nous concevons toutes les choſes. La premiere nous repréſente les *ſubſtances*, ou les *choſes ſubſiſtantes par elles-mêmes* ; la ſeconde, les *qualités & les attributs qui déterminent ces choſes* ; & la troiſiéme nous offre ces *ſubſtances* ou ces *choſes* déterminées & modifiées par leurs *attributs*.

Si je voulois, Madame, vous brouiller pour jamais avec la Philoſophie, & ſur-tout avec Ariſtote, le grand ami du Pere Bonaventure, je vous ferois ici

la même choſe. Les Catégories d'Ariſtote, dont on fait tant de myſtere, ſont de ſoi très-peu utiles, & non-ſeulement ne ſervent gueres à former le jugement, ce qui eſt le vrai but de la Logique ; mais ſouvent y nuiſent beaucoup. *Art de penſer*, pag. 21.

une longue énumération des dix Catégories de ce Philosophe, qu'on peut aisément rapporter à la considération des idées, selon leur objet dont je viens de vous parler. Mais je suis trop intéressé à la conservation d'une aussi aimable Ecoliere, pour vouloir la fatiguer par une longue énumération de mots inutiles, & plus capables d'embrouiller le jugement que de le former (1).

On regarde ces Catégories dans les Ecoles avec autant de respect que les Juifs en avoient pour les Tables de la Loi que Moyse leur apporta ; & l'on peut dire que ce Législateur Hébreu n'eut pas le quart autant d'autorité sur le Peuple Israëlite, que le Philosophe Grec en a encore sur le Peuple Scholastique. Ces Catégories si vantées, sont dix classes, auxquelles Aristote a voulu réduire tous les objets de nos pensées ; mais la premiere façon dont je vous les ai fait considérer, suffira pour éclaircir toutes les difficultés qui pourront naître dans la suite de ces Réflexions.

(1) La seconde raison qui rend l'étude des Catégories dangereuse, est qu'elle accoutume les hommes à se payer de mots, à imaginer qu'ils savent toutes choses, l'orsqu'ils ne connoissent que des noms arbitraires, qui n'en forment dans l'esprit aucune idée claire & distincte. *Art de penser*, pag. 23.

§. V.

Les idées que nous acquerons par notre propre experience, sont plus parfaites que celles que nous acquerons par le secours.

NOs idées s'acquierent par notre propre expérience, ou par les leçons que nous recevons. Lorsque les choses nous sont présentes, alors nous faisons usage de nos sens pour éprouver & expérimenter quelles elles sont, comme par la vûe nous distinguons les couleurs, & par l'ouie les différens sons. Mais si les choses sont absentes & éloignées, nous apprenons par autrui quelles elles sont, soit par les discours qu'on nous fait, soit par la lecture des Livres. Cependant les idées que nous acquerons par nos propres sens, sont beaucoup plus parfaite que celles que nous nous formons sur le récit d'autrui ; car l'idée que nous recevons par une chose qui tombe sous nos sens, est l'idée de la chose même : au-lieu que celle que nous concevons sur la description qu'on nous en fait, est plutôt l'idée de cette description, que de la chose même. Aussi voyons-nous qu'a-

près avoir entendu ou lû quelque chose, nous en avons bien véritablement une idée que nous conservons ; mais si le hazard vient à nons présenter cette chose réellement, l'idée que nous en concevons est bien plus juste, & se trouve différente de la premiere. Notre esprit *s'attache plus à la représentation réelle d'une chose qu'au simple recit qu'on nous en fait* (1). L'idée qui nous vient directement par nos propres sens, est originale, & l'autre n'est qu'une copie, qui souvent est informe & fautive, suivant la personne ou le Livre dont nous l'avons reçue. La prudence veut qu'avant que de fonder notre croyance sur ces idées, nous examinions si elles n'ont rien de contraires aux notions évidentes que nous recevons par nos propres sens.

(1) Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quam quæ sunt oculis commissa fidelibus.
Horatius in Arte Poëtica, Vers. 180.

VI. §.

§. V I.

Il faut prendre garde de nous laisser tromper par nos propres sens, ou par nos passions, ou par l'autorité de ceux qui nous font quelque récit, ou quelque histoire.

NOus devons prendre garde aux choses qui nous sont connues par nos sens ; car quoique l'expérience qui se fait par eux, soit la régle souveraine & décisive à laquelle nous devions recourir lorsque nous doutons de quelque chose : il faut néanmoins, avant de donner une ferme croyance aux idées qu'ils nous communiquent, s'être convaincu par la voie de l'examen qu'elles sont évidentes, & qu'on ne sauroit raisonnablement les contredire. Sans cette précaution, on courroit risque d'être souvent trompé ; on prendroit du cuivre doré pour de l'or, & on assûreroit, en voyant une tour quarrée de fort loin, qu'elle seroit ronde. Mais, lorsque nous appliquons le cuivre sur la pierre de touche, nous éclaircissons les premieres notions de nos sens par des secondes. En approchant de la tour,

nous en usons de même, & nous découvrons sa quarrure.

Lorsque nous venons à errer, nous ne devons pas en accuser directement nos sens, qui ne nous trompent jamais, quand nous les mettons à même d'agir librement & efficacement (1); mais nous devons nous en prendre à nous-mêmes, qui jugeons précipitamment d'une chose qui ne nous est point assez connue, & sur laquelle nos sens n'ont point la force d'agir entierement (2). Telle est la fausse idée que nous concevons d'une tour quarrée, que nous nous figurons devoir être ronde, en la regardant de fort loin, l'éloignement affoiblissant notre vûe, & ne don-

(1) Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa sit omnis.

Lucretius, Lib. IV. Vers. 487.

(2) Lorsque nous appercevons quelque chose, nous ne sommes point en danger de nous méprendre, si nous n'en jugeons en aucune façon. Et quand même nous en jugerions, pourvû que nous ne donnions notre consentement qu'à ce que nous connoissons clairement & distinctement devoir être compris en ce dont nous jugeons, nous ne saurions non plus faillir. Mais ce qui fait que nous nous trompons ordinairement, c'est que nous jugeons bien souvent, encore que nous n'ayons pas une connoissance bien exacte de ce dont nous jugeons. Descartes, *Principes de Philosophie*, pag. 26.

nant à nos sens que le moyen d'agir foiblement, &, pour ainsi dire, à-demi.

Nous devons aussi, si nous voulons rectifier, autant qu'il est possible, nos idées, nous défier de nous-mêmes, c'est-à-dire, de notre tempérament & de nos passions; sans quoi nous courrons risque de faire plusieurs faux jugemens, & de nous former des idées selon nos inclinations. Un homme qui ne boit point de vin & qui s'en est abstenu dès sa naissance, a l'idée du vin comme désagréable au goût. On voit tous les jours nombre de personnes qui ont un dégoût pour certaines choses qui sont indifférentes, ou même bonnes. Ces idées sont fausses, & le jugement que notre entendement fait à leur sujet, se trouve défectueux.

Nos passions sont aussi les sources d'un nombre d'idées que nous devons examiner avec plus d'attention que les autres, parce qu'ayant à nous défier de nous-mêmes dans le jugement que nous en faisons, nous devons craindre d'être notre propre dupe. Les amans changent en beautés & en perfections tous les défauts de leurs maîtresses; ceux qui haïssent, condamnent comme des vices les bonnes qualités & les vertus de leurs ennemis. Quand nous ne jugeons des

choſes qu'à travers le voile de nos paſſions, nous ſommes en danger d'être ſéduits & trompés ; nous étouffons la vérité de nos idées par notre préoccupation. Si nous voulons avoir des notions ſaines & juſtes, il faut que notre entendement ait une pleine liberté d'examiner & de choiſir celles qui ſont les plus véritables.

Ce ſeroit ici le lieu de vous faire appercevoir combien l'on doit prendre garde à l'autorité de ceux qui nous font la deſcription de certains faits, & combien il faut péſer & approfondir bien des choſes, avant de les recevoir pour véritables ſur la ſimple atteſtation de bien des gens peu inſtruits & ſujets à ſe tromper (1). Mais, vous ayant montré dès le commencement de ces Réflexions

(1) La vérité & le menſonge ont leurs viſages conformes ; & entre ceux qui ont été abreuvés les premiers du commencement de quelque étrangeté, on en voit pluſieurs, qui, ſentant par les oppoſitions qu'on leur fait lorſqu'ils ſement leur hiſtoire, où loge la difficulté de la perſuaſion, vont calfeutrant cet endroit de quelque piéce fauſſe, ce bâtiment s'étoffant & ſe formant de main en main ; de maniere que le plus éloigné témoin en eſt mieux inſtruit que le plus voiſin, & le dernier informé mieux perſuadé que le premier, l'erreur particuliere ayant premierement fait l'erreur publique, & à ſon tour après, l'erreur publique faiſant l'erreur particuliere. Montagne, *Eſſais*, Tom. I. Liv. III.

la néceſſité de vous défier même de l'autorité des Savans, je crois qu'il eſt peu néceſſaire que j'entreprenne de vous prouver combien il eſt dangereux d'ajouter foi aiſément au récit de ceux, qui, loin de pouvoir éclairer les autres, ſont eux-mêmes dans l'ignorance. Souffrez pourtant que je vous exhorte à vous défier principalement des Janſéniſtes & des Moliniſtes. Je ne connois que les Vendeurs d'orviétan qui ſoient plus capables qu'eux de remplir l'entendement de chiméres & d'impoſtures. Tout homme, nourri dans l'eſprit de cabale, eſt pour jamais privé de la vérité; ſes idées ne ſont que le ramas des chiméres & des viſions de ſon parti. Le fanatiſme des Convulſionnaires & le cagotiſme ridicule des Séminariſtes de S. Sulpice, ſont des preuves eſſentielles de la vérité de ce ſentiment. Voyez, Madame, quel jugement on peut faire d'une troupe de gens, qui s'imaginent honorer les Saints & ſervir Dieu, en portant des courroies au lieu de boucles à leurs ſouliers, & en perſécutant quelquefois quiconque ne penſe pas abſolument comme eux. Je trouve qu'il eſt fort plaiſant que les Moliniſtes ſe ſervent aujourd'hui contre les Janſéniſtes de leurs propres armes: ils les traitoient autrefois d'hypocrites, & leur repro-

choient leurs grands chapeaux & leurs chemiſes ſans manchettes : aujourd'hui ils ſe ſont approprié toutes ces ſortes de mommeries, & veulent gagner l'eſprit du peuple, par les mêmes choſes qu'ils condamnoient dans leurs adverſaires. Je ne doute pas même que ſi jamais les Janſéniſtes ceſſoient d'être fanatiques, on ne vît quelque Moliniſte cabrioler ſur le tombeau de quelque Saint de ſon parti, & faire le ſecond voulume de l'Abbé Bécheran (1). Dieu préſerve tout honnête homme de l'eſprit de parti, & de la fréquentation de parti, & de la frequentation de ceux qui en ſont atteints; j'aime encore mieux vivre avec un amant langoureux. Ce n'eſt pas que ce dernier ne ſoit un eſpéce de fanatique dans ſa façon ; mais du moins ſa phréneſie a quelque choſe de

(1) En condamnant ici certaines pratiques, & certains uſages des Sulpiciens, on doit cependant reſpecter la pureté de leurs mœurs, louer les ſoins qu'ils prennent pour l'inſtruction des jeunes gens qui leur ſont confiés : s'il y a dans leurs maiſons un peu trop de *cagotiſme*, l'eſprit de charité repare ce défaut : les Sulpiciens ont donné à la France pluſieurs Prélats reſpectables. Formés par les ſoins de M. Couturier, homme eſtimable à tous les égards, conſideré à la cour & à la ville, n'eſt il pas bien ridicule qu'un homme de ce mérite ſoit appellé injurieuſement dans un ouvrage nouveau, *un certain Prêtre nommé Couturier ?*

moins à charge & de moins furieux. Cependant, Madame, les idées qu'on prend d'un amant, sont ordinairement sujettes à caution, surtout lorsqu'elles regardent l'objet dont il est épris. Un homme, dont le cœur est vivement touché, déifie sa maîtresse : fût-elle aussi stupide qu'un Mathurin, il la croit aussi spirituelle que la Comtesse de la Suze ; égalât-elle en laideur Megére & Tisiphone, il la croiroit semblable à Vénus, & aussi belle que vous.

§. VII.

De la nécessité de définir les noms dont on se sert d'éviter les mots ambigus, & les façons de parler embarrassées.

SI le nom qui a été donné à une chose est ambigu, & qu'il en signifie plusieurs, il arrive souvent qu'en l'entendant prononcer, nous formons une idée différente de celle qu'en a celui qui le prononce ; cette diversité de sentimens empêche qu'on ne penétre aisément le fait, ou la question dont il s'agit. Cette ambiguité dans les mots occasionne encore un grand nombre de disputes inu-

tiles. (1) ; ainsi nous devons leur donner ou leur fixer une signification simple, qui ne soit point équivoque, & qui explique nettement l'idée à laquelle nous voulons les appliquer. Il est aisé de faire comprendre clairement sa pensée, quand celui à qui on la communique, connoît la force & la véritable signification des noms dont nous nous servons.

Cette détermination précise est très-utile dans les Livres & dans les discours de science ; car souvent on ne peut avoir une idée distincte d'une chose qu'en employant beaucoup de mots pour la définir. Mais lorsqu'on a fait comprendre cette chose par tous ces mots, on attache à un seul mot l'idée qu'on en a conçue, & ce mot tient lieu de tous les autres.

Cependant, il faut user de quelque précaution dans ce choix, & cette dénomination de mots, & ne point changer les définitions déja reçues & approuvées, quand on n'a pas sujet

(1) Pour ne dire point que la plûpart des sophismes qui trompent les hommes, dépendent delà, puisqu'il y a toujours quelque mot pris en plusieurs sens. Il est aisé de remarquer que la plûpart des disputes de l'école ne viennent que de ce que celui-ci d'un même mot ou d'une même phrase se forme une certaine idée, & celui-là une autre. Bernier, *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, Tom. I. pag. 39.

d'y trouver à redire ; car il est plus facile de faire entendre un mot déja connu & en usage pour marquer certaine idée qu'on lui a appliquée, que lorsqu'on lui en attache une nouvelle. Les hommes ayant une fois fixé une idée à un mot, ne s'en défont pas facilement : cette ancienne idée leur revient toujours, & fait oublier aisément celle qu'on veut leur donner par la nouvelle définition. Ainsi il ne faut changer l'étimologie des noms, & ne chercher à les définir d'une nouvelle maniere, qu'autant qu'on trouve que leur premiere définition est vicieuse, ou laisse quelque ambiguité dont certaines gens sont charmée de profiter, pour appuyer les sentimers (1).

(1) L'abus est, que, ne servant presque jamais de définitions de noms pour en ôter l'obscurité, & les fixer à de certaines idées désignées clairement, ils les laissent dans leur confusion : d'où il arrive que la plûpart des disputes ne sont que des disputes de mots, & de plus qu'ils se servent de ce qu'il y a de clair & de vrai dans les idées confuses, pour établir ce qu'elles ont de faux ; ce qui se reconnoîtroit facilement, si l'on avoit défini les noms. *Art de penser*, pag. 74.

» Il faut particulierement attribuer les reproches de ces deux citations aux Philosophes de l'école. Dès que la véritable signification des mots est parfaitement marquée, les Philosophies de Scot & de S. Thomas disparoissent. Ce ne sont plus que des chimeres ou des fantômes, que la vérité dissipe. Personne n'a mieux

§. VIII.

La définition d'une chose est juste plus ou moins, suivant l'idée que nous en avons.

DE la justesse de nos idées s'ensuit naturellement la justesse de nos définitions que nous faisons. Car lorsque nous voulons expliquer la nature ou les

» dépeint le pernicieux abus qu'on fait des mots, » que le fameux Loke. « Un troisieme abus, dit-il, qu'on fait du langage, c'est *une obscurité affectée*, soit en donnant à des termes d'usage des significations nouvelles & usitées, soit en introduisant des termes nouveaux & ambigus, sans définir ni les uns ni les autres, ou bien en les joignant ensemble d'une maniere qui confonde les sens qu'ils ont ordinairement. Quoique la Philosophie Péripatéticienne se soit rendue remarquable par ce défaut, les autres Sectes n'en ont pourtant pas été tout-à-fait exemptes. A peine y en a-t'il aucune (telle est l'imperfection des connoissances humaines!) qui n'ait été embarrassée de quelques difficultés, qu'on a été contraint de couvrir par l'obscurité des termes, & en confondant la signification des mots, afin que cette obscurité fût comme un nuage devant les yeux du Peuple, qui pût l'empêcher de découvrir les endroits foibles de leur hypothèse..... Il n'y a rien qui ait plus contribué à mettre en vogue le dangereux abus du langage qui consiste à confondre les significations des termes, que la *Logique*, *& les Sciences telles qu'on les a maniées dans les*

propriétés d'une chose, nous regardons d'abord à l'idée que nous en avons : & selon ce qui est dans notre entendement, nous définissons cette chose bien ou

écoles. Et l'art de disputer, qui a été en si grande admiration, a aussi beaucoup augmenté les imperfections naturelles du langage, tandis qu'on l'a fait servir à embrouiller la signification des mots, plutôt qu'à découvrir la nature & la vérité des choses. LOKE, *Essai Philosophique sur l'entendement humain*, Liv. III. Chap. X. pag. 621.

» Il semble que le bon-sens ait été près de six » ou sept ces ans endormi, & comme plongé » dans une léthargie, qui l'empêchoit d'agir & » de conduire & d'éclairer les hommes. Com- » ment a-t'on pû être occupé, pendant le regne » de la Philosophie Scholastique, des chimeres » dont elle est farcie, & croire savoir quelque » chose de très-essentiel, en se repaissant de » puérilités, de jeux de mots, enfin de visions » ridicules & sans fondement ? S. Thomas, tout » grand Saint qu'il étoit, au lieu d'achever de » rendre la Logique ridicule par son *Etre de rai-* » *son*, n'eût-il pas mieux fait de ne point aug- » menter toutes ces subtilités scholastiques dont » il a fait le sujet, ou, si l'on veut, l'objet de la » Logique ? *Ens rationis est objectum Logicæ*. Est- » il rien de si pitoyable que d'établir un rien, une » chose imaginaire pour le sujet d'une science, » ou, si l'on aime mieux, d'une discipline réelle ? » Car qu'est-ce qu'un être par la seule raison ou » discours humain qu'un non-être une fiction ou » une chimere ?

» L'envie de disputer, & l'abus des mots ont » fourni d'éternelles controverses entre les Philo- » sophes Scholastiques : ils pensoient la même » chose, & disputoient cependant. Par exemple,

mal ; bien, si l'idée que nous en avons est juste ; mal, si elle fausse & trompeuse. Or, nos idées étant les causes essentielles & réelles de nos jugemens, les hommes sont plus ou moins savans, selon qu'ils ont plus ou moins d'idées parfaites qui les mettent à même de pouvoir définir & connoître exactement les choses. Car la quantité & la diversité des idées ne peuvent servir à perfectionner l'entendement & à acquerir la science, qu'autant qu'elles sont justes & véritables, la multiplicité de fausses notions ne servant qu'à égarer du chemin de la vérité (1).

» les Interprêtes Grecs d'Aristote disent que le sujet de la Logique est la *démonstration*. Scot » soutient que c'est le *syllogisme*. Quelques Philosophes prétendent que c'est l'*argumentation*. Ils » disputent tous avec beaucoup de vivacité, & ne » different de sentiment que par l'abus des mots. » Car l'*argumentation* ne contient-elle pas le *syllogisme*, qui, étant la plus pure façon d'argumenter, entraîne nécessairement & contient » en soi la *démonstration* ? Et faire un *syllogisme* » évident & concluant, n'est-ce pas *argumenter* » & *démontrer* ? «

(1) Or, quoique ce soit une chose considérable que de savoir beaucoup de choses, & chacune en perfection, toute-fois, comme il y en a si peu qui soient capables de l'un & de l'autre, il semble que l'on ne doit point tant se mettre en peine d'avoir des idées de beaucoup de choses, que de cultiver & perfectionner celles que l'on a ; car il

§. IX.

Des causes de notre ignorance.

LEs causes de notre ignorance procédent donc premierement du manque de nos idées ; secondement, de ce que nous ne pouvons découvrir la connexion qui est entre les idées que nous avons ; troisiemement, de ce que nous ne refléchissons point assez sur nos idées. Car si nous considérons, en premier lieu, que les notions que nous avons par nos facultés, n'ont aucune proportion avec les choses mêmes, puisque nous n'avons pas une idée claire & distincte de la substance même qui est le fondement de tout le reste, nous reconnoîtrons aisément combien peu nous pouvons avoir de notions certaines. Et sans parler des corps qui échappent à notre connoissance à cause de leur éloignement, il y en a une infinité qui nous sont inconnus à cause de leur petitesse. Or, comme ces atômes, ou parties subtiles qui nous sont insensibles, sont parties actives de la matiere, & les premiers matériaux dont elle se sert, & desquels

vaut mieux savoir peu, & le bien savoir, que de savoir mal. Bernier, *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, Tom. I. pag. 81.

dépendent *les secondes qualités* & la plûpart des opérations naturelles, nous sommes obligés, par le défaut de leur notion, de rester dans une ignorance invincible de ce que nous voudrions connoître à leur sujet, nous étant impossible de former aucun jugement certain, n'ayant de ces premiers corpuscules aucune idée précise & distincte.

S'il nous étoit possible de connoître par nos sens ces parties déliées & subtiles qui sont les parties actives de la matiere, nous distinguerions leurs opérations méchaniques avec autant de facilité qu'en a un horloger pour connoître la raison par laquelle une montre va ou s'arrête. Nous ne serions point embarrassés d'expliquer pourquoi l'argent se dissout dans l'eau-forte & non point dans l'eau-régale, au contraire de l'or qui se dissout dans l'eau-régale, & non pas dans l'eau-forte. Si nos sens pouvoient être assez aigus pour appercevoir les parties actives de la matiere, nous verrions travailler les parties de l'eau-forte sur celles de l'argent: & cette méchanique nous seroit aussi facile à découvrir, qu'il l'est à l'horloger de savoir comment & par quel ressort se fait le mouvement d'une pendule. Mais le défaut de nos sens ne nous laisse que des conjectures, fondées sur des idées qui peut-être sont

fausses : & nous ne pouvons être assurés d'aucune chose sur leur sujet, de ce que nous pouvons en apprendre par un petit nombre d'expériences qui ne réussissent pas toujours, & dont chacun explique les opérations secrettes à sa fantaisie.

La difficulté que nous avons de trouver la connexion de nos idées, est la seconde cause de notre ignorance. Il nous est impossible de déduire en aucune maniere *les idées des qualités sensibles que nous avons de l'esprit, d'aucune cause corporelle, ni de trouver aucune correspondance ou liaison entre ces idées & les premieres qualités qui les produisent en nous.* L'expérience nous démontre cette vérité. Il nous est encore impossible de concevoir que la pensée puisse produire le mouvement dans un corps, & que le corps puisse à son tour produire la pensée dans l'esprit. Nous ne pouvons pénétrer comment l'esprit agit sur la matiere & la matiere sur l'esprit : la foiblesse de notre entendement ne sauroit trouver la connexion de ses idées : & le seul secours que nous ayons, est de recourir à un Agent tout-puissant & tout sage, qui opére par des moyens que notre foiblesse ne peut pénétrer.

Enfin notre paresse, notre négligence & notre peu d'attention à reflêchir, sont aussi des causes de notre ignorance.

Nous avons souvent des idées complettes, desquelles nous pouvons aisément découvrir la connexion ; mais faute de suivre ces idées & de découvrir & de trouver les notions moyennes qui peuvent nous apprendre quelle espece de convenance ou de disconvenance elles ont entr'elles, nous restons dans notre ignorance.

Voilà, Madame, les principales réflexions que je croyois devoir vous faire faire sur la maniere d'acquérir nos idées, & de les considérer simplement en tant que premieres notions. Vous me direz peut-être que vous êtes aussi peu avancée qu'avant de commencer à Philosopher. *Que m'avez-vous appris*, continuerez-vous? *Je suis incertaine comment j'acquiers mes idées : je vois que je n'en ai qu'un très-petit nombre, & qu'encore s'en trouve-t-il beaucoup qui peuvent être fausses. Je suis dans l'impossibilité d'en acquérir plusieurs qui me seroient très-utiles. Franchement, ce n'est pas la peine de raisonner si longtems, pour n'en être ni plus savant, ni plus heureux & satisfait* (1).

(1) Illiterati non minus nervi rigent.
Horatius, Epod. VIII.

Ajoutez à ce passage cet autre du même Auteur :

Scilicet & morbis & stabilitate carebis,
Et luctum & curam effugies, & tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur.

Si

Si c'eſt-là, Mde, votre ſentiment, vous me rendrez du moins la juſtice de vous avoir parlé naturellement. Je vais, pour continuer à vous donner des preuves de ma ſincérité, examiner le *ſecond chef*, ou *la ſeconde partie* de la Logique.

§. X.

Des jugemens par leſquels de deux idées ſimples nous en faiſons une compoſée.

JE vous ai déja dit, Madame, qu'on entendoit par ce mot *juger*, (ſur quoi roule la ſeconde partie de la Logique,) la faculté d'affirmer véritablement d'une choſe ce qu'elle eſt, ou ce qu'elle n'eſt pas, en lui donnant ce qui lui convient, & lui ôtant ce qui ne lui convient pas. Cette ſorte de penſée eſt appellée *jugement* ou *propoſition*, parce que c'eſt par elle que nous décidons qu'une choſe eſt ou n'eſt pas : enſorte que ſi par la *conception* nous l'imaginons nuement & ſimplement, par le *jugement* nous affirmons ce qui lui eſt propre, ou ce qui ne lui convient point ; & notre entendement, conſidérant les diverſes idées ſimples qu'il a reçues, en fait une compoſée ; & cette idée, quoique pro-

duite indirectement par la sensation, est pourtant formée par la réflexion, qui sont les deux seules sources de toutes nos notions, ainsi que je vous l'ai déja montré.

Vous remarquerez, Madame, que toute proposition est généralement ou affirmative, ou négative. La négation & l'affirmation sont formées par le verbe *est* seulement, comme lorsqu'on dit : *Pierre est fidéle* : ou par ce même verbe *est*, accompagné d'une particule négative, comme lorsqu'on dit : *La constance n'est pas un vice.* Je vous prie de vous souvenir, Madame, que le nom qui précéde le verbe *est*, tel qu'est *Pierre* & la *constance* dans les propositions que je viens de rapporter, est appellé *sujet*, & celui qui suit ce même verbe *est*, tel qu'est *fidéle* & *vice*, est nommé *attribut*. Il faut aussi observer que toutes les propositions ne sont point composées d'un simple sujet & d'un simple attribut, telle que celle-là, *Pierre* est *fidéle*: mais qu'il en est d'autre composées de plusieurs mots ; comme lorsqu'on dit : *N'avoir point de caprices, est le propre d'un amant fidéle.* Dans cette proposition, *n'avoir point de caprices* est comme le sujet, & le *propre d'un amant fidéle*, comme l'attribut.

§. XI.

D'où dépend la vérité des propositions ou des jugemens.

UN jugement n'eſt juſte & certain, qu'autant qu'il attribue au ſujet ce qui lui convient ; & c'eſt de la convenance de de l'attribut au ſujet que dépend la vérité d'une propoſition. Si je dis, par exemple, que le *ſoleil* eſt *lumineux*, ma propoſition eſt vraie, parce que le ſoleil eſt véritablement lumineux, & que cet attribut lui convient. Mais ſi je dis que le *ſoleil* eſt *opaque*, ma propoſition devient fauſſe, parce que l'attribut ne couvient point au ſujet.

La certitude de nos jugemens dépend auſſi de l'évidence qui les fait paroître néceſſaires. Car quoique, lorſque le ſoleil eſt levé, il ſoit jour : cependant pour que l'entendement ſoit certain de cette propoſition, *il eſt jour*, il faut que nos ſens agiſſent & nous la démontrent évidemment, & que nous ouvrions les yeux & nous aſſurions de la vérité.

De même que la certitude de nos jugemens dépend de l'évidence que nous en avons ; de même leur probabilité ou leur vraiſemblance, dépend de ce qu'ils

approchent plus de l'évidence que de l'obſcurité: nous donnons notre croyance aux choſes ſelon que nous voyons des apparences de la vérité.

Pour s'accoutumer à former des jugemens juſtes & évidens, il faut munir ſon entendement d'une quantité de propoſitions évidentes & générales, telles que ſont celles qu'on appelle *maximes*, ou *axiomes*. Ce ſont des ſources d'où découlent dans notre eſprit un nombre d'autres idées qui ſe reſſentent de la pureté de leur origine. Toutes les ſciences fourniſſent certains axiomes qui leur ſont propres, & qu'elles regardent comme leur appartenans de droit. On appelle ces premiers principes des *maximes* ou des *axiomes*; parce que ce ſont des propoſitions dont il ſuffit de concevoir le ſens pour être convaincu de leur certitude; comme:

Il eſt impoſſible qu'une même choſe ſoit & ne ſoit pas en même tems.
Le tout eſt plus grand que ſa partie.
De quelque choſe que ce ſoit, la négation ou l'affirmation eſt vraie.
Tout nombre eſt pair ou impair.
Si à des choſes égales vous ajoutez des choſes égales, les tous ſeront égaux.
Ni l'Art, ni la Nature ne peuvent faire une choſe de rien.

: *Dieu & la Nature ne font rien en vain*, &c. (1).

A tous ces axiomes j'en ajouterai un auſſi évident pour tous ceux qui vous connoiſſent. *On ne doit chercher la parfaite beauté que chez Madame de* ***. Peut-être quelque bourru de Savant, ou quelque Scholaſtique vetilleur, me diſputeront-ils l'évidence de cette propoſition ; mais vos yeux, s'ils daignent jamais ſe tourner par hazard vers eux, leur en perſuaderont la vérité.

§. XII.

Du ſyllogiſme ou vrai raiſonnement.

LE raiſonnement ou le ſyllogiſme, forme, ainſi que je vous l'ai dit, Mde, dès le commencement de cette Réflexion, la troiſieme partie de la Logique ; & ce qu'on entend par ce mot de raiſonnement ou de ſyllogiſme, eſt l'opération que fait notre eſprit, lorſque de deux propoſitions il en tire néceſſairement une troiſiéme, & que notre entendement, reconnoiſſant deux notions

(1) On a employé ici ces axiomes préférablement à bien d'autres, parce qu'on s'en ſervira ſouvent dans la ſuite de ces Réflexions.

qui conviennent entre elles, prononce une décision sur leur convenance.

Les deux premieres propositions, dont le syllogisme est composé, sont appellées *prémisses* ou *antécedens*, parce qu'on les met devant la troisieme qu'elles précédent ; & cette troisieme ou derniere est nommée *conclusion*, parce qu'elle termine le raisonnement. Ainsi, lorsque je dis :

1. *Quand on a de l'esprit, on apprend aisément :*
2. *Madame de *** a de l'esprit ;*
4. *Madame de *** apprend donc aisément.*

Les deux premieres propositions sont appellées *prémisses*, & la derniere, *conclusion* ; comme en effet vous voyez qu'elle sert comme de clôture au raisonnement.

§. XIII.

Des differentes espéces de syllogismes.

LE syllogisme a plusieurs différentes formes, selon lesquelles il change de nom. Cette variété & ces diverses espéces d'argument sont assez inutiles à la recherche de la vérité, que les hommes auroient même pû connoître sans

former des syllogiſmes, la plûpart de nos erreurs venant bien plus de ce que nous raiſonnons ſur des principes faux, que non pas de ce que nous ne raiſonnons pas ſuivant nos principes. Mais comme vous pourriez croire, Madame, que ces argumens ſont des myſteres cachés, je vais vous en dire un mot, le plus ſuccintement qu'il me ſera poſſible.

On appelle *enthymême* le ſyllogiſme, dont l'une des deux premieres propoſitions qu'on nomme *prémiſſes*, ſe trouve ſupprimée, mais cependant ſous-entendue, comme lorſque je dis :

Quand on a de l'eſprit on apprend aiſément ;
*Madame de*** apprend donc aiſément.*

On comprend naturellement que l'entendement ſuppoſe en lui-même cette propoſition ſupprimée :

*Madame de *** a de l'eſprit* :

qui tranſpoſée entre les deux autres, formeroit le ſyllogiſme parfait. Au reſte la premiere propoſition de l'enthymême s'appelle en termes ſcholaſtiques *antécédent*, & la concluſion *conſéquent*.

Il eſt encore pluſieurs autres argumens, tels que le *ſyllogiſme hypotéti-*

que, le *disjonctif*, celui qu'on fait par gradation & par induction : mais en vérité cela me paroît si peu utile, & les plus grands hommes l'ont si fort méprisé (1), quoique quelques-uns s'y soient soumis par foiblesse (2), que je ne veux point occuper votre tems aussi inutilement.

(1) A quoi sert donc le syllogisme ? Je réponds qu'il est principalement d'usage dans les écoles, où l'on n'a pas honte de nier la convenance des idées qui conviennent visiblement ensemble ; ou bien hors des écoles, à légard de ceux, qui, à l'occasion & à l'exemple de ce que les Doctes n'ont pas honte de faire, ont appris aussi à nier sans pudeur la connèxion des idées qu'ils ne peuvent s'empêcher de voir eux-mêmes. Pour celui qui cherche sincerement la vérité, & qui n'a d'autre but que de la trouver, il n'a aucun besoin de ces formes syllogistiques pour être forcé à reconnoître la conséquence, dont la vérité & la justesse paroissent mieux en mettant les idées dans un ordre simple & naturel. LOCKE, *Essais Philosophique concernant l'Entendement humain*, Livr. IV. Chap. XVII. pag. 873.

(2) *Voici un* Avertissement *qui est à la tête du second Chapitre de la troisieme Partie de l'*Art de penser. *Cet endroit traite des régles générales des syllogismes simples incomplexes.* Ce Chapitre, & les suivans jusqu'au douxieme, sont de ceux dont il est parlé dans le *Discours*, qui contiennent des choses subtiles pour la spéculation de la Logique, mais qui sont de peu d'usage. » Porquoi donc les » présenter à un Lecteur ? Pour lui faire perdre » du tems à les parcourir, & l'obliger peut-être » à remplir son entendement de choses super-

§. IV.

§. XIV.

La vérité ou la fausseté des prémisses du syllogisme le rendent démonstratif, véritable ou faux.

CEtte regle est utile, en ce qu'elle nous apprend que pour raisonner juste, il faut être fondé sur de bons principes. On doit l'avoir toujours présente à l'imagination : elle nous oblige à examiner mûrement les maximes desquelles nous voulons tirer nos décisions.

Il faut nous résoudre à ne pouvoir jamais rien conclure d'évident & de persuasif, si nos prémisses ne sont point elles-mêmes évidentes ; mais lorsque les deux premiéres idées sur lesquelles nous avons porté notre jugement, nous sont parfaitement connues, la troisiéme, que nous formons par le moyen de

» flues & inutiles, qui tiennent la place d'autres beaucoup meilleures qu'on auroit pû leur substituer. L'Auteur de l'*Art de penser* a connû cette vérité; mais un reste de foiblesse, ou de complaisance pour la Philosophie scholastique, lui a fait faire douze Chapitres superflus, sur-tout s'il a eu dessein, comme il assure dans sa Préface, d'apprendre à ses Lecteurs dans huit ou dix jours ce qu'il y a de meilleur & de plus utile dans la Logique. «

leur aſſemblage, devient concluante & perſuaſive. Ainſi voulant prouver la ſenſibilité de l'homme, ſi je poſe pour prémiſſes que *tont homme eſt animal*, & que *tout animal ſent*, j'en tire une troiſieme propoſition, par laquelle je conclus évidemment qu'il *faut donc que tout homme ſente*.

Si l'on tâchoit de ne raiſonner que le plus clairement qu'on pourroit, on avanceroit bien davantage dans la recherche des vérités qui nous ſont inconnues ; mais l'on ſe contente de ſe ſervir des notions les plus abſtraites. On abandonne ſouvent le vrai pour s'appuyer ſur l'incertain, ou ſur le chimérique ; on ſe ſert des regles du raiſonnement pour en faire un abus (1), & ſe tromper ainſi ſoi-même & les au-

(1) Les ſages Philoſophes anciens ne ſe ſont pas moins plaints que nous de l'abus qu'on faiſoit des prétendues regles pour apprendre à raiſonner d'une maniere juſte. Sénéque s'éleve avec beaucoup de force contre cette foule d'argumens auxquels on a donné tant de noms differens. » Si l'on demande, *dit-il*, à quelqu'un s'il a des cornes, » ſera-t'il aſſez ſot de s'étaler le front, & ne » ſaura-t'il pas qu'il n'a point de cornes, quoi- » que par quelque argument cornu on lui ôte le » moyen de prouver le contraire ? Il en eſt de » toutes les ſubtilités Philoſophiques, comme » des tours des joueurs de gobelets, dont les » menſonges divertiſſent : de même auſſi les ar-

tres ; on devient insensiblement sophiste sans s'en appercevoir. Dans les disputes que l'on a, on commence à soutenir ses opinions par de faux principes ; on en vient enfin jusqu'à l'abus des mots, & l'on s'applaudit d'avoir empêché la vérité de paroitre, en l'enveloppant dans des sophismes (1). C'est ainsi que le Poëte dont parle Perse, s'applaudis-

» gumens, les syllogismes, les sophismes, (car » quel autre nom puis-je leur donner ?) ne nui- » sent point à ceux qui les ignorent, & ne ser- » vent en rien à ceux qui les savent. « Ceterum qui interrogatur an cornua habeat, non est tam stultus, ut frontem suam tentet : nec rursus tam ineptus aut hebes, ut non habere se nesciat, quod tu illi subtilissima collectione persuaseris. Sic ista sine noxa decipiunt, quo modo præstigiatorum acetabula & calculi, in quibus, fallacia ipsa delectat. Effice ut, quomodo fiat, intelligant ; perdidi usum. Idem de istis captionibus dico ; (quo enim nomine potius sophismata appellem ?) nec ignoranti nocent, nec scientem juvant. *L. Annæi Senecæ Epist. Lib. Epist. XLV.*

(1) Après tout, lorsqu'on rencontre des Sophistes, le meilleur est de les laisser là, comme gens qui, au lieu de la vérité que nous cherchons, nous presentent l'erreur & la fausseté, ou qui, au lieu d'agir sérieusement, se plaisent à jouer & vetiller. *J'ai honte*, dit fort judicieusement Sénéque, *âgés que nous sommes, nous badinons dans les choses les plus sérieuses.* Rat est une syllable ; le rat mange le fromage ; donc la syllable mange le fromage. Ceci ne seroit-il pas plus subtil ? Rat est une syllabe : la syllabe ne ronge pas le fromage ; donc le rat ne ronge point le fromage. Sottises d'en-

soit de remplir ses Ouvrages d'antithèses ridicules (1).

§. XV.

De l'inutilité du syllogisme & de l'argumentation scholastique.

L'Opinion de l'inutilité du syllogisme est la plus grande de toutes les hérésies dans l'école ; hors de lui, point de salut. Quiconque erre dans les regles est un grand homme ; mais quiconque découvre la vérité d'une maniere simple, par la connexion des idées claires & distinctes que nous fournit l'entendement, n'est qu'un ignorant.

Cependant si nous examinons avec un peu d'attention les actions de notre esprit, nous découvrirons que *nous raisonnons mieux & plus clairement lorsque nous observons seulement la connexion des preuves, sans réduire nos pensées à une regle ou forme de syllogisme* (2). Nous

sans ! Bernier, *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, Tom. I. pag. 168.

(1) Libris in antithetis doctus posuisse figuras
Laudatur bellum hoc, hoc bellum.
Persius, Sat. I. Vers. 86. 87.

(2) » Ce qui est en lettres Italiques dans ce » Chapitre, est pris de l'*Essai sur l'Entendement*

serions bien malheureux, si cela étoit autrement ; la raison seroit alors le partage de cinq ou six Pédans, de qui elle ne fut jamais connue (1). Je ne crois pas qu'on s'amuse à chercher la vérité par le syllogisme dans le cabinet des Princes, où les affaires qu'on y décide, sont d'assez grande conséquence pour qu'on doive y employer tous les moyens nécessaires pour raisonner & conclure le plus justement qu'il est possible. *Et si le syllogisme étoit le grand instrument de la raison, & le meilleur moyen pour mettre cette faculté en exercice*, je ne doute pas que les Princes n'eussent exigé que leurs Conseillers d'Etat apprissent à former des syllogismes dans toutes les espéces, leur Royaume & leur personne même, dépendant des affaires qu'on délibere dans dans leurs Conseils. Je serois fort éton-

» *humain* de l'*illustre M. Locke*, Liv. II. Chapitre
» XVII. On pourra voir dans cet excellent Livre
» l'inutilité du syllogisme demontrée évidem-
» ment. Le Lecteur qui voudra être entierement
» persuadé de cette opinion, ne peut mieux faire
» que d'avoir recours à cet Auteur.

(1) Ces principes . . . auront un effet contraire à ceux de la Philosophie commune ; car on peut aisément remarquer en ceux qu'on appelle pedans, qu'elle les rend moins capables de raison qu'ils ne seroient s'ils ne l'avoient jamais apprise. Descartes, *Principes de la Philosophie*, Préface.

né qu'on voulût me prouver que le Reverend Pere Professeur de Philosophie du Couvent des Cordeliers, grand & subtil Scotiste, fut un aussi excellent Ministre que le Cardinal de Richelieu, ou Mazarin, qui à coup sûr ne formoient pas un syllogisme dans les regles aussi bien que lui. Henri IV. a été un des plus grands Princes qu'il y ait eu : il avoit autant de prudence, de bon sens & de justesse d'esprit, qu'il avoit de valeur ; Je ne pense pourtant pas qu'on le soupçonne jamais d'avoir sû de sa vie ce que c'étoit qu'un syllogisme. Nous voyons tous les jours une quantité de gens, dont les raisonnemens sont nets, justes & précis, & qui n'ont pas la moindre connoissance des regles de la Logique.

Ces *subtilités*, dit Séneque (1), en parlant des argumens, *ne servent point à éclaircir les difficultés, & ne peuvent fournir aucune véritable décision : l'esprit s'en sert comme d'un jouet qui l'amuse,*

(1) Hanc constantiam cavillationes istæ, de quibus paulo ante loquebar, præstare non possunt. Ludit istis animus, non proficit, & Philosophiam a fastigio de ducit in planum. Nec te prohibuerim aliquando ista agere : sed tunc cum voles nihil agere. Hoc tamen habent in se pessimum : dulcedinem quandam sui faciunt, & animum, specie subtilitatis inductum, tenent ac remorantur. *L. Senecæ*. Epistolæ, Epist. CXI. sub fin.

mais qui ne lui eſt d'aucune utilité ; & la bonne & véritable Philoſophie en reçoit un très-grand dommage. S'il eſt pardonnable de s'amuſer quelquefois à de pareilles fadaiſes, c'eſt lorſqu'on a du tems à perdre ; cependant elles ſont toujours pernicieuſes : car on ſe laiſſe aiſément ſéduire à leur clinquant & à leurs fauſſes & ridicules ſubtilités.

Si le ſyllogiſme eſt néceſſaire pour découvrir la vérité, la plus grande partie du monde eſt en privée. Pour une perſonne qui a quelque notion des formes ſyllogiſtiques, il y en a dix mille qui n'en ont aucune idée. La moitié des peuples de l'Aſie & de l'Afrique n'ont jamais oui parler de Logique. Il n'y avoit pas un ſeul homme dans l'Amérique, avant que nous l'euſſions découvert, qui ſçût ce que c'étoit qu'un ſyllogiſme ; il ſe trouvoit pourtant dans ce continent des gens qui raiſonnoient peut-être auſſi ſubtilement que des Logiciens. Nous voyons tous les jours de nos payſans avoir, dans les choſes eſſentielles de la vie ſur leſquelles ils ont refléchi, plus de bon-ſens & plus de juſteſſe que des Docteurs de Sorbonne. L'homme ſeroit bien malheureux, ſi ſans le ſecours des regles d'Ariſtote, il ne pouvoit faire uſage de ſa raiſon, &

prit employe pour montrer la connexion qui se trouve entre Homme *&* Vivant, *je demande si l'esprit ne voit pas cette liaison aussi promptement & aussi nettement, lorsque l'idée qui lie ces deux termes, est au milieu dans cet argument naturel,*

Homme ... Animal ... Vivant,

que dans cet autre plus embarrassé,

Animal .. Vivant .. Homme .. Animal;

ce qui est la position qu'on donne à ces idées dans un syllogisme, pour faire voir la connexion qui est entre Homme *&* vivant, *par l'intervention du mot* Animal?

Voilà donc encore, Madame, cette troisieme partie de la Logique inutile, ou du moins peu avantageuse, puisque si le syllogisme étoit nécessaire à la recherche de la vérité, la raison que Dieu nous a donnée, seroit si foible & si imparfaite, qu'elle auroit besoin de lunettes pour appercevoir; au lieu que la lumiere naturelle n'étant point offusquée, retenue & contrainte par les formes syllogistiques, voit plus promptement & plus nettement sans le secours du syllogisme, que par son entrémise. On a travaillé pendant plus de deux mille ans innutilement à chercher tant de divisions, de subdivisions, de noms baroques, qui tenoient du style des Magiciens: & au lieu d'éclairer l'es-

prit, on ne lui a fourni que des occasions capables de l'arrêter dans ses opérations. Heureux, si revenus de cette erreur, ceux dont toute la Science se reduit au talent d'embrouiller la vérité, se rapprochoient des regles naturelles, & avouoient de bonne foi ce qu'ils croyoient utile à la raison, lui étoit plus nuisible que profitable ! Voici le Talisman, auquel les Commentateurs d'Aristote & les Scholastiques avoient attaché la raison & l'entendement.

Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton,
Celantes, Dabitis, Fapesmo, Frisesomorum.
Cesare, Camestres, Festino, Baroco, Darapti,
Felapton, Disamis, Datari, Bocardo, Ferison.

Ne faut-il pas être phrénetique pour inventer de pareilles regles ? Et quel est l'esprit, que le seul arrangement de tous ces mots bizarres n'occupe pendant un tems très-inutilement ? Que doivent donc faire des préceptes qui repondent à la clarté de ces principes, & qui ne sont gueres d'un plus grand secours à l'entendement, que les mots *Baroco*, *Bocardo*, *Ferison* sont doux à l'oreille ?

Une chose qui me paroît assez surprenante, c'est que des Philosophes qui ont affecté un grand mépris pour la Philosophie scholastique, ayant prescrit des regles qui ne sont ni plus claires, ni plus nécessaires qu'ils condamnoient avec tant de hauteur. Mr 'sGravesande, dans son *Introduction à la Logique*, a placé un Traité sur l'argumentation, ou l'art de raisonner par syllogisme. Il s'efforce d'apprendre aux hommes à parler & à penser d'une maniere juste & précise par un certain arrangement des Lettres de l'Alphabet. Un Critique moderne s'est moqué de cette méthode si extraordinaire. *Je pense*, dit-il, *que ces préceptes figureroient fort bien dans le* Bourgeois-Gentilhomme; *il me semble ouir Mr Jourdain AEE, AOO, OAO, EIO, EAE, EAO. Que cela est beau! Que cela est savant! La façon d'apprendre aux hommes à raisonner est bien sublime & bien élevée! EAO, EAE, &c*

Vous serez peut-être bien-aise de voir ici quelques-unes de ces regles alphabétiques: vous les trouverez en partie (1) au bas de la page. Au reste,

(1) Il y a une méthode plus facile de prouver qu'il n'y a que dix modes concluans, & cela en considérant d'abord les seules Prémisses, & en faisant attention ensuite à la conclusion. Les quatre Lettres A, E, I, O ne peuvent être prises deux

je vous dirai que Mr 'sGravesande n'est point l'inventeur de cette méthode : Aristote (1) s'en étoit servi plus de deux

à deux, que de seize manieres, comme leur arrangement le fait voir.

AA, AE, AI, AO, EA, IA, OA,
EE, EI, EO, IE, OE,
II, IO, OI,
OO.

De ces dispositions nous rejettons EE, EO, OE, II, IO, OI, OO; IE doit aussi être rejetté à cause que la conclusion seroit négative, & par cela même le grand terme universel, qui devroit être de même dans la majeure, ce qui ne sauroit être dans I. Ainsi il ne reste que ces huit dispositions des prémisses, AA, AE, AI, AO, EA, IA, OA, EI. De AA nous ne pouvons conclure qu'en A, ou en I. De AE nous ne concluons qu'en E. A la vérité, la conclusion en O seroit bonne; mais on n'en fait jamis usage, quand on en peut avoir une plus général : ce qui se peut toujours dans le cas présent, parce que le petit terme est universel dans la mineute. De AI, & de IA on conclut seulement en I. De AO, OA & EI, seulement en O. De EA seulement en E, ou en O. Cela étant, voici tous les modes possibles des syllogisme, AAA AAI, AII, IAI, qui sont les modes affirmatifs, AEE, AOO, OAO, EIO, EAE, EAO, qui sont les négatifs. *Introduction à la Philosophie contenant la Métaphysique & la Logique*, Liv. II. Chap. XXXV. pag. 449. par M. 's Gravesande.

(1) Πρωτον μὲν οὖν ἔϛω ϛερητικὴ καθόλυ, ἡ α, β, πρότασις. Εἰ οὖν μηδενὶ τῶν β, τὸ α, ὑπάρχει, ὐδὲ τῶν α, ὐδενὶ ὑπάρξει τὸ β. Εἰ γάρ τινι, οἷον τῷ γ, ὐκ ἀληθὲς ἔϛαι τὸ μηδενὶ τῷ β, τὸ α ὑπάρχειν, τὸ γὰρ γ, τῶν

mille ans auparavant : ainsi ces préceptes peuvent être appellés, *renouvellés des Grecs*. Je doute qu'ils fassent jamais auprès des gens du monde une fortune

β, τί ἐστιν. Εἰ δὲ παντὶ τὸ α, τῷ β, καὶ τὸ β, τινὶ τῷ α, ὑπάρξει. Εἰ γὰρ μηδενὶ, οὐδὲ τὸ α, οὐδενὶ τῷ β, ὑπάρξει· ἀλλ' ὑπέκειτο, παντὶ ὑπάρχειν. Ὁμοίως δὲ καὶ εἰ κατὰ μέρος ἐστὶν ἡ πρότασις. Εἰ γὰρ τὸ α, τινὶ τῷ β, καὶ τὸ β, τινὶ τῷ α, ἀνάγκη ὑπάρχειν. Εἰ γὰρ μηδενὶ, οὐδὲ τὸ α, οὐδενὶ τῷ β, ὑπάρξει. Εἰ δὲ γε τὸ α, τινὶ τῷ β, μὴ ὑπάρχει, οὐκ ἀνάγκη καὶ τὸ β, τῷ α, μὴ ὑπάρχειν. οἷον εἰ τὸ μὲν β, ἐστὶ ζῶον, τὸ δὲ α, ἄνθρωπος· ἄνθρωπος μὲν γὰρ οὐ παντὶ ζώῳ, ζῶον δὲ παντὶ ἀντρώπῳ ὑπάρχει.

Sit itaque universalis negativa propositio, *A*, *B*. Si igitur nulli competit eorum, quæ sunt *B*, & *B*. profecto nulli competet eorum, quæ sunt *A* ; nam si alicui competet, atque si illud, *C* non erit illud profecto verum, *A* nulli competere *B*. nam *C* aliquid est eorum, quæ sunt *B*, ut luce clarius extat. Si autem *A* competit omni *B*, & *B*. nimirum alicui competet *A*. Nam si nulli competat, & *A* profecto nulli competet *B*. Atque omni supponebatur competere. Similis conversio fiet, etsi particularis affirmativa sit propositio ; nam si *A* competit alicui *B*, & *B* necesse est cuipiam competat *A*. Nam si nulli competat, & *A* profecto nulli competeret *B*, sed alicui supponebatur competere. Si autem *A* non omni competit *B*, non necesse est *B* non omni competere *A*, ut sit *B* quidem animal, *A* vero homo. Homo namque non omni competit animali, at animal homini competit omni. *Commentarii Collegii Conimbricen-*

plus grande que celle du jeu de l'oye ; *Jeu également renouvellé des Grecs.*

Je ne saurois mieux terminer ce que j'ai dit sur l'inutilité des différentes regles qu'on a prescrites sur l'argumentation & sur le syllogisme, que par le sentiment du plus sage & du plus profond Métaphysicien qu'il y ait jamais eu. *Rien n'est moins propre à aider l'esprit*, dit-il, *que le syllogisme, qui, muni d'une seule probabilité ou d'un seul argument topique, se donne carriere & pousse cet argument dans ses derniers confins, jusqu'à ce qu'il ait entraîné l'esprit hors de la vûe de la chose en question; de sorte que le forçant, pour ainsi dire, à la faveur de quelque difficulté éloignée, il le tient là fortement attaché, & peut-être même embrouillé & entrelassé dans une chaîne de syllogismes, sans lui donner la liberté de considerer de quel côté se trouve la probabilité, & après que toutes ont été*

sis e Societate Jesu in universam Dialecticam Aristotelis Stagiritæ prima pars. Græco Aristotelis contextui adjuncta est Latina versio, &c. Lib. I. Aristotelis de prior. resolut. cap. 2. pars 2. Comment. pag. 430. Aristote raisonne de la même maniere, & veut apprendre à raisonner aux autres par ces préceptes alphabétiques dans les six Chapitres qui suivent celui d'où je viens d'extraire cet exemple. Il faut convenir que le modéle du Maître du *Bourgeois-Gentilhomme* est très-ancien.

dûment examinées, tant s'en faut qu'il lui fournisse des secours capables de l'en instruire.

Montagne ne se contente pas de méprifer, ainsi que Locke, les regles de l'argumentation ; il prétend que la Logique ordinaire ne sert qu'à former des pedans *crottés* & *enfumés*. » La plus » expresse marque, dit-il, de la sagesse, c'est une jouissance constante ; » son état est, comme des choses au-» dessus de la Lune, toujours serein. » Ces *Baroco* & *Baralipton* qui rendent » leurs suppôts ainsi crottés & enfu-» més, ce n'est pas elle, ils ne la con-» noissent que par oui dire, comment » elle fait état de sereiner, les tempêtes » de l'ame, & d'apprendre à rire la faim » & les fievres ; non par épicycles ima-» ginaires, mais par raisons naturelles » & probables ». Si Montagne avoit vû les AA & les OO du Professeur Hollandois sans doute qu'il en eût dit ce qu'il a dit des *Baroco* & des *Baralipton*.

§. XVI.

De la Méthode.

ON entend par ce mot de *méthode*, la derniere des opérations de notre esprit, que nous avons indiquée au

commencement de cette Reflexion par le terme de *concevoir*, qui signifie disposer ou arranger ce que nous avons imaginé sur un sujet, de la maniere la plus prompte & la plus claire qu'il nous est possible. Cette partie de la Logique paroît la plus utile & la plus nécessaire.

Les regles du syllogisme & de l'argumentation servent très-peu à démontrer, ainsi que nous l'avons observé ; au lieu qu'en gardant une exacte méthode qui dirige & donne un bon ordre à nos idées, nous prouvons aisément & invinciblement la vérité par une suite de raisonnemens justes & précis.

§. XVII.

Des deux sortes de Méthodes.

IL y a deux sortes de méthodes ; l'une qui sert à découvrir la vérité, & qu'on appelle *analyse*, ou *méthode de resolution*, ou même *méthode d'invention*, & l'autre qu'on nomme *synthèse*, ou *méthode de composition*, qu'on employe lorsqu'on veut rendre sensibles aux autres les vérités dont on est déja convaincu.

La principale opération de l'analyse, ou

ou méthode d'invention, consiste principalement à concevoir avec clarté & netteté la question dont il s'agit, à examiner avec attention & en détail toutes les notions qui peuvent y avoir du rapport. Comme, si l'on propose si notre ame est immortelle : pour chercher la connoissance de cette vérité, en considérant la nature de notre ame, on remarque d'abord que la pensée est l'attribut le plus essentiel à notre ame, & qu'elle peut bien douter de tout ; mais non pas penser, puisqu'elle ne peut pas douter sans penser. On examine ensuite ce que c'est que penser ; & voyant que tout ce qui convient aux notions que l'on a de la pensée, ne convient point à celles que l'on a de la *substance étendue*, qu'on appelle *corps*, & appercevant ensuite clairement que la pensée n'est point *étendue*, n'a ni *largeur*, ni *profondeur*, on en conclut qu'elle n'est point un *mode* ou un *attribut* de la *substance étendue*. De ce premier raisonnement on en infére un second, par lequel on dit que la pensée n'étant point un *mode* de la *substance étendue*, il faut qu'elle le soit d'une autre *substance* différente de la *corporelle*, avec qui n'ayant rien de commun, elle ne souffre point par conséquent de la *distraction*, ou du *chan-*

gement qui arrive dans cette même *ſubſtance étendue.* De ces raiſonnemens on juge enſuite que l'ame, n'étant compoſée d'aucunes parties, ne peut périr, & par conſéquent qu'elle eſt immortelle.

Voilà, Madame, un exemple de la façon de ranger ſes idées dans l'ordre d'une exacte méthode : & c'eſt ce qu'on peut dire de plus ſenſible pour faire comprendre ce qu'on entend par *méthode*, ou *analyſe.* Car il en eſt de la méthode ainſi que des autres préceptes de la Logique : elle dépend plus de la juſteſſe naturelle du génie, que de toutes les regles d'Ariſtote ; & quiconque a de l'eſprit & de la pénétration, trouve mille fois plus de reſſource dans lui-même, que dans tous les conſeils, avis, regles & préceptes du ſyllogiſme & de l'analyſe (1).

(1) Voilà ce qu'on peut dire généralement de l'analyſe, qui conſiſte plus dans le jugement & dans l'adreſſe de l'eſprit, que dans des regles particulieres. Art de penſer, *Part. IV. Chap. II. pag.* 361. *Le même Auteur cite les quatre regles que Deſcartes a données dans ſa* Méthode. *Il dit qu'*elles ſont trop générales pour être appliquées en particulier à la ſimple analyſe, *& il avoue dans la ſuite avec beaucoup de bonne foi qu'elles ſont preſque impoſſibles a obſerver.* Il eſt vrai, *dit-il*, qu'il y a beaucoup de difficulté à obſerver ces regles.

» A quoi ſert-il de preſcrire des préceptes à

L'autre espéce de méthode, qu'on appelle *synthèse*, ou *methode de composition*, quoiqu'elle ait des regles différentes de la premiere, en est une suite si nécessaire, que quiconque a les facultés de la premiere, a toujours celles de la derniere. Car lorsqu'on connoît soi-même évidemment les choses, & qu'on a eu assez de pénétration & de justesse d'entendement pour découvrir la vérité, on n'a pas grand peine à la faire comprendre aux autres, puisque le plus essentiel & le plus difficile est déja fait, qui consiste à démêler le vrai ou le faux

» l'entendement pour l'aider à faire des opéra-
» tions, qu'il fait naturellement beaucoup mieux
» que lorsqu'on le gêne par des régles difficiles à
» observer, & qui ne font qu'embrouiller l'enten-
» dement ? Je ne suis point ennemi de toutes les
» regles ; mais je veux qu'elles soient excessive-
» ment simples, & aisées à comprendre & à ob-
» server. Je souhaiterois qu'on traitât l'esprit des
» hommes, comme Gui Patin vouloit qu'on
» traitât les malades. Il en étoit pour les re-
» médes doux & anodins, il vouloit qu'on
» s'en tînt à la casse & à la rhubarbe ; il crioit
» perpétuellement contre le vin émetique, &
» les Médecins Empiriques. Je regarde les Scho-
» lastiques comme des Docteurs Empiriques de
» l'entendement humain, & leur Philosophie
» comme un vin émetique, aussi pernicieux pour
» l'esprit, que celui qui vient de la main des Mé-
» decins est dangereux pour le corps. «

de ſes idees, & en appercevoir la connexion ; en quoi la nature favorable peut beaucoup plus aider, & plus ſûrement que l'étude.

Fin de la ſeconde Réflexion.

RÉFLEXION TROISIEME,
Concernant les principes généraux de la Physique.

§. I.

Introduction.

QUoique les principes généraux de la Physique soient plus incertains que ceux de la Logique ; ils ont quelque chose de plus satisfaisant. Si l'on ne peut en démontrer évidemment la vérité, du moins l'esprit s'amuse & s'exerce-t-il agréablement dans les doutes qu'il se forme à leur sujet ; & si après avoir longtems raisonné sur ces premiers principes des choses, l'on est aussi peu instruit & aussi peu avancé qu'avant que de commencer, on a du moins la consolation de s'être innocemment occupé, & d'avoir fait des songes agréables & amusans. Je crois que c'est de cette maniere qu'on doit regarder les disputes sur le vuide, sur la divisibilité de la matiere, sur son essence, sur le lieu, sur l'espace, & sur beaucoup d'autres quef-

tions dont on dispute depuis trois mille ans, & dont on disputera jusqu'à la fin des siécles. On peut, je le repete, traiter de songes agréables le tems qu'on passe à s'en instruire : & les Philosophes les plus zélés pour la Physique ne sauroient se scandaliser de cette expression : puisqu'il s'en est trouvé de très-distingués entr'eux qui ont avoué de bonne foi qu'après avoir étudié quarante ans, ils étoient aussi peu avancés & avoient aussi peu de certitude, qu'avant de s'appliquer à l'étude de la Physique. *Il n'en est pas*, dit Bernier, *de la Philosophie comme des Arts : plus on s'exerce dans les Arts, plus on s'y fait savant ; mais plus on spécule sur les choses naturelles, plus on découvre qu'on y est ignorant. Il y a trente à quarante ans que je philosophe, fort persuadé de certaines choses : & voilà que je commence d'en douter. Bien pis : il y en a dont je ne doute plus, désespéré de pouvoir jamais y rien comprendre* (1).

Il est difficile d'expliquer plus clairement l'incertitude des connoissances humaines. Ce n'est point un génie médiocre, qui ne doute que parce qu'il n'approfondit pas les questions ; c'est un Philosophe estimé généralement, &

(1) Bernier, Doutes, pag. 1.

qui n'eſt incertain, qu'après avoir étudié quarante ans. Il n'eſt pas le ſeul qui ait été auſſi ſincere. Il s'eſt trouvé parmi les hommes illuſtres de tous les tems & de toutes les nations, de grands génies, qui, ayant autant de bonne foi que de pénétration d'eſprit, ont avoué naturellement cette incertitude, dont la vanité des autres Philoſophes les empêchoit de convenir. Cicéron, après avoir examiné les différens ſyſtêmes des Philoſophes, laiſſe à quelque Dieu le ſoin de décider quel eſt le véritable. *Harum ſententiarum quæ vera ſit, Deus aliquis viderit.*

Il y avoit beaucoup de Philoſophes du tems de Cicéron auſſi incertains que lui; mais il en étoit peu d'auſſi ſinceres. Pluſieurs Savans reſſemblent à ces amans qui connoiſſent les imperfections de leurs maîtreſſes, mais qui ſeroient au déſeſpoir que le public s'en apperçût : de même ces Savans croyoient déroger à leur ſcience, s'ils avouoient qu'une opinion qu'ils ont embraſſée, peut être douteuſe.

Il faut, pour ſe mettre au-deſſus de ce préjugé commun à tous les Savans, une force d'eſprit qui n'eſt reſervée qu'à ceux de la premiere claſſe. Lorſqu'on ne ſait que médiocrement, on croit être ferme & aſſuré dans ſes opinions; mais quand

on eſt parvenu à un certain degré de ſcience, on commence à douter de bien des choſes dont on étoit perſuadé. *Il eſt advenu*, dit Montagne, *aux gens veritablement ſçavans ce qui advient aux épics de bled. Ils vont s'élevant & ſe hauſſant la tête droite, tant qu'ils ſont vuides: mais quand ils ſont pleins & groſſis de grain en leur maturité, ils commencent à s'humilier & baiſſer les cornes* (1).

Qu'on demande à Locke, juſqu'où s'étendent nos connoiſſances: il repondra de bonne foi que *notre connoiſſance eſt non-ſeulement au-deſſous de la réalité des choſes, mais encore qu'elle ne repond pas à l'étendue de nos propres idées.* Il n'oſera aſſurer avec certitude que les queſtions réellement évidentes: les douteuſes lui paroîtront douteuſes. Toujours attentif à rechercher la vérité, il ne la reconnoît que lorſqu'elle perce le crepuſcule dont elle eſt environnée, & qu'elle s'offre clairement à nos yeux. Il a trop de jugement & de ſcience pour s'en impoſer à lui-même, & trop de candeur pour vouloir exiger que les hommes prennent des conjectures pour des preuves réelles.

Lorſque Gaſſendi agite une queſtion ſuſceptible de quelque doute, il ſe

(1) Montagne, Eſſais, *Liv. II. pag.* 407.

garde

garde bien de décider avec un air d'autorité. Après avoir proposé les différentes raisons qu'on peut apporter pour & contre, il se contente de dire laquelle est l'opinion qui lui paroît la plus vraisemblable, *videntur*; c'est le terme modeste dont il se sert, au lieu des mots affirmatifs qu'affectent les Philosophes scholastiques. Il connoissoit trop la foiblesse des connoissances humaines, & il étoit trop savant pour prendre le ton décisif. *Il consideroit*, dit un de ses éléves, *que nos vûes sont trop courtes pour pénétrer jusqu'aux premiers principes, & parvenir aux causes prochaines & immédiates. Il croyoit qu'il y auroit trop de présomption à décider si magistralement des choses, comme ont fait quelques-uns de nos Modernes* (1). Ces derniers mots désignent les Cartésiens, qui généralement ont assez le défaut de décider avec un peu trop d'assurance; mais dont la certitude n'est pourtant qu'un doute, eu égard aux décisions papales des Scholastiques. Il se trouve même des Cartésiens illustres, qui avouent de bonne foi qu'il y a plusieurs questions sur lesquelles ont doit s'arrêter le moins qu'on peut, étant d'une difficulté à ne pou-

(1) Bernier, *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, Tom. I. Préface.

voir êtrs éclaircies (1), L'on ne trouve point cette sincérité dans les Scholastiques, ni dans leurs disciples. Tout homme qui pour son malheur a acquis dans sa jeunesse le nom de *Péripatéticien*, de *Jésuite*, de *Thomiste*, de *Scotiste*, &c. croit avoir des yeux assez perçans pour développer la Nature, & pénétrer dans tous ses secrets : il pense lire jusques dans les derniers cieux ; mais il lui arrive le même accident qu'a Thalès (2), qui,

(1) Est-il possible qu'une créature ait été créée dans l'éternité ? Dieu peut-il faire un corps infini en grandeur, un mouvement infini en vitesse, une multitude infinie en nombre ? Un nombre infini ? est-il pair ou impair ? Y a t'il un infini plus grand que l'autre ; Celui qui dira tout d'un coup, je n'en sais rien, sera aussi avancé en un moment que celui qui s'appliquera à raisonner vingt ans sur ces sortes de sujets : & la seule difference qu'il peut y avoir entr'eux, est que celui qui s'efforcera de pénétrer ces questions, est en danger de tomber en un dégré plus bas que la simple ignorance, qui est de croire savoir ce qu'il ne sait pas. *Art de penser*, Part. IV. Chap. I. pag. 347.

(2) *Λέγεται δ' ἀγόμενος ὑπὸ γραὸς ἐκ τῆς οἰκίας, ἵνα τὰ ἄστρα κατανοήσῃ, εἰς βόθρον ἐμπεσεῖν, καὶ αὐτῷ ἀνοιμώξαντι φάναι τὴν γραῦν· Σὺ γὰρ, ὦ Θαλῆ, τὰ ἐν ποσὶν οὐ δυνάμενος ἰδεῖν, τὰ ἐπὶ τοῦ οὐρανοῦ οἴει γνώσεσθαι.*

Fertur, cum domo ab anu educeretur, contemplandorum siderum causâ, in fossam incidisse, ingemiscentique dictum ab anu : Qua ratione, ô Thales, quæ in cælis sunt comprehensurum te arbitraris, qui ea, quæ sunt ante oculos, videre

trop attentif à contempler les astres, tomba dans un précipice dont il ne s'étoit point apperçu. Tel est le sort d'un Scotiste ; il croit savoir ce qui se passe sur sa tête, & il ignore ce qui est à ses pieds (1). Loin d'être arrivé au dernier dégré de la Science, chaque pas qu'il fait, le jette dans l'erreur & l'éloigne du bon chemin. Il vaudroit mieux pour lui qu'il crût ne rien savoir, que d'être persuadé de savoir quelque chose (2).

La ferme croyance que les hommes ont eue pendant long-tems d'être très-assurés de certains principes, qui pourtant étoient faux, a retardé infiniment les découvertes qu'on auroit pû faire dans la connoissance de la Physique expérimentale. Si, après avoir disputé quelque tems, on eût avoué de bonne foi que les premiers principes ne pou-

non vales ? *Diog. Laert. de Vitis, &c. clarorum Philosophorum, &c.* Lib. I. Segm. 34.

(1) Quod est ante pedes nemo spectat, Cæli scrutantur plagas. *Cicero de Divinatione*, Lib. II.

(2) Ainsi, lorsqu'on a de mauvais principes, d'autant qu'on les cultive davantage, & qu'on s'applique avec plus de soin à en tirer la conséquence, pensant que ce soit bien philosopher, d'autant s'éloigne-t'on davantage de la connoissance de la vérité & de la sagesse. D'où il faut conclure que ceux qui ont le moins appris de tout ce qui a été nommé jusqu'ici *Philosophie*, sont les plus capables d'apprendre la vraie. Descartes, *Principes de la Philosophie*, Préface.

voient être démontrés ni connus évidemment, & que, content de quelques découvertes qu'on avoit faites, on eût songé à les cultiver par des expériences qui auroient pû donner de nouvelles lumieres, je ne doute pas qu'on n'eût fait autant de progrès qu'on en a fait dans ces derniers tems, où l'on s'est entierement adonné à la Physique expérimentale. Ce n'est pas, Mde. qu'elle n'ait aussi ses doutes & ses incertitudes: mais ils sont en plus petit nombre ; & si dans certaines experiences nous pouvons errer dans la façon dont nous en expliquons les effets, il en est plusieurs dont nous avons une connoissance qu'on peut regarder comme certaine quoique, généralement parlant, la certitude puisse pourtant être refusée, à la rigueur, aux connoissances que nous acquérons par la Physique expérimentale.

Nous n'avons que des idées fort imparfaites des corps qui tombent sous nos sens : & nous ne pouvons absolument déterminer la façon & la maniere dont les premier principes, ou, si l'on veut les premieres parties actives de la matiere, agissent & font leurs opérations. Ces ouvriers essentiels des choses naturelles sont cachés à nos yeux : nous voyons en gros l'effet qu'ils produisent ; mais nous n'avons aucune notion des premiers ressorts qu'ils mettent

en mouvement. Ainsi, dans certaines experiences un Cartésien en explique les effets par le secours de la matiere subtile; les Gassendistes par les atômes & les petits vuides; les Newtoniens par le moyen de l'attraction. Il doit pourtant y avoir une grande difference entre ces façons differentes d'opérer: mais tous ces secrets nous sont cachés; nous ne commençons d'appercevoir les choses, que lorsqu'elles sont presque achevées (1). La Nature ressemble à un joueur de gobelets: elle ne nous

(1) Quelque loin que l'industrie humaine puisse porter la Philosophie expérimentale sur les choses Physiques, je suis tenté de croire que nous ne pourrons jamais parvenir sur ces matieres à une connoissance scientifique, si j'ose m'exprimer ainsi, parce que nous n'avons pas des idées parfaites de ces corps mêmes qui sont les plus près de nous, & le plus à notre disposition ... Nous n'avons, dis-je, que des idées incomplettes & fort imparfaites des corps .... Peut-être pouvons-nous avoir des idées distinctes de differentes sortes de corps qui tombent sous nos sens; mais je doute que nous ayons des idées complettes d'aucun d'eux; & quoique la premiere maniere de connoître ces corps nous suffise pour l'usage & pour le discours ordinaire, cependant, tandis que la derniere nous manque, nous ne sommes point capables d'une connoissance *scientifique*, & nous ne pourrons jamais découvrir sur leur sujet des vérités générales, instructives & entierement incontestables. LOCKE, *Essai Philosophique sur l'entendement humain*, Liv. IV. Chap. III. pag. 708.

montre que les derniers effets de ses opérations. C'en est toujours assez pour notre utilité, & pour les connoissances qui nous sont nécessaires. Que nous importe-t'il de savoir comment les premiers principes agissent, pourvû que nous sachions le secret de les faire agir, & de leur faire produire d'une maniere sure les effets que nous cherchons, & dont nous pouvons tirer quelque utilité (1) ? Que m'importe que les atômes agissent & ayent leur mouvement dans le vuide, ou que la matiere subtile remplisse le vuide, qu'il n'y en ait point dans la Nature, si je fais de la matiere subtile ce que je fais des atômes, & des atômes ce que je fais de la matiere subtile ?

§. II.

Si le Monde est éternel. Systême de ceux qui l'ont cru tel.

LA premiere question qui s'offre dans l'étude des choses naturelles,

(1) A quoi bon, par exemple, ces longues & subtiles disputes tonchant la divisibilité de la matiere ? Car, quand bien même on ne pourroit pas décider nettement si elle se peut, ou non, diviser à l'infini, ne suffit-il pas de connoître qu'elle se peut diviser en des parties assez petites pour servir à tous les besoins qu'on peut avoir ? Rohaut, *Traité de Physique*, Préface.

regarde la création ou l'éternité du monde. Il eſt naturel, avant de vouloir connoître les qualités particulieres d'une choſe, d'examiner comment elle a été produite; & il n'eſt perſonne, qui, conſidérant ce monde, & voulant en développer les myſteres, ne penſe d'abord à la façon dont il a été produit. Cette queſtion a partagé les opinions de tous les anciens Philoſophes, & partageroit encore celles de ceux qui vivent de nos jours, ſi la Religion & la Révelation ne nous avoient appris de quelle façon le monde avoit été formé.

Pour examiner avec attention & ſans prévention les différens ſyſtémes des Philoſophes Payens ſur la création ou l'éternité du monde, il faut faire abſtraction, pendant quelque tems, des notions que nous avons acquiſes par la révelation, & examiner les ſentimens des anciens par la ſeule lumiere naturelle.

Je vous prie donc, Madame, d'obſerver d'abord que tous les anciens Philoſophes ont été perſuadés de ce principe, que de rien il ne ſe fait rien. Ainſi ceux-mêmes qui ont ſoûtenu que le monde avoit eu un commencement, ont cru cependant que la matiere dont il avoit été formé, étoit éternelle & avoit toujours exiſté. C'eſt cette matiere qu'Ovide appelle le Chaos, & Epicure les

atômes, qui, n'ayant aucune liaison entr'eux, étoient en liberté dans l'espace du vuide.

Il paroît que ce sentiment des anciens Philosophes, qui n'avoient que la lumiere naturelle pour guide, étoit fondé sur des raisons qui sembloient évidentes. Si de rien, disoient-ils, il se pouvoit faire quelque chose, & si le néant pouvoit produire un corps, nous verrions tous les jours des productions nouvelles, dont nous n'aurions aucune connoissance. Chaque chose pourroit indifferemment naître de chaque chose, & sortir sans ordre & sans arrangement, de quelque lieu & de quelque endroit que ce soit; & si les corps & les substances étoient créées de rien, toutes les semences, si constamment spécifiées & déterminées, seroient inutiles. Toutes sortes d'animaux & de plantes seroient produits au hazard par toutes sortes de semences; on en appercevroit perpétuellement sortir du néant de nouvelles, qui en produiroient encore au hazard plusieurs autres (1). L'on voit

(1) Nam si de nihilo fierent, ex omnibus rebus
Omne genus nasci posset, nil semine egeret.
E mare primum homines, e terra posset oriri
Squamigerum genus, & volucres erumpere coelo;

au contraire un ordre & un arrangement parfait dans les opérations de la nature : chaques choſes prennent leur origine de certaines ſources d'où elle ſortent toujours, & demandent leurs ſemences, leur matiere, leurs meres, leurs lieux & leurs diſpoſitions convenables. Les bleds, les herbes, les fruits croiſſent peu-à-peu ; & bien loin que le néant produiſe des arbres que nous voyons ſortir tout-à-coup de la terre, on a beſoin de la cultiver pour l'aider dans ſes productions.

Il étoit donc impoſſible que les Philoſophes anciens, privés de la révélation, ne cruſſent pas la matiere increéée. Car quoiqu'il y en eût entr'eux qui admiſſent un premier principe intelligent, tout ce qu'ils pouvoient faire par le ſecours de la lumiere naturelle, étoit de le regarder comme coéternel avec la

> Armenta atque aliæ pecudes, genus omne ferarum,
> Incerto partu culta ac deſerta teneret.
> Nec fructus idem arboribus conſtare ſolerent,
> Sed mutarentur: ferre omnes omnia poſſent.
> Quippe ubi non eſſent genitalia ſemina quoique,
> Qui poſſet mater rebus conſiſtere certa?

Lucretius de Rerum Natura, Lib. I. V. 160. & ſeq.

matiere. Comment auroient-ils pû surmonter mille difficultés qui resteroient encore, sans la soumission que nous devons à la Religion qui détermine nos doutes ? Si la premier cause, disoient-ils, ou le premier Etre qui est universel, a créé la matiere, il faut qu'il l'ait prise dans lui ou hors de lui. S'il l'a prise dans lui, il n'est pas infini, puisque cette matiere qui étoit dans lui, devoit y former un point, & que l'on peut mesurer tout ce dans quoi l'on peut placer un point. Il ne sauroit aussi l'avoir prise hors de lui ; car il ne seroit point infini, s'il y avoit quelque chose au-delà de lui. Si l'on répond qu'il ne l'a prise ni dans lui, ni hors de lui, mais qu'il l'a créée par sa volonté, on n'est pas beaucoup plus avancé ; car dire que Dieu a fait la matiere par sa puissance, c'est dire qu'il l'a faite lui-même. Les attributs de Dieu ne sont point distincts de Dieu : la puissance de Dieu, c'est Dieu lui-même ; il y auroit sans cela plusieurs Infinis. La justice, la clémenmence sont infinies comme sa puissance. Si ces qualités étoient séparées dans la Divinité, il y auroit autant d'infinis qu'elle a d'attributs ; ce qui ne se peut point, ne pouvant y en avoir qu'un, & l'idee de l'infinité excluant toute idée d'augmentation. Ainsi, en disant que la

matiere eſt formée par la puiſſance de Dieu, on ne termine point la queſtion, la puiſſance de la Divinité étant la Divinité même : la difficulté de ſavoir ſi elle a pris la matiere dans elle, ou hors d'elle, reſte toujours.

Il s'offre encore une nouvelle difficulté, plus conſidérable que cette premiere. Un Etre ſouverainement parfait, tel que Dieu l'eſt, ne ſauroit créer un Etre rempli de mille imperfections. Il eſt contraire à l'eſſence d'une choſe parfaite, qu'il en émane une pleine de vices, & dont les défauts ſurpaſſent de beaucoup les vertus. Or il n'eſt rien de ſi imparfait que la matiere : nous en voyons par nous-mêmes les imperfections ; donc elle n'a pû être créé par Dieu : elle n'a pû auſſi ſe former ellemême ; il faut donc qu'elle ait été de toute éternité. Les Lettrés Chinois ſe ſervent beaucoup de cet argument contre les Miſſionnaires : & il paroît que les raiſons que leur oppoſent ceux-ci, ne leur paroiſſent pas trop convaincantes. *Rien n'eſt égal*, dit un habile Miſſionnaire (1), *à l'opiniâtreté des Athées Chinois. Quand on leur objecte que le bel ordre qui regne dans l'Univers, n'a pû être l'effet du hazard ; que tout ce qui existe, a été créé par une premiere Cau-*

(1) Relation de la Chine, &c. *pag.* 144.

se, qui est Dieu : donc, repliquent-ils d'abord, Dieu est l'auteur du mal moral & du mal physique. On a beau leur dire que Dieu, étant infiniment bon, ne peut être l'auteur du mal : donc, ajoutent-ils, Dieu n'est pas l'auteur de tout ce qui existe. Quand on leur représente que le mal & le péché sont des suites du mauvais usage du libre arbitre des créatures, ils répondent d'un grand sang froid que cela même prouve que Dieu ne crée pas tout ; car puisqu'il y a d'autres Etres que lui qui ont le pouvoir de créer ; puisqu'il y a des Etres qui ne tiennent pas leur naissance de lui, il n'est donc pas la seule cause de tout ce qui existe dans le Monde. Vous avez beau vous retourner, me disoit un jour un de ces Lettrés, il faut que vous conveniez que si Dieu est l'auteur de tout ce qui existe, il est la cause du mal moral & du mal physique : ou que si Dieu n'est pas l'auteur du mal moral & du mal physique, il n'est pas l'auteur de tout ce qui existe. Je fis mon possible pour lui faire comprendre que le mal & le péché procédoient du non-être & du néant ; je me servis pour cela des raisonnemens & des démonstrations que M. Descartes a publiées dans ses Méditations ; mais il se moqua de l'autorité de ce grand homme, & me repartit avec dédain que le néant ne pouvoit être la cause de rien : que si

Dieu étoit l'auteur du bien qui existe dans le monde, & que le mal qui inonde l'Univers procédât du non-Etre, le pouvoir qu'auroit le néant de créer des Etres, s'étendroit aussi loin que celui de Dieu; ce qui est absurde & ridicule en tout sens. Il me soutint enfin que le mal moral & le mal physique sont des Etres aussi positifs que le bien moral & le bien physique: & quand je lui objectois que le mal est une privation qui tient du non-Etre, comme la maladie est une privation de santé, il me repliquoit qu'on pourroit avec autant d'apparence dire que la santé est une privation de la maladie; qu'en un mot, qu'un homme qui prend le bien d'autrui par un motif d'avarice, fait un acte aussi réel & aussi positif, qu'un homme qui donne l'aumône à un pauvre par un motif de charité, & qu'enfin les actes de l'entendement de ces deux hommes sont aussi réels & aussi positifs l'un que l'autre.

Soit mon peu de capacité (ajoute le bon Pere) *soit que la Langue Chinoise ne fournisse aucun terme qui réponde à ceux dont on se sert pour éclaircir ces matieres dans nos Ecoles de Théologie, il ne me fut pas possible de lui faire entendre raison.*

Il est plusieurs raisons qu'on peut objecter contre ce sentiment; mais il faut observer que c'est à la révelation que

nous en ſommes redevables, par l'idée qu'elle nous a donnée de Dieu : au lieu que celle qu'avoient les Payens, étoit obſcurcie par les ténébres, & ſujette à mille doutes. Tous les anciens Philoſophes, non-ſeulement ne croyoient pas que Dieu eût créé la matiere, mais ils le faiſoient lui-même matériel. Les Epicuriens & les Stoïciens s'accordoient ſur ce point : & Ciceron, examinant les différentes opinions de tous les Philoſophes ſur la Divinité, ne daigne pas s'arrêter au ſentiment de Platon, parce qu'il faiſoit Dieu incorporel. Ce n'eſt pas que Ciceron n'eût une grande eſtime pour Platon : mais il regardoit ſon opinion ſur la Divinité comme tout-à-fait inintelligible (1). Cependant, quoique Platon eût connu que Dieu n'étoit point matériel, il en avoit pourtant une idée très-fauſſe en bien des choſes (2) ; & l'on peut regarder ces différentes notions bizares & trompeuſes, que les plus grands Phyloſophes Payens ont

(1) Quod Plato ſine corpore Deum eſſe cenſet, id quale eſſe poſſit, intelligi non poteſt. *Cicero, de Natura Deorum*, Lib. I.

(2) Il faut avouer que Platon, inſtruit par Socrate, a dit de fort belles choſes de la Nature divine, quoique mêlées d'erreurs : comme lorſqu'il enſeigne que ce ſont des Dieux inférieurs au Dieu ſouverain, qui ont créé le monde. Arnauld, *ſeconde Dénonciation du péché Philoſophique*, p. 93.

eues de la Divinité, comme des argumens démonstratifs contre les idées innées. Mais ce n'est point ici l'endroit de montrer le peu de réalité de ces premieres notions qu'on veut que l'ame apporte avec elle, & qui sont si confuses, si différentes dans les hommes, & si inutiles pour connoître la Divinité & le culte qu'elle a ordonné. Je vous ferai seulement remarquer, Madame, combien il étoit difficile que par la lumiere naturelle les anciens Philosophes eussent une connoissance assez distincte de Dieu pour pouvoir conclure qu'ayant été de tout tems, il avoit, lui, Esprit pur & simple, créé la matiere.

Il *ne peut point être facile à l'homme*, dit Bayle, *de connoître clairement ce qui convient, ou ce qui ne convient pas à une nature infinie. Agit-elle nécessairement, ou avec une souveraine liberté d'indifférence ? Connoît-elle, aime-t'elle, haït-elle, par un acte pur & simple, le présent, le passé, l'avenir, le bien & le mal, un même homme successivement juste & pécheur ? Est-elle infiniment bonne ? Elle le doit être ; mais d'où vient donc le mal ? Est-elle immuable, ou change-t'elle ses résolutions, fléchie par nos prieres ? Est-elle étendue ? D'où vient donc l'étendue ? Plusieurs semblables questions qui se présentent à l'esprit, l'étonnent & l'embarrassent ; les incomprehensibilités l'arrê-*

tent à chaque pas. Il se tourne d'un côté pour éviter des impossibilités apparentes, & il en rencontre qui ne sont pas moindres (1). Les Philosophes de nos jours, qui se sont distingués autant par leur piété que par leur science, n'ont point cru blesser la Religion, en avouant qu'il étoit impossible que nous eussions, malgré la révelation, des idées claires & distinctes de la puissance de Dieu, & généralement de tout ce qui tient de l'infini (2). Ainsi, nous ne devons point nous étonner si les anciens, plongés dans les ténébres du Paganisme, n'ont pû se persuader la spiritualité de Dieu, & la création de la matiere tirée du néant, cette derniere opinion paroissant opposée aux notions les plus évidentes.

Tous les Philosophes anciens (3) ont

(1) Bayle, Continuation des Pensées diverses, écrites à un Docteur de Sorbonne à l'occasion de la Cométe de 1680. *Tom. I. pag.* 81.

(2) Le plus grand abrégement que l'on puisse trouver dans l'étude des Sciences, est de ne s'appliquer jamais à la recherche de tout ce qui est au-dessus de nous, & que nous ne pouvons esperer raisonnablement de pouvoir comprendre. De ce genre sont toutes les questions qui regardent la puissance de Dieu.... Notre esprit, étant fini, se perd & s'éblouit dans la multitude des pensées contraires qu'elle fournit. *Art de penser*, Part. IV. Chap. I. pag. 347. *Ce Livre a été fait par deux ou trois illustres Solitaires de Port-Royal.*

(3) Radix autem errorum Philosophorum illa,

donc

donc cru que la premiere matiere avoit été de toute éternité, & n'ont disputé entr'eux que de la différence du tems, où l'arrangement & l'ordre que nous voyons dans l'Univers, avoient commencé. Les uns ont cru que la régle & la disposition que nous admirons aujourd'hui, avoient été produites & formées par une premiere cause intelligente, qu'ils faisoient coéternelle avec la matiere. Les autres pensoient que le hazard & le concours fortuit des atômes avoient été les premiers ouvriers qui eussent donné l'ordre à l'Univers. Il y a eu enfin plusieurs Philosophes qui ont soutenu que le monde, tel que nous le voyons, étoit éternel, & que l'ar-

alia æterna, præter Deum, ponentium fuit quia nihil ex nihilo fieri posse putabant, etiam à prima causa, sed ex aliqua materia. Ob id autem Mundum æternum aut Materiam æternam, ex qua Mundus in tempore fieri posset, constituebant, & ita fatetur *Averro. Comment.* 4. ubi id ostendit, quod ex nihilo nihil fit, & dicit vulgus existimare quod aliquid potest ex nihilo fieri, quia decipitur in duobus. Alterum est, quod putat vulgus nihil esse, quod non videt; & quia aliquando experitur fieri aliquid visibile ex eo quod non videt, putat ex nihilo fieri, quod tamen falsum est. *Francisci Toleti Societ. Jesu Commentaria, una cum quæstionibus in octo Libros Aristotelis de Physica Auscultatione &c.* Comment. in Lib. VIII. Phys. Cap. 1. fol. 209. vers.

rangement n'étoit point postérieur à la matiere.

De tous les Savans qui ont soutenu l'éternité du Monde, Aristote (1) a été celui qui a embrassé cette opinion avec le plus de fermeté. Quoiqu'il ait changé très-souvent de sentiment sur d'autres sujets, il n'a jamais varié dans celui-là, & l'a toujours soutenu fermement. Il se moquoit de ceux qui croyoient le contraire, & il disoit, en parlant d'eux, qu'ils lui donnoient des frayeurs étonnantes; qu'il n'avoit craint pendant un tems que la ruine de sa maison qui étoit bâtie depuis très long-tems : mais qu'il avoit bien d'autres sujets d'appréhension, puisqu'on lui faisoit craindre que le monde qui avoit eu un commencement, & qui par conséquent étoit pé-

(1) Mundum esse genitum, omnes antiqui Philosophi ante ipsum Aristotelem posuerunt, ut Anaxagoras, Democritus, Empedocles, Melissus, Plato cum ceteris; sed ipse Aristoteles omnium primus ingenitum & æternum fecit, ut de se ipsemet ait 1. *de Cælo*, *text.* 102. Imo vero ab ipsomet Deo Mundum fuisse factum asseruit Plato *in Timæo* una cum tempore, & duraturum perpetuo, sicut & nos : & ante illum quoque Anaxagoras factum esse à Mente dixit, & infinito ante tempore Mentem antecessisse, & postea Mundum fecisse, quam Deum haud dubie esse intelligebat. *Id. ibid.* Col. I.

rissable, ne tombât en ruine, & ne fût réduit en poussiere. Voici quelles étoient les principales raisons de ce Philosophe. Le mouvement, disoit-il, (1) doit être éternel ; ainsi le Ciel, ou le monde, dans lequel est le mouvement, doit être éternel. En voici la preuve. *S'il y a eu un premier mouvement, comme tout mouvement suppose un mobile, il faut absolument que ce mobile soit ou engendré, ou éternel, mais pourtant en repos, à cause de quelque empêchement. Or, de quelque façon qu'on suppose que cela soit, il s'ensuit une absurdité. Car si ce premier mobile est engendré, il l'est donc par le mouvement, lequel par conséquent sera anterieur au premier ; & s'il a été en repos éternellement, l'obstacle n'a pû être ôté sans le mouvement, le-*

(1) *Voici encore un autre argument, à peu près semblable à celui-là.* Si Mundus incepit, pariter etiam tempus : sed hoc non potuit habere initium, ergo nec ipse Mundus. Minor probatur : Incepit tempus, ergo dabitur primum Nunc, ante quod non fuit tempus. Tunc si cuilibet Nunc correspondet mutatum esse in motu (non enim tempus est extra motum) ; ergo illi primo Nunc respondet mutatum esse in aliquo motu. At ante quodlibet mutatum esse, est motus : ergo etiam ante illud Nunc erit tempus, quod sit in illo motu. Et sic nunquam dabitur primum Nunc ante quod non sit tempus : non igitur principium habere potest. *Id. ibid.* fol. 221. Col. 2.

quel derechef aura été antérieur au premier. A cette raiſon Ariſtote ajoute pluſieurs autres. Il ſoutenoit (1) que Dieu & la nature ne feroient pas toujours ce qu'il y a de meilleur, ſi l'Univers n'étoit éternel : puiſque Dieu, ayant jugé de tout tems que l'arrangement du monde étoit un bien, il auroit différé de le produire pendant toute l'éternité antérieure.

Parmi pluſieurs autres argumens d'Ariſtote, en voici un qui ne laiſſe pas que d'être embarraſſant. *Si le monde a été créé, il peut être détruit ; car tout ce qui a eu un commencement, doit avoir une fin. Le monde eſt incorruptible & inaltérable ; donc il eſt éternel, il n'a point été créé.* Voici la preuve que le monde eſt incorruptible.

Si le Monde peut être détruit, ce doit

(1) Si Deus fuit ab æterno, & Mundum non produxit, id petitur ſtatim : Aut potuit, & voluit, aut nec potuit, nec voluit : aut voluit, ſed non potuit : aut potuit, ſed non voluit. Si primum detur, profectò Mundus fuit ab æterno. Si vero alterum, quod nec potuit, tunc nec voluit, ſequitur quod nec poſtea vellet nec poſſet, & eſſet imperfectus, & perfectior poſtea. Si tertium, quod voluit ſed non potuit, pariter eſſet id imperfectionis, quæ repugnat primo principio. Si quartum, potuit, ſed non voluit, fuit invidus ; quia, cum poſſet bonum communicare, noluit id facere. Cum igitur nihil ex his dici poſſit, ſequitur quod Mundus æternus fuit. *Id. ibid.* pag. 211. Col. 1.

être naturellemment par celui qui l'a créé ; mais il n'en a point le pouvoir : donc le monde est éternel. Si l'on suppose que Dieu à la puissance de détruire le monde, il faut savoir alors si le monde étoit parfait. S'il ne l'étoit pas, Dieu n'avoit pû le créer, puisqu'une cause parfaite ne peut rien produire d'imparfait, & qu'il faudroit pour cela que Dieu fût défectueux ; ce qui est absurde. Si le monde au contraire est parfait, Dieu ne peut le détruire, parce que la méchanceté est contraire à son essence, & que c'est le propre de celle d'un Etre mauvais de vouloir nuire aux bonnes choses (1) Je pourrois encore rapporter ici plusieurs autres objections d'Aristote ; mais comme elles sont très-subtiles, je ne veux point chercher à vous obliger à trop d'attention, & je craindrois que vous ne disiez

(1) Si Mundus esset generatus, utique destrui posset: sed Mundus est incorruptibilis ; ergo fuit ingenerabilis. Minor probatur. Si mundus corrumpi posset, maxime ab eo qui fecit eum ; sed ab hoc non potest, ergo à nullo. Probatur minor. Si à Deo corrumpi potest, & id est possibile, ponatur in esse : tunc vel Mundus erat perfectus, vel non. Si non : ergo nec causa fuit perfecta, quod absonum est. Si autem perfectus fuit, ergo à Deo dissolvi non potest ; quia pravi hominis est & vitium, perfecta destruere : at Deus nullam potest committere pravitatem, & sic nec Mundum destruere. *Id. ibid.*

que je suis un maître qui mene ses disciples par des chemins aussi épineux que ceux où voyagent journellement tous ces Philosophes que j'ai plaisantés quelquefois. Je me contenterai de vous dire que l'opinion d'Aristote étoit d'autant plus probable, qu'il y avoit beaucoup moins de difficultés à résoudre dans le systême de l'éternité du monde, que dans ceux qui lui étoient opposés. Car puisque tous les Philosophes, de quelque Secte qu'ils fussent, admettoient l'existence de la matiere de tout tems, il étoit bien plus naturel de croire que l'ordre étoit coéternel avec elle, que de laisser cette premiere matiere inutile & dans l'inaction, ainsi que le premier principe intellectuel qui existoit avec elle, si l'on faisoit tant que d'en admettre un, & si l'on se contentoit seulement, comme Epicure, de la seule matiere premiere, ou des atômes, qui étoient avant la formation du monde. Quelle difficulté ne s'ensuivroit-il pas de croire que le hazard & le concours des atômes eussent pû produire l'harmonie & la regle que nous voyons dans l'univers? D'ailleurs, les sectateurs & les disciples d'Aristote proposoient une question indissoluble, lorsqu'on n'est point éclairé par la lumiere de la révélation. Ils demandoient lors de l'arrange-

ment de la matiere, lequel avoit été formé le premier, de l'œuf ou de l'oiseau; car il ne peut point y avoir d'œuf sans oiseau, ni d'oiseau sans œuf. Ainsi ils soutenoient qu'il devoit y avoir une espece de cercle dans les semences, & que les œufs & les oiseaux avoient toujours été engendrés & produits alternativement l'un par l'autre, sans que leur espece eût jamais eu ni origine ni commencement.

A toutes ces raisons j'en ajouterai une derniere. Selon le Pere Mallebranche, lorsqu'on voit deux opinions qui n'ont toutes les deux aucune marque évidente de la vérité, on doit choisir celle qui paroît la plus simple & la moins chargée de difficultés. Or rien n'étoit si simple que le systême d'Aristote : il ne demandoit aux autres Philosophes qu'un seul article; encore n'étoit-il pas essentiel, puisque tous convenoient de l'éternité de la matiere. Mais dans les autres systêmes il s'offroit des difficultés sans nombre, dont nous avons parcouru les principales; & si la Religion n'arrêtoit & ne fixoit notre croyance, le sentiment d'Aristote seroit encore beaucoup plus simple & moins embarrassé que celui que nous suivons par la révélation. L'éternité du monde supposée, voilà toutes les difficultés passées, & le reste s'ensuit

naturellement & néceſſairement. On n'eſt plus étonné de l'ordre de l'univers, de l'arrangement des ſaiſons, des productions de la nature ; c'eſt une ſuite conſéquente de l'éternité du monde. Ce qui a été de tout tems, doit être abſolument de tout tems. Ainſi, ſi l'ordre a ſubſiſté dans l'éternité anterieure, il faut qu'il ſoit conſervé de même dans l'éternité poſterieure. Je conviens que c'eſt une grande difficulté qui s'offre d'abord, que d'admettre la matiere éternelle ; mais celles qui ſe préſentent d'un autre côté, le ſont encore plus.

Si l'on a de la difficulté à concevoir l'éternité de la matiere, on n'en a pas moins à ſe former l'idée d'un Etre éternel & ſpirituel. Il s'offre d'abord deux embarras, la ſpiritualité, dont je n'ai que des notions vagues, & l'éternité de ce même Etre. Si je vais plus loin, je me jette dans un labyrinthe dont je ne ſaurois ſortir ; il m'eſt impoſſible de comprendre comment un Etre ſpirituel peut créer de la matiere. En avançant plus avant, je m'égare encore davantage. Si Dieu a créé l'homme, & qu'il ſoit par conſéquent émané d'un principe ſouverainement bon, comment peut-il être mauvais ? La ſouveraine bonté peut elle produire une créature malheureuſe, & la ſouveraine ſainteté une créature criminelle

minelle ? Tous ces doutes, & bien d'autres, s'offrent à mon esprit : & je n'ai, pour les résoudre, d'autres secours que de penser que mon esprit étant renfermé dans des bornes très-étroites, je ne dois point, moi fini, vouloir juger des opérations d'un Etre infini, dont je n'ai de connoissance que celle qu'il a bien voulu me donner, & auprès de qui toute la science humaine est une ignorance profonde (1).

§. III.

Examen des systêmes différens de ceux qui ont cru le Monde éternel.

LEs Philosophes Grecs avoient été prévenus par les Egyptiens dans l'opinion de l'éternité du monde : & peut-être les Egyptiens l'avoient-ils été par d'autres peuples dont nous n'avons aucune connoissance. Mais nous ne pouvons en être éclaircis ; car c'est en Egypte où nous découvrons les premieres traces de la Philosophie. Les Prêtres étoient ceux qui s'y appliquoient le plus ; mais generalement tous les Egyptiens

(1) Perdam sapientiam sapientium, & prudentiam prudentium reprobabo. *Isaias*, Cap. I. Vers. 19.

croyoient & admettoient deux Divinités premieres & éternelles, le ſoleil & la lune qui gouvernoient tout l'univers. Ils croyoient que l'eſprit & le feu appartenoient au ſoleil, le ſec & l'humide à la lune, & l'air à tous les deux; ils penſoient que tout le corps de l'univers étoit formé de ces deux aſtres. L'eſprit, le feu, le ſec, l'humide & l'air n'étoient que des membres de ce corps, comme la tête, les pieds & les mains ſont les membres de celui de l'homme (1).

Quoique ce ſyſtême ne ſuppoſât point entierement le monde éternel; cependant il approchoit beaucoup de celui d'Ariſtote, en ſuppoſant l'éternité

(1) Διὸ καὶ τὸ μέν ἅπαν σῶμα τῆς τῶν ὅλων φύσεως ἐξ ἡλίου καὶ σελήνης ἀπαρτίζεσθαι τὰ δὲ τούτων μέρη πέντε τά προειρημένα, τό τε πνεῦμα καὶ τὸ πῦρ καὶ τὸ ξηρὸν, ἔτι δὲ τὸ ὑγρὸν καὶ τὸ τελευταῖον τὸ ἀερῶδες, ὥσπερ ἐπ' ἀνθρώπου κεφαλὴν, χεῖρας καὶ πόδας καὶ τἄλλα μέρη καταριθμοῦμεν, τὸν αὐτὸν τρόπον τὸ σῶμα τοῦ κόσμου συγκεῖσθαι ἐκ τῶν προειρημένων.

Ideoque totum Naturæ univerſæ corpus ſole & luna conſummari; cujus partes jam indicatæ, ſpiritus, ignis, ſiccitas, humor, & aëria tandem natura, e quibus, ut in homine caput, manus, pedes, & alias partes numeramus, eodem modo corpus Mundo conſiſtat. *Diodorus Siculus, Bibliotheca* Lib. I. Chap. II.

du soleil & de la lune. Il étoit beaucoup moins absurde que celui qui rendoit le hazard la cause de l'arrangement de l'univers; au lieu que les deux premiers principes intelligens, que supposoient les Egyptiens, leur faisoient trouver aisément la cause de l'ordre & de sa continuation. Ils n'étoient plus surpris de la justesse que nous appercevons dans le cours des astres & dans les arrangemens des saisons, puisque la regle avoit été faite, & étoit encore conservée par des êtres intelligens & éternels.

Les Romains prirent des Grecs l'opinion de l'éternité du monde. Lorsqu'ils commencerent à s'appliquer à la Philosophie, ils embrasserent peu à peu toutes les Sectes differentes, & chacune eut ses partisans dans Rome, ainsi que dans Athenes. Les uns adopterent les sentimens de Démocrite, d'Empedocle, de Diogene, d'Heraclite, d'Anaximandre, d'Epicure, de Zenon, & crurent que le monde avoit eu un commencement. Les autres embrasserent le parti d'Aristote & des autres Philosophes qui avoient suivi son sentiment, & penserent que l'univers avoit toujours été dans le même état où ils le voyoient. On disputa dans l'Italie aussi vivement que dans la Grece : l'on y avanca aussi

peu, & l'on ne fut pas plus éclairci dans un pays que dans l'autre.

§. IV.

Raiſons des Philoſophes qui croyoient que le Monde avoit eu un commencement.

POur peu que l'on contemple l'ordonnance admirable de ce monde, l'arrangement des ſaiſons, le cours reglé des aſtres, & toutes les ſages productions de la nature, on conçoit aiſément qu'il doit y avoir eu un premier mobile, une cauſe intelligente, qui a occaſionné un ordre auſſi beau & auſſi régulier. Ainſi tous les Philoſophes, excepté les Epicuriens, qui croyoient que le ſeul hazard avoit formé le monde, ſe ſervoient de la contemplation de cet ordre & de cette régularité, comme d'un argument invincible contre l'éternité du monde. *Il faut*, diſoient-ils, *qu'il y ait un Agent induſtrieux, qui ait ordonné que toutes choſes fiſſent leur cours de telle ou de telle maniere, & non point d'une autre. Sans cela, l'ordre que nous voyons ne pourroit ſubſiſter; car en ſuppoſant (ce qui eſt pourtant impoſſible)*

que l'arrangement & la regle puſſent naître du hazard, cet arrangement & cette regle ne pourroient durer long-tems. C'eſt vouloir s'aveugler que de penſer le contraire. Or, s'il y a un premier Etre qui ait composé l'harmonie de l'univers, cet univers n'eſt donc pas éternel, puiſqu'il y a eu avant lui le premier Etre, auquel il eſt redevable de ſon arrangement. Et il y auroit une abſurdité étonnante à dire que l'ouvrage eſt auſſi ancien que l'ouvrier; car pour qu'une choſe ſoit faite par quelqu'un, il faut que ce quelqu'un ſoit avant la choſe.

Quelque forte que fût cette raiſon, les Epicuriens ne pouvoient s'en ſervir; mais ils fondoient leurs ſentimens ſur les obſervations des choſes naturelles: *Les parties du monde*, diſoient-ils, *ſont ſujettes à la corruption: ainſi le monde entier doit y être lui-même ſujet, parce que le tout ſuit toujours la nature de ſes parties. Nous voyons*, continuoient ces Philoſophes, *que le tems détruit, change, renverſe les bâtimens les plus ſtables; que les pierres ſe pourriſſent & ſe réduiſent en pouſſiere; que l'air dévore les rochers les plus durs; que les montagnes ſe précipitent dans les plaines* (1). *Le feu*,

(1) Denique, non lapides quoque vinci cernis ab ævo?
Non altas turres ruere, & putreſcere ſaxa?

les incendies, les orages, brisent & emportent tous les corps l'un après l'autre. Et peut-être quelque jour le monde, ébranlé par quelque violente secousse, tombera en ruine, & les atômes dont il est formé, se diviseront & s'enfuiront en liberté dans l'espace immense du vuide (1).

Non delubra Deûm simulachraque fessa fatisci ?
Nec sanctum Numen fati protollere fines
Posse, neque adversus Naturæ fœdera niti ?
Denique non Monumenta virûm dilapsa videmus ?
Non ruere avulsos silices à montibus altis,
Nec validas ævi vires perferre patique ?

Lucretius de Rerum Nattura. Lib. V. Vers. 307. & seq.

(1) Ne, volucrum ritu flammarum, mænia mundi
Diffugiant subito magnum per Inane soluta;
Et ne cætera consimili ratione sequantur,
Neve ruant cœli tonitralia Templa superne,
Terraque se pedibus raptim subducat, & omnes
Inter permistas terræ cœlique ruinas
Corpora solventes abeant per Inane profundum,
Temporis ut puncto nihil exstet relliquiarum,
Desertum præter spatium, & primordia cæca.

Lucretius de Rerum Natura, Lib. I. V. 1095. & seq.

Les Epicuriens tiroient de l'assemblage des premiers principes, ou des premiers corpuscules de la matiere, un nouvel argument. Ils prétendoient que les atômes qui avoient formé le monde par leur concours fortuit, étant dans un mouvement continuel & violent, devoient dans la suite du tems occasionner sa ruine par les efforts qu'ils faisoient pour se débarrasser & se mettre en liberté. Ils ajoutoient à cela que tout ce qui avoit pris naissance étoit sujet à la mort, & qu'ainsi le monde ayant été formé, devoit aussi prendre fin. Ces deux dernieres raisons n'avoient pas autant de poids que les premieres: elles n'étoient fondées que sur les principes des Epicuriens, dont elles étoient véritablement une suite nécessaire; mais comme les sectateurs d'Aristote ne convenoient point de la vérité de ces principes, les argumens qui en étoient uniquement émanés, n'avoient aucune force, & tomboient dans le cas d'être regardés comme des *pétitions de principe*.

Si vous me demandez, Madame, quelle est l'opinion que j'aurois cru la plus probable, si j'eusse vécu du tems de l'ancienne Athenes, je vous dirai que j'eusse peut-être pensé comme Manile, qui, avouant que l'éternité & la

création du monde étoient également au-dessus de la portée humaine, assuroit qu'on douteroit & qu'on disputeroit toujours de la vérité de ces deux sentimens opposés :

Semper erit genus in pugna, dubiumque manebit,
Quod latet, & tantum supra est hominemque Deumque.

Je sens pourtant que j'aurois eu une secrette inclination, & assez de penchant à croire que le monde étoit éternel. Il me paroît que j'eusse trouvé aisément des réponses aux objections qu'on auroit pu me faire. J'aurois soutenu qu'il n'étoit point étonnant ni absurde de croire que la matiere avoit été coéternelle avec Dieu, dirigée par lui, & qu'elle n'en avoit reçu cependant ni l'arrangement, ni la forme qu'elle a actuellement. Mes raisons eussent rendu mon opinion aussi probable que la leur; car en soutenant que Dieu avoit existé de tout tems avec la matiere, j'aurois aussi soutenu que de tout tems Dieu avoit reglé son mouvement. *N'est-il pas vrai*, leur eussé-je demandé, *qu'il n'y a point de tems dans Dieu?* Ils n'eussent pu me nier ce principe, ni celui par lequel j'eusse encore établi que lorsque

cet être souverainement puissant veut quelque chose, l'effet suit dans l'instant sa volonté. Or, supposons que Dieu, qui a été de tout tems, ait voulu que le monde ait eu son ordre & son arrangement de tout tems (1); l'effet suivant

(1) » La question de la possibilité de l'éternité » a été soutenue par plusieurs grands Philosophes, » & entre autres par S. Thomas, & par Durand. » Voici les principales raisons de ces Philosohes, » qui sont les mêmes que celles que j'ai dites » dans le texte de mon Ouvrage; mais un peu » plus détaillées, & rangées selon les regles de » l'argumentation. « Est autem quæstio nimis gravis propter placita diversa insignium Doctorum, & propter rationes validas ex utraque parte, & propter rei ipsius magnitudinem Imprimis est argumentum primum, quo probatur Mundum potuisse ab æterno esse. Deus ab æterno fuit, jam omnipotens, sicut cum produxit Mundum; ab æterno potuit producere Mundum. Consequentia certissima est, & antecedens verissimum. Et hoc argumentum est præcipuum pro hac sententia.

Secundo. Deus ab æterno cognovit Mundum, & voluit: ergo potuit Mundum producere. Probatur consequentia: Quia tantæ facilitatis est ipsi Mundum producere, quantæ cognoscere & velle: imo sola cognitione & voluntate producit res has.

Tertio. Si ab æterno non potuisset Mundum producere, sequitur quod debuit expectare per æternitatem ut Mundum posset producere. Æternitas autem major est quocumque tempore, & sic expectaret per multum temporis; quod absurdum est & impossibile.

Quarto. Si Mundus non potuisset ab æterno esse, ex eo foret, quia non possunt esse in unico

toujours sa volonté, le monde aura été de tout tems. Mes adversaires m'auroient répondu qu'une chose ne peut passer du non-être à l'être, sans avoir un commencement, & qu'ainsi le monde ayant été fait, il faut nécessairement qu'il y ait eu un tems où il n'ait pas été. Ils auroient ajouté que Dieu ne pouvoit changer l'essence des choses, & que celle de la création étoit de faire passer la chose créée, du non-être à l'être. J'aurois opposé à ces raisons les bornes étroites de notre esprit, qui, étant fini, ne peut comprendre les opérations de l'infini, ni rien de ce qui concernoit sa puissance ; & l'on n'eût jamais pu me prouver que Dieu, ayant existé de tout tems (1), n'avoit pu

instanti simul causa & effectus, producens & productum : Sed hoc falsum est, ut colligitur ex his sensibilibus. Si enim sol ab æterno esset, lumen ab æterno esset, & si pes, similiter vestigium. At lumen & vestigium effectus sunt efficientis solis, & pedis ; potuit ergo cum causa æterna effectus coæternus esse.

Cujus sententiæ est S. *Th.* Theologorum primus, 1. *p. q.* 46. *art.* 2. & cum eo ipsius discipuli. Similiter *Durand.* 2. *d.* 4. *q.* 2. & *Gregor.* 2. *Sen. d.* 2. *q.* 3. *Francisc. Toleti, &c. Commentaria, &c. Com. in* Lib. VIII. *Physic. Arist.* cap. 2. quæst. 2. fol. 214. Col. 1.

(1) Gassendi a fort bien développé les opinions des Philosophes anciens sur la coéternité du Monde avec Dieu. Il montre que ceux qui, ainsi que

vouloir & faire une chose de tout tems.

Les argumens des Epicuriens m'eussent moins donné de peine à combattre. Je leur eusse nié que le monde fût cor-

Pythagore, Platon &c. croyoient que Dieu étoit l'Auteur de l'Univers, pensoient cependant que le Monde n'avoit jamais eu aucun commencement, & qu'il avoit existé pendant toute l'éternité par la volonté de celui qui l'avoit produit de tout tems, ayant été lui-même de tout tems. Ils pensoient, ainsi que les Philosophes modernes qui soutiennent la possibilité de la création du Monde dans toute l'éternité, que quoiqu'une cause ne puisse pas être dite premiere *par le tems*, elle doit cependant être regardée comme telle *par sa nature.* Le Monde étoit donc une suite & une dépendance de Dieu, comme la chaleur l'est du soleil; car le soleil est l'auteur & la cause de la chaleur, quoique la chaleur ait toujours existé avec lui. Voici pour ceux qui entendent le Latin. Nam Thales quidem Milesius causam apud Laertium dicens, cur Mundus pulcherrimus sit, *ποίημα γὰρ*, inquit, *τῦ Θεῦ*, opificium enim est Dei. De Anaxagora res est celebris, quatenus Mens illa idem est cum Deo. De Pythagora & Platone vel unus Timæus testatur, cujus ore, cum Pythagoricus esset, opinionem propriam sic Plato expressit, ut passim declaret esse Deum Parentem ac Opificem Universi. Et esse quidem potuit tam Pythagoræ, quam Platonis sententia, quæ est superius ex illorum Interpretibus insinuata, ut scilicet existimarint Mundum esse genitum *ὐ κατὰ χρόνον*, non tempore, quod nempe nunquam cœperit, *ἀλλὰ κατ' ἐπίνοιαν*, sed cogitatione, quasi, tametsi non cœperit, cogitatione tamen assumatur præ-extitisse materiam è qua formatus

ruptible, parce qu'ils croyoient appercevoir quelque corruption dans les parties dont il est composé. L'on peut appeller régeneration plutôt que corruption, ce changement que nous voyons dans la matiere. Elle n'est ni perdue, ni gâtée, ni corrompue par les différentes formes qu'elle prend, & peut-être une des principales causes de sa force & de sa vigueur consiste-t-elle

fuerit. Enim vero eam esse putarunt Mundi à Deo dependentiam, ut Deus Mundo inexistens, habendus esset genitor Mundi, quod causa foret materiæ & distinctionis, & ornatûs omnis. Videlicet idem censuerunt, quod plerique jam Doctorum admittunt, dum tuentur potuisse Mundum creari à Deo ab æterno, ac Deum futurum fuisse causam, ob dependentiam Mundi ab ipso; eo modo, quo, si ponamus solem cum luce, aut pedem cum vestigio fuisse ab æterno, poterit semper & sol lucis, & pes vestigii causa censeri. Admittunt quippe posse effectum esse causæ suæ coævum, & sufficere cum causa non uno sit prior tempore, sit saltem prior natura, τῇ φύσει, quam vocem habet Photinus quoque, aut ratione, τῷ λόγῳ, quæ vox Timæi Locri est, loco illius κατὰ, vel πρὸς ἐπίνοιαν, cogitatione, quam observare apud Stobæum & Sextum Empiricum licet. Utcumque sit, tam Philosophi illi, quam omnes eorum Sectatores & Interpretes, Deum Mundi causam dixerunt. De Stoicis res est perspecta; & vel ipsa Balbi adversus Velleium, Epicurumve Oratio satis demonstrat quid senserint. Gassendi *Opera*, *Sect.* 1. *Phys.* Lib. 1. Cap. 2. *Vide etiam* Animadv. 2. *in Philos. Epicuri Syntagma*, pag. 115. Edit. in-4°.

dans ces apparentes deſtructions, qui, la ſubtiliſant, lui donnent plus de liberté pour produire de nouveaux miracles. Et quand on objecte qu'on ne voit point de montagnes s'élever, mais qu'on en voit au contraire qui s'abbaiſſent tous les jours par la chute des rochers, & qu'il eſt par conſéquent à craindre que tous les lieux hauts étant applanis, l'eau ne ſubmerge la terre & ne la détruiſe, ce qui ne pourroit ſe faire ſi le monde avoit été éternel, une cauſe éternelle ne pouvant prendre fin, on prouve aiſément à ceux qui ſoutiennent ce ſentiment, que la terre regagne d'un côté ce qu'elle perd de l'autre. L'on a ſouvent vu des feux ſouterreins, qui, ſoulevant des maſſes de terre & des rochers d'une groſſeur énorme, les jettent dans les plaines, & y forment ſucceſſivement & peu à peu des élévations, qui remplacent celles qui peuvent s'abbaiſſer dans une autre partie de la terre. De notre tems une iſle s'eſt formée dans l'Archipel, & eſt ſortie du fond des eaux (1). La mer, depuis Jules-Céſar, s'eſt retirée de plus d'une lieue vers les côtes de Fréjus en Provence. Hérodote dit que ſous le regne de Menès, premier Roi d'Egypte, toute

(1) Voyez la *Relation de l'Iſle de Santorini.*

cette contrée étoit un marais, excepté le pays de Thebes; qu'il ne paroissoit rien de la terre qu'on y voit aujourd'hui au-delà du lac qu'on nomme Méris, duquel on compte actuellement sept journées de chemin jusqu'à la mer. *Je crois*, dit cet Historien, *tout ce qu'on m'a dit de l'Egypte, voyant principalement qu'elle n'a point de terre qui lui soit contigue; qu'on trouve des coquilles dans ses montagnes; qu'il en sort une eau salée, qui ronge même les pyramides; que la montagne qui est en Egypte au-dessus de Memphis, est sablonneuse. Si nous voulions nous arrêter à cette opinion des Ioniens, nous montrerions par ce moyen qu'il n'y avoit point autrefois d'Egypte, & que les Egyptiens n'avoient point de pays de leur nom. Car la contrée de* Delta, *comme ils le disent eux-mêmes, & que je l'ai moi-même remarqué, est une terre que la riviere leur a donnée, & qui, pour ainsi dire, n'a été créée que depuis peu de tems* (1).

On peut donc supposer, & même avec beaucoup d'apparence de vérité, que ces amas de terre & de limon qui se font par le transport continuel de ce que charient les fleuves & les rivieres,

(1) *Herodote*, *Histoire*, Liv. II. pag. 104 & 105. *Je me sers de la Traduction du* Pere du Ryer.

remplacent dans certains pays le terrein qui ſe perd dans d'autres, comme celui qui fut inondé autrefois en Hollande, où plus de quatre-vingt villages furent ſubitement ſubmergés. Ces changemens ſe faiſant inſenſiblement & ſucceſſivement pendant le cours de tous les ſiécles, tout ce qui eſt maintenant terre peut bien avoir été autrefois mer; & ce qui eſt mer peut devenir terre (1). Mais cette révolution n'arrivant que par degrés, &, pour ainſi dire, imperceptiblement, l'ordre des choſes n'eſt point interrompu ni bouleverſé: & la matiere ne ſe corrompt point pour changer de forme & prendre une nouvelle modification; de même qu'un quarré de cire qu'on réduit en rond, ne périclite point pour changer de figure. Et quant au mouvement violent qu'on donne aux atômes, qui, voulant ſe mettre en liberté, réduiront un jour le monde en pouſſiere, dès qu'on n'accorde point

(1) Vidi ego quod fuerat quondam ſolidiſſima tellus,
Eſſe fretum: vidi factas ex æquore terras:
Et procul à pelago conchæ jacuere marinæ,
Et vetus inventa eſt in montibus anchora ſummis.

Ovid. Metamorphoſ. Lib. XV. Verſ. 262. & ſeq.

que le hazard ait produit l'univers ; cette prétendue agitation des premiers corpuscules de la nature tombe d'elle-même & n'a aucune force.

§. V.

Examen du systême de l'ame du Monde.

IL y a eu des Philosophes qui ont eu un troisieme sentiment sur le monde, différent des deux premiers. Ils le croyoient éternel comme les Péripatéticiens, & se réunissoient avec eux en ce point contre les Epicuriens ; mais ils ne croyoient point qu'un Etre intelligent & tout-puissant en réglât l'harmonie. Ils disoient que l'univers étoit un tout, de la même maniere qu'une plante, ou un animal ; c'est-à-dire qu'il y avoit une certaine force répandue dans le monde, qui en vivifioit les parties & entretenoit leur liaison : ensorte que la lune, le soleil, la terre, les étoiles, & les autres globes célestes, enfin tous les corps matériels composoient un tout animé & vivifié comme les différentes parties d'un animal le font dans leur assemblage. Ciceron, en parlant des Philosophes qui soutenoient cette opinion, cite

cite Straton, & explique les attributs qu'ils donnoient à la matiere. Straton, dit-il, Disciple de Théophraste, celui qu'on surnommoit le Physicien, soutenoit que toute la puissance de la Divinité résidoit dans la matiere, à qui il accordoit toutes les facultés propres à la génération & à la conservation; mais il destituoit & privoit cet esprit qui la vivifioit, de la raison & de la connoissance (1). Virgile a souvent décrit le dogme de l'ame du monde dans ses Ouvrages (2).

(1) Nec audiendus ejus (*Theophrasti*) auditor Strato, is qui Physicus appellatur, qui omnem vim divinam in Natura sitam esse censet, quæ causas gignendi, minuendi habebat, sed carebat omni sensu. *Cicero*, *de Natura Deorum*, Lib. I. Pag. 56.

(2) Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus
Æthereos dixêre: Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.

Virgil. Georgicor. Lib. IV. Vers. 220. & seq.

Le même système est repeté dans l'Enéide.

Principio cœlum ac terras, camposque liquentes,

Ce syſtême avoit bien des partiſans chez les Romains : il en a eu dans tous les tems (1), & même depuis peu Spinoſa l'a renouvellé & mis dans ſon grand jour. Il a ſoutenu cette opinion auſſi bien qu'on peut défendre un ſentiment auſſi erroné & dont il ſuit des conſéquences auſſi abſurdes (2). Il ſup-

> Lucentemque globum lunæ, titaniaque aſtra
> Spiritus intus alit ; totamque infuſa per artus
> Mens agitat molem, & magno ſe corpore miſcet.
> Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
> Et quæ marmoreo fert monſtra ſub æquore pontus.
>
> *Virgil. Æneid.* Lib. VI. Verſ. 725. & ſeq.

(1) Alexander Epicureus dixit Deum eſſe materialem, vel non eſſe extra ipſum : & omnia eſſentiabiliter eſſe Deum, vel formas, accidentia imaginata, & non habere veram entitatem, &c. *Albretus in Phyſ.* Tract. III.

(2) Præter Deum nulla dari, neque concipi poteſt ſubſtantia.

Demonſtratio.

Cum Deus ſit Ens abſolute infinitum, de quo nullum attributum, quod eſſentiam ſubſtantiæ exprimit, negari poteſt (per definit. VI.) iſque neceſſario exiſtat (per propoſit. 11.) Si aliqua ſubſtantia præter Deum daretur, ea explicari deberet per aliquod attributum Dei ; ſicque duæ ſubſtantiæ ejuſdem attributi exiſterent, quod (per prop. *V.*) eſt abſurdum ; adeoque nulla ſubſtan-

pose qu'il n'y a qu'une substance dans l'univers, à laquelle il donne le nom de Dieu. Tous les êtres particuliers, l'étendue corporelle, le soleil, les hommes, les plantes, leurs imaginations, leurs idées, sont des modifications de Dieu (1), ou de cette substance qui est

tia extra Deum dari potest, & consequenter etiam concipi. Nam si posset concipi, deberet necessario concipi ut existens: atqui hoc (per primam partem hujus demonstrationis) est absurdum; ergo extra Deum nulla dari, neque concipi potest substantia. B. D. SPINOS. *Opera posthuma Eth. ordine geometrico demonstrata, &c.* p. 12.

(1) Non dubito quin omnibus, qui de rebus confuse judicant, nec res per primas suas causas noscere consueverunt, difficile sit demonstrationem VII. proposit. concipere, nimirum quia non distinguunt inter modificationes substantiarum & ipsas substantias, neque sciunt quomodo res producuntur. Unde fit ut principium quod res naturales habere vident, substantiis adjungant; qui enim veras rerum causas ignorant, omnia confundunt, & sine ulla mentis repugnantia tam arbores, quam homines fingunt, & homines tam ex lapidibus, quam ex semine formari, & quascumque formas in alias quascunque mutari imaginantur. Sic etiam, qui naturam divinam cum humana confundunt, facile Deo affectus humanos tribuunt, præsertim quamdiu etiam ignorant quomodo affectus in mente producuntur. Si autem homines ad naturam substantiæ attenderent, minime de veritate VII. propositionis dubitarent, imo hæc propositio omnibus axioma esset, & inter notiones communes numeraretur. Nam per substantiam intelligerent id quod in se est & per

Dieu lui-même. Lorsqu'on oppose à Spinosa qu'il y a deux sortes de substances, l'une increée & l'autre creée, telle que la matiere & notre ame; & que *subsister par soi*, qui sont les termes dont on se sert pour définir la substance, signifie seulement ne dépendre pas de quelque sujet d'inhésion, mais être comme les ames des hommes, la matiere, les Anges, &c. Il répond (1), que pour mériter le nom de substance, il faut indépendamment de toutes causes exister par soi-même éternellement.

Avant de vous montrer les absurdités de ce systême, vous me permettrez, Madame, de m'arrêter un moment sur les raisons qui avoient forcé Spinosa à

se concipitur, hoc est, id cujus cognitio non indiget cognitione alterius rei; per modificationes autem id quod in alio est, & quorum conceptus à conceptu rei in qua sunt, formatur. *Id.* ibid. Schol. 11. proposit. V.

(1) Propositio XV.

Quidquid est, in Deo est, & nihil sine Deo esse neque concipi potest.

Demonstratio.

Præter Deum nulla datur neque concipi potest substantia (per prop. XIV.) hoc est (per defin. 111.) res quæ in se est, & per se concipitur. Modi autem (per definit. V.) sine substantia nec esse, & per ipsam solum concipi possunt: atqui præter substantias & modos nihil datur (per axiom. 1.); ergo nihil sine Deo esse neque concipi potest. *Id.* ibid. pag. 12.

soutenir un dogme rempli de tant de difficultés. Deux choses l'avoient jetté dans l'erreur ; l'homme qu'il voyoit malheureux, & ce principe qui brille incessamment à notre esprit, que *de rien on ne peut faire rien.* Les infortunes ausquelles l'humanité est sujette (1),

(1) De tous tems les Athées ont fait valoir, comme une forte objection, les maux dont les foibles mortels sont accablés. *Est-ce pour les hommes*, fait dire Ciceron à Velléius, que les Dieux ont formé l'Univers? & pour quels hommes donc l'ont-ils fait? Pour les sages? Ce grand ouvrage avoit donc peu de gens pour objet. Pour les fous? Quelle raison obligeoit les Dieux à s'intéresser pour des méchans? Au reste, quand il seroit vrai que ç'eût été-là le dessein des Dieux, quel bien en revenoit-il aux hommes, puisque leur vie est si misérable?

An hæc, ut fere dicitis, inquit, hominum causâ à Deo constituta sunt? Sapientumne? Propter paucos ergo tanta est facta rerum molitio. An stultorum? At primum causa non fuit quod de improbis bene mereretur. Deinde, quid est assequutus, cum omnes stulti sint sine dubio miserrimi, maxime quod stulti sunt? Miserius enim stultitia quid possumus dicere? CICER. de Nat. Deor. *Lib. I.*

Lactance nous a conservé à peu-près le même raisonnement d'un Epicurien, qui se récrie sur la conduite des Dieux, qui, passant pour les peres des hommes, ont si maltraité leurs enfans; eux, qui auroient dû, en suivant les loix de la justice & les regles de la bienséance, les approcher de leur état heureux le plus qu'il étoit possible, un bon pere ayant toujours soin de la tranquillité de sa famille.

révoltoient principalement sa raison : il ne pouvoit se figurer qu'un Etre infiniment intelligent, infiniment bon, infiniment parfait, n'eût créé des créatures que pour les rendre malheureuses. Or, il étoit très-persuadé que tous les hommes, ou du moins une grande partie, éprouvoient un sort dont ils pouvoient se plaindre justement ; & pour être pénetré de la vérité de ce fait, on n'a qu'à considerer les miseres & les maux répandus dans les quatre parties du monde (1). On verra par-tout l'homme ac-

Quid enim Deo, inquit, cultus hominis confert, beato, & nulla re indigenti ? vel, si tantum honoris homini habuit, ut ipsius causa Mundum fabricaret, ut instrueret eum sapientia, ut dominum viventium faceret, cumque diligeret tanquam filium, cur mortalem fragilemque constituit ? Cur omnibus malis, quem diligebat, objicit ? Cum oporteret & beatum esse hominem, tanquam conjunctum & proximum Deo, & perpetuum, sicut est ipse, ad quem colendum & contemplandum figuratus est. LACT. Lib. VII.

(1) Ils tiennent que nous, étant si malheureux & si miserables, sommes gouvernés par la Providence divine. Or, si les Dieux, se changeans, nous vouloient offenser, affliger, tourmenter & débriser, ils ne nous pourroient pas mettre en pire état que nous sommes maintenant : . . . & ne pourroit être la vie de l'homme ni pire, ni plus malheureuse qu'elle est. Tellement que si elle avoit langue & voix pour parler, elle diroit les paroles d'Hercule : *Plein suis de maux, plus n'en pourrois avoir.* Plutarch. *de Repugn. Stoic. pag.* 104. *de la Version* d'Amiot.

cablé de maladies & de chagrins, obligé de souffrir par d'autres hommes les traitemens les plus cruels. Il est des Souverains en Afrique & en Asie, qui trafiquent de leurs sujets, comme un particulier trafique de chevaux & de moutons. On en a vu en Europe, & dans les Royaumes & les Empires les plus policés, se nourrir du sang de leurs sujets, & se désalterer de leurs larmes. Qu'on regarde combien de maux n'ont point causé les Nerons, les Caligulas, & tant d'autres monstres. Mais sans aller chercher des malheurs hors de l'homme même, de combien de maux n'est-il point accablé par la nature? Les maladies aiguës, celles de langueur, la faim, la soif, la pauvreté. Spinosa croyoit qu'il étoit impossible qu'une créature aussi infortunée fût l'ouvrage d'un principe tout bon. *Si l'homme*, disoit ce Philosophe, *est émané d'un Principe souverainement bon, peut-il être mauvais? Comment la souveraine bonté peut-elle produire une créature malheureuse, & la souveraine Sainteté une créature criminelle?* On répondra peut-être que l'homme a reçu de Dieu un état heureux; mais qu'etant devenu méchant, il a mérité de Dieu le punît, & que la punition émane d'un principe souverainement bon, auquel est attri-

buée la juſtice, qui ne lui eſt pas moins eſſentielle que la bonté. Mais cette raiſon paroît peu convaincante ; car ſi l'homme venoit d'un principe bon, il faudroit qu'il eût été créé non-ſeulement ſans aucun mal actuel, mais même ſans aucune inclination au mal. Si l'on objecte qu'il avoit ſimplement la force de ſe déterminer au mal, & que s'y étant déterminé, il eſt ſeul coupable du crime & du mal moral qui s'eſt introduit dans l'univers, on ne ſera gueres plus avancé ; car Dieu avoit prévu que l'homme pecheroit, & ſe ſerviroit mal de ſon franc-arbitre, puiſqu'on ne peut nier que tout ne ſoit préſent & connu à la Divinité. Or, ſi Dieu avoit prévu le peché de l'homme, il devoit l'empêcher, parce qu'il n'étoit pas d'un principe ſouverainement bon de permettre qu'il fût obligé d'accabler ſa créature de malheurs ; car cela bleſſe les idées de l'ordre. Et quand même il ſeroit poſſible que Dieu n'eût pas prévu la chute du pecheur, il l'avoit au moins jugé poſſible, & il devoit, par les mêmes raiſons, en empêcher les funeſtes ſuites ; car la bonté de l'Etre infiniment parfait ne ſeroit point infinie, ſi l'on pouvoit avoir quelque notion d'une bonté plus grande que la ſienne. Il ne peut donc convenir à cet être ſouverai-

nement

nement parfait de donner aux hommes un franc-arbitre, dont il ſait qu'ils feront un uſage qui leur ſera pernicieux. Il n'appartient qu'à un Etre mal-faiſant & mauvais, d'accorder des dons aux créatures qui doivent certainement leur devenir nuiſibles ou inutiles. Si un Souverain faiſoit diſtribuer à tous ſes Soldats des épées qui pourroient garantir de la mort tous ceux qui ſauroient s'en ſervir d'une certaine maniere, & qu'il n'apprît ce ſecret qu'à quelques-uns, & laiſsât périr tous les autres, n'auroit-on pas ſujet de ſe récrier ſur ſon injuſtice, & de le taxer de cruauté? En vain voudroit-on ſoutenir que nous ne pouvons, nous finis, avoir aucune idée de la juſtice de l'Infini: il eſt vrai que nous n'en pouvons avoir aucune idée parfaite; mais cependant celles que nous avons de la juſtice, ne ſont vraies qu'autant qu'elles approchent de la juſtice de Dieu; car une choſe n'eſt bonne ou mauvaiſe qu'autant qu'elle approche plus ou moins de la perfection. Or, ma raiſon & ma lumiere naturelle, qui ne ſauroient me tromper, me font voir que l'on ne peut punir juſtement un homme d'un crime involontaire, ni créer des créatures qu'on ſait devoir être malheureuſes, lorſqu'on peut l'éviter par ſa ſeule volonté. Ainſi, l'homme mal-

heureux ne peut être émané d'un principe souverainement bon.

Les Athées Chinois fondent leurs opinions sur ces dernieres objections : & c'est ordinairement celles qu'employent tous ceux qui sont assez aveuglés & assez malheureux pour nier l'existence de Dieu. » Les Athées de la » Chine, dit un Missionnaire, ne sont » pas plus traitables sur le chapitre de » la Providence, que sur celui de la » création. Quand on leur enseigne » que Dieu qui a créé l'univers de rien, » le gouverne par des loix générales, » très-dignes de sa sagesse infinie, & » auxquelles toutes les créatures se » conforment avec une régularité ad- » mirable, ils disent que ce sont-là de » grands mots, ausquels ils n'attachent » aucune idée, & qui n'éclairent point » dutout leur esprit.

» Par les mots de loix, repliquent- » ils, nous entendons un ordre établi » par un Législateur qui a le pouvoir » d'ordonner à des créatures capables » d'exécuter ses loix, & par conséquent » capables de les connoître & de les » entendre. Or peut-on dire, sans une » absurdité manifeste, qu'un fœtus, » qu'une plante, que les bêtes ont une » connoissance parfaite de ces loix, & » qu'elles s'y conforment régulierement

» en vertu de cette connoiſſance? Mais
» s'ils ne les connoiſſent pas, comment
» peuvent-ils les exécuter? Le bon
» ſens ne nous dicte-t-il pas que pour
» ſe conformer à une loi, il faut la con-
» noître, la comprendre, & que la
» connoiſſance & la perception d'une
» loi ne peut ſe faire que par le moyen
» de l'intelligence & de l'entendement?
» Dieu, ajoutent-ils, a fait des loix gé-
» nerales, voilà qui eſt bien; mais pour
» qui ſont-elles faites? Eſt-ce pour des
» êtres capables de les connoître & de
» les entendre, ou pour des êtres inca-
» pables d'intelligence & de connoiſ-
» ſance?

» Si vous dites que Dieu a fait des
» loix pour être exécutées par des êtres
» capables de les connoître, il s'enſuit
» que les animaux, que les plantes, &
» géneralement tous les corps qui agiſ-
» ſent conformément à ces loix généra-
» les, les connoiſſent, & par conſé-
» quent qu'ils ont de l'intelligence; ce
» qui eſt abſurde.

» Si vous dites que Dieu a fait des
» loix pour être exécutées par des êtres
» incapables de les connoître & deſti-
» tués d'intelligence, on vous ſiflera,
» & on vous demandera comment un
» être peut exécuter un plan dont il n'a
» aucune idée, & dont vous convenez

» qu'il ne peut avoir aucune connoissan-
» ce, puisqu'il est sans intelligence &
» sans entendement ?

» En un mot, insistent-ils, quelque
» parti que vous preniez, en supposant
» que des loix génerales reglent & dis-
» posent de tout ce qui arrive dans le
» monde, il faut que vous conveniez
» que les plantes, que les animaux,
» que les corps ont une connoissan-
» ce parfaite de ces loix, ou bien
» qu'ils les exécutent sans les con-
» noître ; ce qui est également ab-
» surde : car nous n'avons pas d'idées
» qui nous fassent comprendre com-
» ment un être destitué d'intelligence
» peut connoître des loix établies par
» une cause intelligente, ni comment un
» être créé peut exécuter ces mêmes
» loix avec la derniere régularité, sans
» les connoître. «

Voilà, Madame, les principales rai-
sons qui jettent Spinosa dans l'erreur.
Ne pouvant accorder les malheurs de
la créature avec les perfections du Créa-
teur, il donna dans l'Athéisme, & for-
ma son monstrueux systême sur celui
de l'ame du Monde, auquel il donna
une nouvelle forme, quoiqu'au fond
ce fût le même. C'est un malheur ordi-
naire à ceux qui veulent approfondir les
mystères que Dieu nous cache, que de

s'égarer dans un labyrinthe où ils se perdent pour toujours. Il y a de la folie à vouloir pénétrer ce qui est au-dessus de nos connoissances (1). Il est plus sûr & plus sage, dit un illustre Ancien, qui n'étoit éclairé que des simples lumieres de sa raison, de croire les opérations de la Divinité, que de les vouloir approfondir. (2).

§. VI.

Réfutation du dogme de l'ame du Monde, & du systême de Spinosa.

IL n'est rien de si aisé que de sapper les fondemens du systême de Spinosa. Si l'éclaircissement des doutes qui l'ont jetté dans l'erreur est au-dessus de notre portée, les absurdités du dogme de l'ame du Monde sont sensibles aux plus foibles esprits ; & j'ai peine à comprendre comment Spinosa, qui avoit réelle-

(1) Quant à la liberté des opinions Philosophiques touchant le vice & la vertu, c'est chose où il n'est besoin de s'étendre, & où il se trouve plusieurs avis qui valent mieux tûs, que publiés aux foibles esprits. Montagne, Essais, *Livr. II. pag.* 189.

(2) Sanctius est ac reverentius de actis Deorum credere, quam scire. Tacitus, *de Moribus Germanorum.*

ment beaucoup de génie, n'avoit pas senti lui-même dans quels égaremens il s'étoit laissé entraîner. Il n'admettoit dans l'Univers qu'une substance unique qu'il appelloit Dieu. Or, il est impossible que cela soit ; car tout ce qui est étendu, a naturellement des parties, & tout ce qui a des parties, est composé. Quel horrible chaos ne s'ensuit-il pas de faire un Dieu composé de cent milles parties différentes ? Pour excuser cette absurdité, Spinosa ne sauroit dire que l'étendue en général est distincte de la substance de Dieu ; car s'il le disoit, il enseigneroit que cette substance est en elle-même non étendue. Elle n'eût donc jamais pu acquérir les trois dimensions qu'en les créant, puisqu'il est visible que l'étendue en peut sortir ou émaner d'un sujet non-étendu, que par la voye de création. Or, Spinosa ne croyoit point que de rien on pût faire rien. La substance divine n'étant donc point distincte de l'étendue, elle devenoit sujette à être divisée en mille parties. On ne sauroit pousser plus loin l'aveuglement, que de faire Dieu étendu, parce que non-seulement c'est lui ôter la simplicité, mais c'est le réduire à la condition de la nature la plus vile, en le faisant matériel, la matiere étant le théatre de toutes les corruptions & de tous les changemens.

Plus on examine le ſyſtême de Spinoſa, & plus on le trouve rempli d'abſurdités. Tous les êtres particuliers, dit-il, l'étendue corporelle, le ſoleil, les plantes, les hommes, leurs imaginations, leurs idées ſont des modifications de la ſubſtance unique, qu'il appelle Dieu. Il ne s'apperçoit pas que les mêmes modifications entraînent après elles la néceſſité de pluſieurs ſubſtances.

Vous avez vû, Madame, dans les Reflexions ſur la Logique, qu'une choſe modifiée eſt un ſujet, ou une ſubſtance déterminée par ſon àttribut. Or, les modalités étant des êtres qui ne peuvent exiſter ſans la ſubſtance qu'elles modifient, il faut donc que la ſubſtance ſe trouve par-tout où il y a des modalités; il faut même qu'elle ſe multiplie à proportion que les modifications, incompatibles entr'elles, ſe multiplient: de ſorte que par-tout où il y a cinq ou ſix modifications, il y a auſſi cinq ou ſix ſubſtances. La preuve de cette vérité ſe ſentira aiſément, en conſidérant qu'il eſt auſſi impoſſible qu'une ſubſtance aimante ſoit une ſubſtance haïſſante, qu'il l'eſt qu'un cercle ſoit un triangle; car la haine eſt excluſivement éloignée de l'amour. En pouſſant ce raiſonnement plus loin, on prouve non-ſeule-

ment la néceſſité de pluſieurs ſubſtances différentes, mais on démontre que s'il étoit vrai que les hommes fuſſent des modifications de cette ſubſtance unique qui eſt Dieu, cet Etre ſouverainement parfait ſeroit perpétuellement contraire à lui-même. Eſt-il poſſible de croire que la même ſubſtance veuille & ne veuille pas, qu'elle aime & qu'elle haïſſe, qu'elle ſoit vertueuſe & criminelle ? Une hypothèſe pareille allie enſemble deux termes auſſi oppoſés que la figure quarrée & la circulaire.

En conſidérant du côté moral le dogme de l'ame du monde, il eſt encore plus contraire à la raiſon. L'Etre ſouverain, l'Etre parfait, l'Etre néceſſaire n'eſt plus ferme, n'eſt plus conſtant ; c'eſt le ramas de tous les crimes. Les hommes n'étant que des modifications de la ſubſtance, & n'y ayant par conſéquent qu'elle qui agiſſe, on doit dire : *Un Dieu coquin a tué un Dieu honnête homme ; on a pendu aujourd'hui un Dieu fripon ;* car les modes, ſelon Spinoſa, ne ſont rien, & c'eſt la ſeule ſubſtance qui agit.

S. Auguſtin a vivement réfuté le ſyſtême de l'ame du monde. Qui eſt celui qui ne voit, dit ce Pere, les horreurs & les impiétés qui découlent & prennent leur ſource d'un dogme auſſi affreux ? La nature divine eſt foulée

aux pieds, on tue Dieu en détail dans les animaux qu'on fait mourir (1). Dieu devient ſujet à tous les vices, il n'eſt aucune de ſes parties qui ne ſoit ſouillée de quelques uns; & la luxure, l'iniquité, l'impiété ſont le partage des attributs de la Divinité (2).

Robert Flud, Anglois, qui ne manquoit pas d'eſprit, ſoutient auſſi l'opinion de l'ame du monde. Il croyoit qu'elle étoit compoſée d'une matiere très-ſubtile & très-active, qu'il diſoit être Dieu, qui, comme materiel, entroit dans la compoſition du monde: mais il enveloppoit ſon erreur de tant

(1) Quod ſi ita eſt, quis non videat quanta impietas & irreligioſitas conſequatur, ut, quod calcaverit quiſque, partem Dei calcet, & in omni animante occidendo pars Dei trucidetur? Nolo omnia dicere quæ poſſunt occurrere cogitantibus, dici autem ſine verecundia non poſſunt. Auguſtinus *de Civit. Dei*, Lib. IV. Cap. XII. pag. 431.

(2) Non video quidem, ſi totus Mundus eſt Deus, quomodo beſtias ab ejus partibus ſeparent? Sed obluctari quid opus eſt? De ipſo rationali animante, id eſt homine, quid infelicius credi poteſt, quam partem Dei vapulare, cum puer vapulat? Jam vero partes Dei fieri laſcivas, iniquas, impias atque omnino damnabiles, quis ferre poſſit, niſi qui prorſus inſaniat? Poſtremo, quid iraſcitur eis à quibus non colitur, cum à ſuis partibus non colatur? Auguſtinus *de Civit. Dei*, Lib. IV. Cap. XIII. pag. 433.

de diſtinctions, qu'on auroit cru qu'il admettoit effectivement pluſieurs cauſes & pluſieurs effets. *La lumiere & les ténebres*, diſoit-il, *ſont les deux premiers principes des choſes : de leur mélange réſulte l'unité radicale, de laquelle dépendent enſuite tous les autres. Mais dans le fond il ne diſtinguoit point ni la lumiere ni les ténebres ; il ne trouvoit ces deux principes, qu'entant qu'il conſideroit le même objet tantôt d'une maniere, & tantôt de l'autre. Ils n'avoient jamais été réellement ſéparés ; mais notre eſprit pouvoit les conſiderer ſans relation aux choſes créées : ainſi, les ténebres mêmes & la matiere étoient un principe incréé. S'il parloit d'un tems qui eût précédé la création, c'étoit un tems imaginaire, une pure priorité de nature* (1). Le fameux Gaſſendi a développé l'erreur de ce Philoſophe, & l'a réfutée d'une façon convaincante & victorieuſe (2). Et ce qu'il

(1) *Bayle*, Continuation des Penſées diverſes ſur les Cometes, Tom. I. pag. 349.

(2) Cum dico, *ante Creationem*, cave intelligas illud tempus quo nos vulgò cogitamus & aſſerimus Deum ſolum extitiſſe antequam Mundum conderet. Intellige ergo potius ſtatum rationis ſeu abſtractionis mentalis (eo modo quo ſolent in ſcholis Univerſalia fingere,) quatenus videlicet conſideramus tam lucem quàm tenebras abſolute ſecundùm ſe & ſine determinatione ad res ſingulares, à quibus tamen, ſecluſa hac cogitationis

y a de particulier, c'est que lui-même avoit assez d'inclination à croire qu'il y avoit une certaine force particuliere & diffuse par tout le monde, qui, comme une espece d'ame, en lioit & attachoit ensemble les parties; mais il ne concevoit cette ame que comme un feu subtil, ou une matiere extrêmement déliée & active, comme une ame enfin végétative, & soumise à l'Etre puissant qui l'avoit créée ainsi que les autres choses. Un de ses fameux disciples lui attribue beaucoup de penchant pour ce sentiment: & il paroît dans plusieurs endroits de ses Ouvrages qu'il le croyoit assez probable (1).

præcisione, nullo modo sejunctæ sunt. *Lux* igitur, hoc modo spectata, *increata* dicitur, ac *tenebræ* etiam increatæ, quod hac ratione ad nullam rem creatam, seu è seipsis, ut partibus, constitutam, pertineant. *Gassendus in Examine Philosophiæ Roberti Fluddi*, pag. 217. Tom. III. Operum.

(1) Je pensois, *ajoute Gassendi*, que cela ne dérogeoit aucunement à la Foi, en ce que cette ame seroit censée n'être autre chose qu'une certaine force, dépendante de Dieu, & être une ame à sa maniere, c'est-à-dire, d'une espece particuliere, différente de la sensitive & de la raisonnable, & nommément incapable des dons spirituels de la grace & de la béatitude... Or, je rapporte ce passage, afin que lorsqu'on le lira, & qu'on verra ensuite en divers endroits de cet Ouvrage que Mr. Gassendi a beaucoup de pente à croire non-seulement que la terre, la lune, le soleil, & tous les autres globes qui composent la machine

§. VII.

De la Création du Monde.

VOus voyez, Madame, que les anciens Philosophes, ignorant le mystere de la création de l'univers, ont été partagés dans leurs sentimens, & que

du Monde, ont chacun leur ame à leur maniere, prenant à peu-près l'ame à la maniere de Démocrite, d'Hippocrate & d'Aristote : mais qu'il n'y a presque rien en particulier qui ne soit animé, comme les pierres précieuses, l'aimant, les plantes & les semences, & qui n'ait son ame à sa maniere, par le moyen de laquelle il connoît, pour ainsi dire, & fait ce qui lui est propre, & qui fait pour sa conservation, on fuit ce qui lui est nuisible, & ce qui va à sa destruction : afin, dis-je, que lorsque l'on verra en plusieurs endroits de cet Ouvrage l'inclination que Monsieur Gassendi a pour cette sorte d'animation, par le moyen de laquelle il se tire de mille difficultés, l'on n'aille pas s'imaginer qu'il ait donné dans l'opinion de ces anciens Pythagoriciens & autres semblables, ou dans celle de Flud, puisqu'il réfute l'une & l'autre comme très-ridicules, & indignes d'un Philosophie de bon-sens. Bernier, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. I. pag.* 117.

Hipocrate sembloit reconnoître pour Dieu la chaleur qui est répandue par tout le monde. Ce systême approchoit de celui de Spinosa ; car Hippocrate croioit que l'ame n'étoit autre chose que le *calidum innatum*, ou la *chaleur naturelle.* Je crois que le passage qui suit prouve mon sentiment.

nous serions encore dans des doutes qui ne pourroient être éclaircis, si la révelation ne déterminoit notre croyance. Elle est même contraire à l'opinion la plus probable; & si nous pensons que le monde ait été tiré du néant, & que de rien toutes choses aient été faites, c'est la foi seule qui nous y contraint, & qui tient nôtre esprit captif, prêt à se révolter contre des idées qui lui paroissent fausses, lorsqu'il veut les examiner.

Comment donc les anciens Philosophes se seroient-ils accordés sur la création du monde, puisque, malgré les Ecritures, les Peres & les Docteurs Chrétiens ne sont point d'un sentiment unanime? Les uns veulent s'en tenir au sens litteral de la *Genese*, & soutiennent que Dieu employa six jours effectifs dans la construction du monde. Les autres au contraire, prétendent qu'il a été créé tel qu'il est, dans un seul instant, & que Moïse n'a fait la distinction de journées que pour s'accommoder à la

Δοκέει δὲ μοι ὃ καλέομενος θερμὸς ἀθανατόν, τε εἶναι καὶ νοεῖν πάντα, καὶ ὁρῆν, καὶ ἀκούειν, καὶ εἰδέναι πάντα, καὶ τὰ ὄντα, καὶ τὰ μέλλοντα, ἔσεσθαι

Quod *calidum* vocamus, id mihi immortale esse videtur, cunctaque intelligere, videre & audire, scireque omnia, tum præsentia, tum futura. *Hipocrates de Carn.* p. 249.

foiblesse du Peuple Juif, qui, sortant de la captivité d'Egypte, n'eût pu comprendre un mystere aussi grand & aussi surprenant, si l'on n'y eût observé quelque ordre. Il est facile, ajoutent ceux qui soutiennent cette opinion, de voir le dessein de Moïse; car après qu'il a énumeré séparément les choses qui furent créées en six jours divers, il les réduit ensuite toutes à une seule journée, ou plûtôt à un seul instant fixe. *En ce jour-là*, dit-il, *Dieu fit le Ciel & la Terre, & l'Herbe des Champs, &c.* (1). Ce sentiment a été embrassé & soutenu par de grands hommes, & même par un des plus illustres Peres de l'Eglise (2). Il y a même eu des Juifs qui l'ont adopté, & Philon, Auteur d'une grande réputation & habile dans la connoissance de la Loi Judaïque, a traité de ridicule l'opinion qui admet la distinction des journées, qui n'est rapportée par Moïse que pour marquer quelque ordre, qui donne une idée de géneration (3).

Les Docteurs qui veulent qu'on croie exactement la création comme elle est marquée dans la *Genese*, répondent qu'on ne doit point chercher à donner

(1) *Genes.* Chap. I.
(2) August. de Civit. Dei. Lib II. Chap. VI.
(3) Philo Judæus, Allegoriar. *Lib. I.*

des explications aux choses qui sont déja clairement expliquées ; qu'il étoit aussi aisé au peuple Juif de penser que Dieu avoit fait le monde dans un instant, que dans six jours ; que lorsqu'on avoit assez de soumission pour croire que de rien on pût faire quelque chose, on n'en manquoit pas pour le tems que demandoit cette géneration, & que les Juifs, ayant déja une grande idée de Dieu, ne trouvoient rien d'impossible à sa puissance, dont ils avoient vu des effets surprenans dans la submersion de l'armée de Pharaon.

Cette dispute ne faisant rien au fond de la Religion, chacun peut indifferemment embrasser le sentiment qui lui paroît le plus probable, & pour lequel il a le plus d'inclination. Cependant, je crois qu'à examiner avec un esprit Philosophique ces differentes opinions, celle de la Création dans un instant donne une plus grande idée de la puissance de Dieu, qui n'a pas besoin, comme un vil artisan, du tems & de la matiere pour perfectionner un ouvrage. Il n'a qu'à dire que la *Lumiere se fasse*, & *la Lumiere est faite*: *Fiat Lux, & Lux facta est*. C'est dans cette prompte obéissance de la chose créée que paroît la puissance du Créateur. D'ailleurs,

Moyse dit que le soleil ne fut fait que le quatriéme jour. Or, comment pouvoit-il y avoir distinction des jours, avant même que le jour fût ? Car les jours, ne subsistoient pas avant le cours du soleil. A ces raisons un Philosophe Cartésien pourroit en ajouter une autre. *Si Dieu*, diroit-il, *eût créé le Monde piéce à piéce, & dans des intervalles différens & séparés, cette opération divine eût répugné à l'essence des choses; ce qui ne se peut : car il y eût eu des espaces étendus & vuides dans la nature, en attendant qu'ils fussent remplis par les choses qui restoient à créer, & qui devoient être placées dans ces espaces vuides; ce qui ne sauroit être, parce que par-tout où il y a de l'étendue, il y a de la matiere, ne pouvant y avoir de vuide dans la nature.*

C'est-là ce que nous examinerons dans la suite : & je vous annonce d'avance, Madame, que vous n'allez pas trouver plus de certitude dans les nouvelles questions que je vais tâcher de vous développer, que dans celles que vous avez déjà parcourues.

§. VIII.

§. VIII.

Des premiers Principes des choſes.

TOus les Philoſophes ont penſé différemment ſur les premiers principes, ou les premieres parties actives de la matiere ; ou, ſi l'on veut, ſur la premiere matiere des choſes. Cette queſtion a été très-agitée, & fort peu éclaircie.

Heraclite (1) & Hippias (2) ont cru que le feu étoit le ſeul principe de toutes les choſes naturelles ; qu'il les avoit produites, & qu'il devoit dans la ſuite les embraſer & les détruire.

(1) Καὶ τὰ ἐπὶ μέρους δὲ αὐτῷ ὧδε ἔχει τῶν δογμάτων. Πῦρ εἶναι στοιχεῖον, καὶ πυρὸς ἀμοιβὴν τὰ πάντα ἀραιώσει καὶ πυκνώσει γινόμενα.

Jam vero per partes digeſta ſic ſe habent ejus decreta. Ignem Elementum eſſe dicit, igniſque viciſſitudine, tum raritate, tum denſitate conſtare, quæ fiunt omnia. *Diog. Laert. de Vit. clarorum Philoſophorum*, Lib. IX. Segm. 8.

(2) Ἵππασος, Μεταποντεῖνος. Alii crotoniatem faciunt. *Jamblichus de Vita Pythagoræ* c. 18. τὸν δὲ Ἵππασον, οἱ μὲν ἦ. Κροτωνιάτην φασίν, οἱ δὲ, Μεταποντῖνον.

Ignem pro Deo coluit. *Ægid. Menagii in Laert. Obſervationes*, Segm. 80. Lib. VIII.

Anaximene (1), & Diogene (2) Apollinaire disoient que tout avoit été formé de l'air, qui, à cause de sa souplesse & de sa flexibilité, étoit capable de prendre toutes sortes de formes.

Thalès Milésien vouloit (3) que tout dût son origine à l'eau, parce que sans l'humide, qui lie & entretient toutes les choses animées, elles meurent & se dissolvent.

Hesiode dit (4) que la terre, sortie

(1) Οὗτος ἀρχὴν ἀέρα εἶπε, καὶ τὸ ἄπειρον, κινεῖσθαι δὲ τὰ ἄστρα οὐχ' ὑπὲρ γῆς, ἀλλὰ περὶ γῆν.

Hic initium dixit aëra, & infinitum. Moveri sidera non supra terram, sed circa terram. *Diog. Laert. de Vit. Philos.* Lib. II. Segm. 3.

(2) Στοιχεῖον εἶναι τὸν ἀέρα· κόσμους ἀπείρους· καὶ κενὸν ἄπειρον· τόν τε ἀέρα, πυκνούμενον καὶ ἀραιούμενον, γεννετικὸν εἶναι τῶν κόσμων.

Elementum esse aërem; mundos infinitos; & inane infinitum: densumque aërem ac rarescentem, mundos gignere. Nihil ex eo quod non sit fieri, neque in id quod non sit, corrumpi. *Id.* ibid.

(3) Ἀρχὴν δὲ τῶν πάντων ὑπεστήσατο ὕδωρ.

Principium omnium aquam esse dixit. *Id.* Lib. I. Segm. 27.

(4) Ἤτοι μὲν πρώτιστα Χάος γένετ'· αὐτὰρ ἔπειτα
Γαῖα εὐρύστερνος, πάντων ἕδος ἀσφαλὲς αἰεὶ
Ἀθανάτων, οἳ ἔχουσι κάρη νιφόεντος Ὀλύμπου.
Τάρταρα τ' ἠερόεντα μυχῷ χθονὸς εὐρυοδείης,

du Chaos, eſt le principe de toutes choſes. Il ajoute qu'elle eſt l'épouſe du Ciel, & il explique poëtiquement ſes productions, cauſées par les influences céleſtes.

Ἠδ' Ἔρος, ὃς κάλλιςος ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσι.
Λυσιμελὴς, πάντων τε θεῶν πάντων τ' ἀνθρώ-
 πον
Δάμναται ἐν ϛηθέεσσι νόον ϗ ἐπίφρονα βȣλήν.
Ἐκ Χάεος δ' Ἔρεβός τε, μέλαινά τε Νὺξ
 ἐγένοντο.
Νυκτὸς δ' αὖτ' Αἰθήρ τε καὶ Ἡμέρη ἐξι-
 γένοντο.
Οὓς τέκε κυσσαμένη, Ἐρέβει φιλότητι μι-
 γεῖσα.
Γαῖα δὲ τοι πρῶτον μὲν ἐγείνατο ἶσον ἑαυτῇ
Οὐρανὸν ἀϛερόενθ', ἵνα μιν περ ἅπαντα κα-
 λύπτοι.
Ὄφρ' εἴη μακάρεσσι θεοῖς ἕδος ἀσφαλὲς αἰεὶ.

Primo omnium quidem Chaos fuit, ac deinde
Tellus lato pectore prædita, omnium ſedes tuta ſemper
Immortalium, qui tenent juga nivoſi Olympi,
Tartaraque tenebricoſa in receſſu terræ ſpacioſæ:
Atque Amor, qui pulcherrimus inter immortales Deos,
Solvens curas, & omnium Deorum omniumque hominum,
Domat in pectoribus animum, & prudens conſilium.

Diogene (1) de Babilone, dans un Ouvrage intitulé *Minerve*, & qui n'est point parvenu jusqu'à nous, ne raisonnoit gueres plus conséquemment qu'Hésiode. Il prétendoit expliquer physiquement, & d'une maniere qui n'eût rien de commun avec la Fable, l'enfantement de Jupiter & la naissance de cette Déesse.

Empedocle fut un des (2) premiers

Ex Chao vero Erebusque nigraque Nox editi sunt :
Ex Nocte porrò Ætherque & Dies prognati sunt :
Quos peperit, ubi concepisset, Erebo amore mixta.
Tellus vero primum quidem genuit parem sibi
Cœlum stellis ornatum, ut ipsam totam obtegat,
Utque esset beatis Diis sedes tuta semper.

Hesiodi Deorum Generat. Vers. 118. & seq.

(1) Quem (Chrysippum) Diogenes Babylonius consequens in eo Libro, qui inscribitur *de Minerva*, partum Jovis ortumque Virginis ad Physiologiam traducens, dejungit à fabula. *Cicer. de Nat. Deor.* Liv. I. Cap. XV.

(2) Ἐδόκει δὲ αὐτῷ τάδε. Στοιχεῖα μὲν εἶναι τέτταρα, πῦρ, ὕδωρ, γῆν, ἀέρα. Φιλίαν τε ᾗ συγκρίνεται καὶ νεῖκος ᾧ διακρίνεται.

Hæc autem illi visa sunt ac placita. Elementa esse quatuor : ignem, aquam, terram, aërem ; amicitiamque, qua copulentur, & discordiam, qua dissideant. *Diog. Laert.* Lib. VIII. Segm. 76.

Philoſophes qui diſtinguerent les quatre Elemens, le Feu, l'Air, l'Eau & la Terre, auxquels il ajouta deux facultés ou puiſſances naturelles, qu'il nommoit *accord* & *diſcord*. L'accord ſervoit à l'union & à la génération des choſes, le diſcord à leur ruine & à leur deſtruction.

Xénophanes (1) & Meliſſus (2) croyoient que tout ce qui étoit dans l'Univers, n'étoit qu'une même choſe infinie, & Parmenide (3) une choſe finie. Pluſieurs Ecrivains qui ont parlé du ſyſtême de ces deux premiers Philoſophes, ont cru que le ſeul principe infini qu'ils admettoient, étoit Dieu. Mais ſi

(1) Xenophanes ... unum eſſe omnia, neque id eſſe mutabile, & id eſſe Deum, neque natum uſquam, & ſempiternum conglobata figura, *Cicer. Quæſt. Acad.* IV. 37.

(2) Ἐδόκει δὲ αὐτῷ τὸ πᾶν ἄπειρον εἶναι, καὶ ἀναλλοίωτον, καὶ ἀκίνητον, καὶ ἕν, ὅμοιον ἑαυτῷ καὶ πλῆρες.

Univerſum infinitum eſſe, & immutabile, atque immobile; & unum ſibi ipſi ſimile ac plenum. *Diog. Laert.* Lib. IX. Segm. 24.

(3) Ce principe unique & fini étoit le ſoleil, s'il faut en croire Ciceron, & un habile Commentateur de Diogene Laërce. *Cicero in Lucullo*, dit-il, *ſolum ignem principium ab eo poſitum nominat. Parmenides*, inquit, *ignem qui moveat terram, quæ ab eo formetur. Sed de principio efficiente tantummodo locutus eſt.* Aldob. in Vit. Parmenid. Diog. Laert. *Lib. XI. Segm.* 21.

cela étoit, Xénophanes & Melissus n'auroient établi aucuns premiers principes des choses, parce qu'ils n'eussent parlé que de la premiere cause des causes, tant des choses naturelles que des surnaturelles.

Anaxagoras (1) Clazoménien disoit que toutes les choses étoient engendrées par de petites particules, ou de petits corpuscules tout semblables, qui, venant à se joindre & à se ramasser ensemble, produisoient toutes les choses.

Archélaüs (2) Athénien, a cru qu'un air infini étoit le premier principe, qui faisoit ses différentes opérations suivant qu'il étoit rare, atténué, épaissi, ou condensé.

Zareta Chaldéen (3) soutenoit que la lumiere & les ténébres étoient comme

(1) Anaxagoras inquit materiam infinitam, sed eas particulas similes inter se minutas; eas primum confusas, postea in ordinem adductas mente divina. *Cicer. in Quæst. Acad.* Lib. II.

(2) Archelaüs, fils d'Apollodorus Athénien, dit que le principe de l'Univers étoit l'air infini, & la raréfaction & condensation d'icelui, dont l'un est le feu, & l'autre est l'eau. *Plutarq.* des Opinions des Philosoph. *Liv. I. Chap.* 3. Je me sers de la traduction d'Amiot.

(3) Zareta Chaldéen a estimé que la lumiere & les ténebres étoient comme le pere & la mere dont toutes les choses du Monde étoient engendrées. *Dupleix*, Physiq. ou Science des choses naturelles, &c. *Liv. II. Chap. I. pag.* 44.

le pere & la mere dont toutes les choses du Monde étoient engendrées. Ce sentiment étoit le germe, ou plutôt l'ébauche du systême de Robert Flud, dont je vous ai déjà parlé.

Oenopides (1) admettoit le feu & l'air pour premiers principes ; Hippias (2) Régien, le feu & l'eau, & Onomacrite (3), le feu, l'air & l'eau.

Pythagore prétendoit (4) que les prin-

(1) Id. *ibid.*
(2) Id. *ibid.*
(3) Id. *ibid.*

(4) Ἀρχὴν μὲν τῶν ἁπάντων μονάδα.

Principium quidem omnium esse unitatem. Diog. Laert. in Vit. Pythag. *Segm.* 28. Ceux qui ne connoissent que médiocrement les Philosophes anciens, me sauront bon gré de placer ici un passage de Plutarque, qui les mettra parfaitement au fait des sentimens de Pythagore sur les principes des choses. Je me servirai de la Traduction d'Amiot : je ne puis rien donner de meilleur ni de plus fidele à ceux de mes Lecteurs qui n'entendent point le Grec.

Pythagoras, fils de Mnesarchus, natif de l'Isle de Samos, le premier qui a donné le nom à la Philosophie, a tenu que les principes des chosés étoient les nombres, & les symmétries, c'est-à-dire, convenances & proportions qu'ils ont entre-eux, lesquelles il appelle autrement harmonies : & puis les composez de ces deux Elemens qu'on dit Géométriques. Derechef il met encore entre les principes, l'un & le deux indéfini ; & tend l'un de ces principes à la cause efficiente & spécifique, qui est l'entendement, c'est à savoir Dieu ;

cipes des choſes naturelles conſiſtoient dans l'harmonie ou la convenance des nombres, dont il établiſſoit la perfection à la dixaine, parce qu'après avoir

l'autre à la cauſe paſſive & matérielle, qui eſt ce Monde viſible. Davantage, il eſtimoit que dix étoit toute la nature du nombre, pour ce que les Grecs & les Barbares tous comptent juſques à dix, puis quand ils ſont arrivés juſques à la dixaine, ils retournent derechef à l'unité. Et outre diſoit encore, que toute la puiſſance de dix conſiſte en quatre, ceſt-à-dire, au nombre quaternaire ; & la cauſe pourquoi, c'eſt que ſi l'on recommence à l'un, & que ſelon l'ordre des nombres on les ajoute juſques au quatre, on fera le nombre de dix, & ſi on ſurpaſſe le quaternaire, auſſi ſurpaſſera-t-on la dixaine : comme, ſi on met un & deux enſemble, ce ſont trois, & trois avec ſont ſix, & quatre après ſont dix : de ſorte que tous le nombre, à le prendre d'un à un, giſt en dix, & ſa force & puiſſance en quatre. Et pourtant les Pythagoriens ſouloient jurer, comme par le plus grand ſerment qu'ils euſſent ſû faire, par le quaternaire.

Par le Saint Quatre, éternelle nature
Donnant à l'ame humaine, je te jure,

Et notre ame, dit-il, eſt compoſée de nombre quaternaire ; car il y a l'entendement, ſcience, opinion & ſentiment, dont procede toute ſcience & tout art, & dont nous-mêmes ſommes appellés raiſonnables. Car l'entendement eſt l'unité pour ce qu'il ne connoît & n'entend que par un : comme, y ayant pluſieurs hommes, les particuliers, un à un, ſont incompréhenſibles par ſentiment, attendu qu'ils ſont infinis ; mais nous com-

compté

compté jusqu'à dix, il faut reprendre l'unité. Cette opinion, toute inintelligible & ridicule qu'elle étoit, eut pendant certain tems plus de vogue que toutes les autres.

prenons en pensée, cela seul homme, & en entendons un seulement, auquel nul n'est semblable; car les particuliers, qui les considereroit à part, sont infinis: ainsi toutes especes & tous genres sont en unité: & pourtant, quand on demande de chaque particulier que c'est, nous en rendons une telle définition en general: c'est un animal raisonnable, apte à discourir par raison; ou bien, animal apte à hennir. Voilà pourquoi l'entendement est unité, par laquelle nous entendons cela. Mais le deux & le nombre binaire, indefini, est à bon droit science: car toute démonstration & toute probation est une sorte de science: & davantage, toute maniere de syllogisme, ou ratiocination, collige & infere une conclusion qui étoit douteuse, de quelques propositions confessées, par où elle démonstre facilement une autre chose, dont la compréhension est science: par ainsi appert-il que science vraisemblablement est le nombre binaire. Mais opinion à bonne raison se peut dire le nombre ternaire de la compréhension, pour ce que l'opinion est de plusieurs. Or le ternaire est nombre de multitude, comme quand le Poëte dit, ô Grecs heureux trois fois. C'est pourquoi Pythagoras ne faisoit point estime du trois; la secte duquel a été appellée Italique, pour autant que Pythagoras ne pouvant supporter la tyrannique domination de Policrates, se partit de Samos, qui étoit son pays, & s'en alla tenir son Ecole en Italie. *Plutarque*, des Opinions Philosophiques, *Chap. III. Liv. I. de la* Traduction d'Amiot.

Mochus Phénicien, qui vivoit du tems de la guerre de Troye, Leucippe, Démocrite, Epicure (1), Lucrece, & de nos jours le fameux Gassendi, crurent que les atômes, qui sont des petits corpuscules, indivisibles pour leur dureté, & invisibles par leur extrême petitesse, étoient les parties actives de la matiere, & ses premiers ouvriers.

(1) Je placerai ici un passage de Plutarque, qui contient les principales opinions des Philosophes anciens sur les atômes: afin que dans la suite de cet Ouvrage on puisse juger plus aisément des corrections & des augmentations que les *Atomistes* modernes ont faites aux systêmes qu'ils ont suivis; je continuerai à me servir de la Traduction d'Amiot. Epicurus, fils de Neocles Athénien, suivant l'opinion de Démocritus, dit que les principes de toutes choses sont les Atômes, c'est-à-dire, corps indivisibles, perceptibles par la raison seulement, solides sans rien de vuide, non engendrez, immortels, éternels, incorruptibles, qu'on ne sauroit rompre, ni leur donner autre forme, ni autrement les altérer, & qu'ils ne sont perceptibles ni compréhensibles que par la raison, mais qu'ils se meuvent en un infini & par un infini, qui est le vuide, & que ces corps sont en nombre infini, & ont ces trois qualitez, figure, grandeur & poids. Democritus en mettoit deux, grandeur & figure, mais Epicurus y ajouta pour le troisiéme le poids; car il est, disoit-il, force que ces corps-là se meuvent par la percussion du poids, car autrement ne se mouveroient-ils pas: & que les figures de tels corps étoient compréhensibles, & non pas infinies, pour ce qu'ils ne sont ni de

Zenon (1) & Chryſippe diſoient que Dieu & la matiere étoit les vrais principes de la Nature. Ce ſyſtême étoit ce-

forme de hameçon, ni de fourche, ni de hannelets, d'autant que telles figures ſont fort fragiles: & les Atômes ſont tels, qu'ils ne peuvent être ni rompus ni alterez, & ont certaines figures qui ſont perceptibles non autrement que par la raiſon, & s'appellent Atômes, c'èſt-à-dite, indiviſibles, non pour ce qu'ils ſoient les plus petits, mais pour ce qu'on ne les peut meſpartir, d'autant qu'ils ſont impaſſibles & qu'ils n'ont rien qui ſoit de vuide, tellement que qui dit Atôme, il dit infragible, impaſſible, n'ayant rien de vuide. Et qu'il y ait des Atômes, il eſt tout apparent, parce qu'il y a des Elemens éternels, des corps vuides, & l'unité. *Plutarque* des Opinions Philoſophiques, *Chap. III.*

(1) *Οὐσίαν δὲ φασὶ τῶν ὄντων ἁπάντων τὴν πρώτην ὕλην, ὡς ϗ Χρύσιππος ἐν τῇ πρώτῃ τῶν φυσικῶν, ϗ Ζήνων. ὕλη δέ ἐστιν ἐξ ἧς ὁτιδηποτοῦν γίνεται. καλεῖται δὲ διχῶς, οὐσία τε ϗ ὕλη, ἥ τε τῶν πάντων, ϗ ἡ τῶν ἐπὶ μέρους. ἡ μὲν οὖν τῶν ὅλων, οὔτε πλείων οὔτε ἐλάττων γίνεται.*

Porro rerum omnium ſubſtantiam, primam materiam dicunt, ut & Chryſippus in primo Rerum Naturalium, & Zeno. Eſt autem materia ex qua quidvis fit. Appellaturque dupliciter ſubſtantia & materia, cum univerſorum, tum ſingulorum. Et univerſorum quidem materia neque major neque minor efficitur: ſingulorum autem & major & minor. *Diogen. Laert.* Lib. VII. Segm. 150.

Ciceron explique parfaitement le ſyſtême des Stoïciens. On voit clairement par ce qu'il fait dire à l'Epicurien Velleius, que Zenon, Chry-

lui de Spinosa, mal dévéloppé, & couvert par de belles expressions.

Socrate & Platon admirent trois

sippe, & tous ceux de leur Secte croyoient qu'il y avoit un esprit répandu dans toute la Matiére qui la vivifioit, & que de même que les astres, les hommes, les animaux étoient de simples modifications de la matiere, de même aussi les ames étoient des modifications de l'ame universelle de cette matiere génerale. Rien n'en est plus ressemblant au Spinosisme. Zenon, dit Ciceron, » veut que Dieu soit l'éther: comme si » un être insensible pouvoit être Dieu, & que la » Diviniré dût n'entendre ni nos prieres, ni nos » vœux, ni nos souhaits. Dans un autre endroit » le même Zenon dit qu'une espece d'intelligen- » ce répandue dans tous les êtres, a le pou- » voir d'agir d'une maniere divine. Il veut aussi » que ce soit là même chose des astres, des » années, des mois, des saisons; & lorsqu'il » explique la Theologie d'Hesiode, il renverse » & détruit toutes les idées qu'on a des Dieux. » Il ne reconnoît ni Jupiter, ni Junon, ni » Vesta, ni aucune autre Divinité; mais il pré- » tend que ce sont des noms qu'on a donnés » à des êtres inanimés, pour marquer leurs » attributs. » Zeno... æthera Deum dicit, si intelligi potest nihil sentiens Deus, qui nunquam nobis occurrit, neque in precibus, neque in optatis, neque in votis. Aliis autem libris, rationem quandam, per omnem naturam rerum pertinentem, vi divina esse affectam putat. Idem astris hoc idem tribuit, tum annis, mensibus, annorumque mutationibus. Cum vero Theogoniam Hesiodi interpretatur, tollit omnino præceptas insitasque cognitiones Deorum; neque enim Jovem, neque Vestam, neque quemquam

principes, (1) Dieu, l'idée & la matiere. Par l'idée, ils entendoient une certaine essence incorporelle, qui étoit l'enten-

qui ita appellatur, in Deorum habet numero; sed rebus inanimis atque mutis, per quandam significationem, hæc docet tributa nomina. *Cicer. de Nat. Deor.* Lib. I. Cap. XIV.

Ce que dit Ciceron, en parlant des opinions de Chrysippe, montre encore mieux la conformité qu'il y a entre le systême des Stoïciens & celui de Spinosa. » Chrysippe, *fait-il dire à Velleius*, assure que la Divinité consiste dans la » raison, dans l'intelligence, dans l'ame de toute » la Nature. Dieu, *selon lui*, c'est le Monde & » l'esprit dont il est vivifié: c'est cette partie » supérieure qui forme son ame, son intelligen- » ce; c'est le principe qui agit sur tous les êtres, » qui les conserve tous; c'est le destin, c'est le » feu, c'est l'éther, ce sont aussi les autres Ele- » mens dont il est le principe; c'est le soleil, la » lune, les astres: enfin c'est tout l'Univers. » Chrysippus.. ait... vim divinam in ratione esse positam, & universæ naturæ animo atque mente: ipsumque Mundum Deum dicit esse, & ejus animi fusionem universam: tum ejus ipsius principatum, qui in mente & ratione versetur, communemque rerum naturam, universa atque omnia continentem, tum talem vim, & necessitatem rerum futurarum: ignem prætereà, & eum quem antea dixi æthera, tum ea quæ natura fluerent atque manarent, ut & aquam, & terram, & aëra, solem, lunam, sidera, universitatem rerum qua omnia continentur. *Cicer.* de Nat. Deor. Lib. I. Cap. XV.

(1) Socrates, fils de Sophroniscus, Athénien, & Plato, fils d'Ariston, Athénien aussi (car les opinions de l'un & de l'autre, de quelque chose

dement de Dieu lui-même, par le moyen duquel il produisoit toutes choses. Ce systême est très-obscur; & quelque effort qu'on ait fait pour l'éclaircir entierement, on n'en a pû venir à bout (1). Car qu'est-ce que cette idée, ou

que ce soit, sont toutes unes) mettent trois principes, Dieu, la matiere & l'Idée. Dieu est l'entendement universel: la matiere, le premier sujet supposé à la génération & corruption: l'Idée, une substance incorporelle, étant en la pensée & entendement de Dieu, l'entendement du Monde. *Plutarque des Opinions Philosophiques*, Chap. III.

(1) Le premier est le Dieu suprême, à qui les deux autres doivent honneur & obéissance, d'autant qu'il est leur Pere & leur Créateur. Le second est le Dieu visible, le Ministre du Dieu invisible, & le Créateur du Monde. Le troisiéme se nomme *le Monde*, ou *l'Ame qui anime le Monde*, à qui quelques-uns donnent le nom de Démon. Pour revenir au second, qu'il nomme aussi *le Verbe*, *l'Entendement*, ou *la Raison*, il concevoit deux sortes de Verbes, l'un qui a résidé de toute éternité en Dieu, par lequel Dieu renferme de toute éternité dans son sein toutes sortes de vertus, faisant tout avec sagesse, avec bonté, avec puissance; car, étant infiniment parfait, il a dans ce Verbe interne toutes les idées & les formes des Etres créés. L'autre Verbe, qui est le Verbe externe & proféré, n'est autre chose, selon lui, que cette substance que Dieu poussa hors de son sein, ou qu'il engendra pour en former l'Univers. C'est dans cette vûe que Mercure Trismegiste a dit que le Monde est consubstantiel à Dieu. Souverain, Platonisme dévoilé, pag. 82. *Ce systême est aussi confus & embrouillé que le* Talmud. *Il est même un peu dans le goût de certains Chapitres de* l'Alcoran, *qui sont*

cet entendement divin, distinct de la Divinité, que Platon appelle le Dieu visible, qui est inférieur au Dieu suprême? Quoique les premiers Peres de l'Eglise eussent adopté la plûpart des sentimens de ce Philosophe sur l'Etre éternel, comme orthodoxes, le plus illustre Ecrivain de nos jours n'a pas craint cependant de soutenir qu'il résulte un plus grand nombre de Divinités du systême de Platon, que des Ecrits de tous les Poëtes. Il fonde son opinion sur un passage d'un Auteur moderne, qui a expliqué & dévoilé le Platonisme (1).

Aristote (2) établit trois premiers

presque aussi inintelligibles. On peut consulter Bayle, *dans le premier Tome de la* Continuation de ses Pensées diverses, *qui rapporte aussi ce même passage.*

(1) Avez-vous jamais rien lû de plus monstrueux? Ne voilà-t'il pas le Monde formé d'une substance que Dieu poussa hors de son sein? Ne le voilà-t'il pas l'un des trois Dieux? Et ne faut-il pas le diviser en autant de Dieux qu'il y a de parties dans l'Univers différemment animées? N'avez-vous pas par là toutes les monstruosités de l'ame du Monde? Plus de guerres entre les Dieux, que dans les écrits des Poëtes; Les Dieux auteurs de tous les péchés des hommes; Les Dieux qui punissent, & qui commettent les mêmes crimes qu'ils ordonnent de ne point faire. Bayle, *Continuation des Pensées diverses*, Tom. I. pag. 346.

(2) Aristote, fils de Nicomachus, natif de Stagire, met pour principes la forme, la matiere,

principes, la matiere, la forme, & la privation. Son opinion a été suivie pendant long-tems, & même jusques à nos jours, avec autant de soumission qu'on en avoit pour la Révelation. Tout homme qui auroit osé contredire au moindre sentiment de ce Philosophe, eût passé pour un ignorant ou un novateur. Cependant bien des gens de bon sens sentoient & comprenoient que les premiers principes d'Aristote étoient aussi incertains que ceux des autres, & peut-être même plus ridicules. Car, qu'y a-t'il de plus absurde que de faire entrer le néant pour principe des choses naturelles? & qu'est-ce que la *privation*, prise comme Aristote l'entend, qu'un *rien*, un *non-être* (1), enfin le *néant*?

& la privation : pour Elemens, quatre : & pour le cinquiéme, le corps céleste, étant immuable. Plutarque, *des Opinions Philosophiques*, Chap. III. Liv. I.

(1) Il est bon de remarquer en passant, que, quoique les Commentateurs de Conimbre distinguent la privation de la négation, ils conviennent cependant que la privation n'est qu'un être de raison ; c'est ce qu'on doit conclure de leurs discours.

Secundo accipiuntur, ut diximus, ad imitationem formæ realis, expellentis aliam sibi oppositam à subjecto ; qua ratione non existunt, nisi cum mente concipiuntur, & idcirco participant *naturam entis rationis*. Quod attinet ad discrimen inter privationem & negationem, fatemur illud

Michel de Montagne, qui, n'en déplaise aux Scholastiques, avoit autant de justesse & de génie que ce Philosophe, fit l'horoscope de ses principes dans un tems où chacun étoit très-persuadé de leur vérité. *Avant*, dit-il, *que les principes qu'Aristote a introduits, fussent en crédit, d'autres principes contentoient la raison humaine, comme ceux-ci nous contentent à cette heure. Quelles lettres ont ceux-ci, quel privilége particulier, que le cours de notre invention s'arrête à eux, & qu'à eux appartient pour tout le tems à venir la possession de notre créance? Ils ne sont pas plus exempts du boute-hors qu'étoient nos Antiens* (1).

non esse absolute & simpliciter essentiale, propter rationem in argumento propositam, sed solùm aliquando. Id vero ut explicetur, advertendum est privationem, in eo quod dicat carentiam formæ cum aptitudine ad eam habendam, necessario concipi ad modum formæ in subjecto, cui talis potentia inest. At negatio, quia solùm dicit carentiam formæ, concipi potest vel in subjecto, vel extra, ut concipitur nihil, vel spatium imaginarium. Et quoniam existere per se, & in alio, sunt modi diversi, dicimus privationem & negationem habere essentiale discrimen, quando sic opponuntur, idque satis esse ut constituant membra distincta. *Commentarii Collegii Conimbricensis*, *&c.* Part. prima in Præfat. Porphir. Quæst. VI. Art. II. pag. 77.

(1) *Montagne*, *Essais*, Liv. II. pag. 541.

Ce que disoit Montagne, est arrivé. Gassendi a renouvellé (1) le systême des atômes d'Epicure, & Descartes a inventé la matiere subtile. Ces deux opinions, qui paroissent très-éloignées, à cause du Vuide qu'admet Gassendi, & que Descartes nie, ont pourtant quelque affinité ensemble, en ce qu'elles conviennent que les premiers principes des choses consistent dans des corpuscules extrêmement déliés. En supposant donc que ces petits corps sont les parties actives de la Matiere, les premiers ouvriers dont elle se sert, & les principes des choses, je vais examiner

(1) Rursus itaque notum est corporum alia esse concretiones, seu mavis, concreta, composita ve corpora alia ex quibus concretiones, compositave corpora fiunt. Hæc autem, si prima simpliciaque sint, prima rerum materia sunt. Dicunturque Principia, & à recentioribus etiam Elementa. Hujusmodi autem Principia, seu omnium prima, simplicia, incomposita corpora (sive malis, corpuscula) esse debent & insectilia, nullave vi resolubilia, sive in se ipsis mutationis omnis expertia. Nimirum, si futura est ut in concretionum dissolutionibus omnia in nihilum non intereant; seu consistat perseveretque plena quædam, seu vacui expers, solidaque ideo natura, quippe quæ, talis cum fuerit, non habeat qua parte aut quo modo fissuram admittat, sicque dissolvatur. *Syntagma Philosoph. Epicur. P. Gassend.* Part. 2. Cap. IV, pag. 9. Edit. in-12.

s'ils peuvent se mouvoir sans le Vuide, s'il est nécessaire absolument qu'il y en ait dans la Nature.

§. IX.

De l'Espace & du Vuide.

LEs Philosophes qui soutiennent l'opinion du Vuide, veulent qu'on admette *un espace immateriel* (1), *infiniment étendu de toutes parts en largeur, longueur & profondeur, comme une table d'attente des productions que Dieu peut tirer de sa toute-puissance.* Ils distinguent donc deux sortes d'étendue ou d'extension : l'une corporelle & materielle, impénétrable, commune à tous les

(1) Jam universum ex inani & corpore constans, infinitum est. Id enim quod finitum est, extremum habet; quod vero extremum habet, id ex alio quopiam cernitur, seu ex intervallo extra assumpto cerni potest. At universus ex alio quopiam extrinsecus non cernitur : quippe cum nihil sit intervalli, seu spatii quod intra se ipsum non contineat, alioquin enim universum, nisi universum spatium contineret, non foret; quare neque habet extremum. Quod porro non habet extremum, id neque finem habet; quod vero finem non habet, id non finitum sane, sed infinitum est. *Syntagma Philosophiæ Epicuri*, Pet. Gassend. Part. 2. Cap. II. pag. 91. Edit. in-4°.

corps ; l'autre incorporelle & pénétrable, qui sert à recevoir ces mêmes corps, & qu'ils appellent, à cause de cela, espace local. Et pour définir plus clairement ces deux différentes étendues, la corporelle consiste, par exemple, dans la longueur, la profondeur & la largeur d'une liqueur contenue dans un vase, ou de l'air qui le remplit ; & l'incorporelle, dans l'étentendue qui resteroit d'un côté à l'autre de ce même vase, si l'eau, l'air, & tout autre corps en étoit ôté, en sorte qu'il n'y restât plus rien. Voilà les définitions des étendues différentes qu'admettent ceux qui croyent qu'il y a des espaces immenses, vuides de tous corps, au-delà des bornes du Monde. Supposons, disent-ils, que Dieu place un homme aux extrémités des corps corporels, (ce qu'on ne peut nier qu'il n'ait la puissance de faire, si l'on ne suppose pas le corps infini, ce qu'on ne sauroit faire sans anéantir la Divinité, puisqu'il y auroit plusieurs Infinis, supposons donc que cet homme étende son bras ; s'il le peut faire, il le metra dans un endroit où il y avoit auparavant un espace sans corps : & s'il n'en a pas le pouvoir, il en sera donc empêché par quelque chose qui est au-delà des bornes du Monde & de l'espace : ce qu'on ne sauroit comprendre,

& qui ne peut se dire (1). Il faut donc qu'il y ait des espaces immenses vuides de tous corps, & capables de recevoir ceux que Dieu voudroit créer de nouveau. Car, si la substance corporelle remplit tous les espaces possibles, ou plutôt est elle-même l'espace, il faut donc qu'elle soit infinie dans son étendue, & Dieu se trouve dans l'impossibilité de pouvoir créer & annihiler la

(1) Præterea si jam finitum constituatur
Omne quod est spatium, si quis procurrat ad oras
Ultimus extremas, jaciatque volatile telum
Invalidis utrum contortum viribus ire,
Quo fuerit missum, mavis, longeque volare,
An prohibere aliquid censes, obstareque posse?
Alterutrum fatearis enim, sumasque necesse est...
Ast sive est aliquid quod prohibeat, officiatque
Quominu quo missum est veniat, finique locet se,
Sive foras fertur, non est ea fini' profecto.
Hoc pacto sequar, atque, oras ubicumque locâris
Extremas, quæram quid telo denique fiat?
Fiet, uti numquam possit consistere finis.
Lucretius de Rerum Natura, Lib. I. V. 970. & seq.

moindre partie de cette ſubſtance : & cet Etre puiſſant, qui de rien a fait tout le monde, a borné lui-même ſi fort ſa puiſſance, qu'il ne peut plus former un atôme, ni l'anéantir.

Si, pour prouver qu'il peut y avoir du Vuide, on demande à un Cartéſien ſi Dieu ne pourroit point ôter l'air qui ſe trouve entre les quatre murailles d'une chambre, empêcher qu'aucun corps ne ſuccedât à ſa place, & faire que ces quatres murailles ne ſe briſaſſent point & reſtaſſent à leur place, il répond que cela ne ſe peut, & que, dès qu'il n'y auroit plus rien entre les murailles, elles ſe toucheroient mutuellement. *Si vous demandez*, dit Deſcartes, *ce qui arriveroit en cas que Dieu ôtât tout le corps qui eſt dans un vaſe, ſans qu'il permît qu'il en entrât un autre, nous repondrons que les côtés de ce vaſe ſe trouveroient ſi proches, qu'ils ſe toucheroient immédiatement ; car il faut que deux corps s'entre-touchent, lorſqu'il n'y a rien entr'eux deux, parce qu'il y auroit contradiction que ces deux corps fuſſent éloignés, c'eſt-à-dire, qu'il y eût de la diſtance de l'un à l'autre, & que néanmoins cette diſtance ne fût rien : car la diſtance eſt une propriété de l'étendue, qui ne ſauroit ſubſiſter ſans quelque choſe d'étendu* (1).

(1) Deſcartes, Principes de Philoſophie, *II. Part. pag.* 89.

Avant d'aller plus loin, & pour vous développer plus aisément les deux différentes opinions des Gassendistes & des Cartesiens sur l'Espace & le Vuide, je vous prie d'examiner avec un peu d'attention ce que Descartes entend par l'espace ou l'étendue. La définion qu'il en fait, émane naturellement de celle qu'il donne de l'essence de la Matiere.

§. X.

De l'Essence de la Matiere.

NOus *saurons*, dit Descartes, *que la nature de la Matiere, ou du corps pris en général, ne consiste point en ce qu'il est une chose dure, ou pesante, ou colorée, ou qui touche nos sens de quelque autre façon; mais seulement en ce qu'il est une substance étendue en longueur, largeur & profondeur* (1).

Prenez garde, Madame, que, selon ce Philosophe, par-tout où il y a de l'étendue, il faut qu'il y ait de la Matiere: ainsi vous ne devez plus être surprise qu'il soutienne qu'un vase ne sauroit rester vuide de tout corps, même par le pouvoir de Dieu, puisque d'un bord à l'autre il y auroit une étendue, &

(1) Descartes, Principes de Philosofie, *II. Part. pag.* 73.

que qui dit étendue, dit Matiere. Or Dieu ne peut changer l'essence des choses, il ne sauroit faire qu'un bâton n'ait deux bouts, qu'un triangle n'ait trois angles. Il ne sauroit donc faire que l'étendue ne fût pas Matiere, puisque l'étendue en est l'essence & la principale qualité qui la constitue. Ainsi, Madame, selon Descartes, par-tout où il y a de l'étendue, il y a de la Matiere, & il ne sauroit par conséquent y avoir aucun espace vuide de corps.

Gassendi définit autrement l'essence de la Matiere, il la fait consister dans la solidité. *Puisque nous concevons*, dit-il, *que deux parties ne demeurent étendues, sans se pénétrer & sans se confondre en un seul & même lieu, que parce qu'elles se résistent l'une à l'autre, & qu'elles ne se résistent que parce qu'elles sont solides, dures & massives, je conclus qu'on doit faire consister l'essence de la Matiere dans la solidité.* Or, Gassendi n'accorde cette dureté & cette solidité qu'aux principes matériels qui composent les corps que nous voyons, qui nous paroissent plus ou moins durs, selon qu'il y a plus ou moins de petits vuides, interceptés entre les atômes, ou parties solides, dont ils sont composés.

Vous voyez à présent, Madame, qu'une partie des raisons pour ou contre

tre l'existence du Vuide, prennent leur source de la définition de l'essence de la Matiere. Car si l'extension est l'essence des corps matériels, il est certain qu'il ne peut poit y avoir de Vuide, puisque par-tout où il y aura de l'étendue, il y aura de la Matiere. Que si au contraire, l'impénétrabilité & la dureté que suppose Gassendi, forment l'essence des corps, le Vuide devient très-aisé à concevoir.

§. XI.

Des raisons qu'ont les Cartésiens pour n'admettre que l'étendue corporelle, & pour nier qu'il y ait du Vuide dans la Nature.

LEs Philosophes appellent l'*essence du corps*, ce qui fait que le corps est ou n'est pas. Pour trouver cette essence, en formant des idées abstraites, ils ont examiné lesquelles ils pourroient rejetter, sans cesser cependant d'avoir l'idée du corps. Descartes & ses disciples ont cru qu'ils pouvoient le concevoir sans aucune propriété que la seule étendue, qui par conséquent faisoit son essence. *Si nous examinons quelque corps que ce soit*, dit ce Philosophe, *nous pouvons penser qu'il n'a en soi aucune de ces qua-*

lités : & cependant nous connoissons clairement & distinctement qu'il a tout ce qui le fait corps, pourvu qu'il ait de l'extension en longueur, largeur & profondeur ; d'où il suit aussi que pour être, il n'a besoin d'elles en aucune façon, & que sa nature consiste en cela seul qu'il est une substance, & qu'il a de l'extension.

Si la solidité & la dureté, ainsi que l'assure Gassendi, faisoient l'essence du corps, il pourroit se faire que les corps perdissent leur essence, & par conséquent ce qui les fait corps, & sans quoi ils ne sçauroient l'être ; car nous ne connoissons la dureté que par le moyen de l'attouchement, & parce que les parties des corps durs résistent à nos mains lorsqu'elles viennent à les heurter, presser ou rencontrer. Or, si lorsque nous approchons nos mains vers quelque endroit, & que nous portons nos bras vers quelque part, les corps qui s'y trouvent se retiroient aussi vîte comme nos mains avancent, nous ne sentirons aucune dureté : cependant les corps qui fuiroient & s'éloigneroient, ne perdroient point leur essence, & n'en seroient pas moins ce qu'ils sont. Il faut donc que leur nature ou leur essence ne consiste point dans la dureté & la solidité que nous sentons quelquefois à leur occasion, ni dans les autres qualités de ce genre.

On comprendra aisément que la même étendue qui constitue la nature & l'essence du corps, constitue aussi la nature & l'essence de l'espace, si l'on veut examiner attentivement l'idée que l'on a de la matiere. Supposons qu'on prenne une pierre, & qu'on en ôte tout ce qu'on sait ne point appartenir au corps : qu'on la réduise d'abord en poudre & qu'on la prive de la dureté, elle ne cessera pas pour cela d'être corps ; qu'on lui enleve la couleur, elle le sera de même : car il est des pierres si transparentes, qu'elles n'en ont aucune ; qu'on lui ôte la pesanteur, & qu'on la change en flamme & en feu, elle sera toujours corps ; qu'on lui enleve la froideur, la chaleur, & toutes les autres qualités de cette espece, elle restera toujours corps ; & après avoir bien examiné cette pierre, on verra que la véritable idée qu'on en a, consiste en ce qu'on connoît distinctement qu'elle est une substance étendue en longueur, largeur & profondeur. Or, cette même idée, ou cette même reconnoissance, est parfaitement ressemblante à celle que nous avons de l'espace, soit de celui qu'on nomme corporel, soit de celui qu'on appelle local & incorporel (1). Ainsi l'espace, ou le lieu

(1) En effet, la même étendue en longueur, largeur & profondeur, qui constitue l'espace,

interieur, & le corps qui est compris dans cet espace, ne different entr'eux que par notre pensée.

Vous voyez à présent, Madame, qu'il s'ensuit naturellement par la définition que les Cartésiens font de la nature du corps, qu'il est impossible qu'il y ait du vuide; car selon eux il ne sauroit y avoir dans tout l'univers d'espace incorporel, puisque l'extension de l'espace, ou du lieu interieur, n'est point différente de l'extension du corps (1).

constitue le corps: & la différence qui est entr'eux, ne consiste qu'en ce que nous attribuons au corps une étendue particuliere, que nous concevons changer de place avec lui, toutefois & quantes qu'il est transporté, & que nous en attribuons à l'espace une si générale & si vague, qu'après avoir ôté d'un certain espace le corps qui l'occupoit, nous ne pensons pas avoir aussi transporté l'étendue de cet espace: à cause qu'il nous semble que la même étendue y demeure toujours pendant qu'il est de même grandeur, de même figure, & qu'il n'a point changé de situation au regard des corps par lesquels nous les déterminons. Descartes, *Principes de Philosophie*, II. Part. pag. 80.

(1) Les mots de *lieu* & d'*espace* ne signifient rien qui différe véritablement du corps que nous disons être en quelque place, & nous marquent seulement sa grandeur, sa figure & comme il est situé entre les autres corps: car il faut, pour déterminer cette situation, en marquer quelque autre que nous considérions comme immobile. Mais selon que ceux que nous considérons ainsi, sont divers, nous pouvons dire qu'une même chose en même tems change de lieu, & n'en change point. Par

Car, dès qu'une chose est étendue en longueur, largeur & profondeur, ils disent que c'est un corps & une substance matérielle, puisqu'il est impossible que ce qui n'est rien, ait de l'extension. Ainsi ils concluent que l'espace qu'on suppose vuide, étant étendu, il faut qu'il soit au contraire materiel, & par conséquent qu'il n'y ait point de vuide. La nature, ajoutent-ils, ne fait rien en vain : or le vuide, s'il existoit, seroit inutile; donc il n'existe point. D'ail-

exemple, si nous considérons un homme assis à la poupe d'un vaisseau que le vent emporte hors du Port, & ne prenons garde qu'à ce vaisseau, il nous semblera que cet homme ne change point de lieu, parce que nous voyons qu'il demeure toujours en une même situation à l'égard des parties du vaisseau sur lequel il est; & si nous prenons garde aux terres voisines, il nous semblera aussi que cet homme change incessamment de lieu, parce qu'il s'éloigne de celle ci, & qu'il s'appoche de quelqu'autre; si outre cela nous supposons que la terre tourne sur son essieu, & qu'elle fait précisément autant de chemin du couchant au Levant, comme ce vaisseau en fait du levant au couchant : il nous semblera derechef que celui qui est assis à la poupe, ne change point de lieu, pour ce que nous déterminerons ce lieu par quelque point immobile que nous imaginerons être au Ciel : & si nous pensons qu'on ne sauroit rencontrer en tout l'Univers aucun point qui soit véritablement immobile, ... nous conclurons qu'il n'y a point de lieu d'aucune chose au monde qui soit ferme & arrêté; sinon entant que nous l'arrêterons en notre pensée. Descartes, *Principes de Philosophie*, II. Part. pag. 82.

leurs, l'ordre & l'arrangement de l'univers semblent demander une parfaite *enchaînure* dans ses parties : & son harmonie seroit interrompue, s'il y avoit du vuide entre les corps (1).

Il répugne, & paroît contraire à la

(1) Mais tous corps sont liés d'un si ferme assemblage,
Qu'il n'est rien vuide entr'eux. C'est pourquoi le breuvage
Hors du tonneau percé ne se peut écouler,
Qu'on n'ait d'un soupirail fait ouverture à l'air.
C'est pourquoi le souflet, dont la bouche est bouchée,
Ne peut être élargi. C'est pourquoi l'eau cachée
Dans un vase bien clos, ne se glace en hyver.
Le clepsydre ne peut les jardins abreuver,
S'on ferme sa gargouille : & l'argentine source,
Qui dans le plomb creusé fait son esclave course,
Forçant son naturel, rejaillit vers les cieux.
Tant & tant à tous coups le Vuide est odieux

Du Bartas, Poësies, Liv. II.

Quelque vieux que soient ces vers, il ne sont point indignes d'être cités. Ils disent en peu de mots les principales expériences sur lesquelles se fondent ceux qui nient la possibilité du Vuide.

raiſon d'admettre un Etre, autre que Dieu, qui ſoit incorporel, éternel, immenſe, indépendant, incorruptible & incapable d'être détruit; & pour qu'un Philoſophe ſoit en droit d'admettre une étendue incorporelle dont il n'a aucune notion, qu'il ne connoît point, qu'il ne ſent point, qu'il ne touche point, qu'il ne voit point, il doit en prouver l'exiſtence par des raiſons auſſi convaincantes & auſſi claires que celles dont on ſe ſert pour démontrer la ſpiritualité de Dieu, à qui l'on accorde toutes les qualités du prétendu eſpace incorporel ou local. Et quel eſt l'homme enfin qui peut concevoir une étendue pénétrable, l'entendement humain n'en ayant jamais vu ni conçu que de ſolide & d'impénétrable? Quel eſt l'eſprit aſſez ſubtil, ou plutôt l'heureux Démon, qui puiſſe comprendre qu'une étendue incorporelle ait des parties? Eſt-il rien en effet de plus répugnant, de plus abſurde, que d'être incorporel, & d'avoir des parties? Et lorſqu'on dit, pour excuſer ces erreurs, que l'eſpace eſt un être à ſa maniere, qui n'eſt ni ſubſtance, ni accident, & par conſéquent peut être étendu, pénétrable, incorporel, on ne répond à aucune des difficultés qu'on forme contre cet Etre imaginaire. Car avant que d'aſſurer qu'*il n'eſt ni ſubſ-*

tance, ni accident, mais un être à sa maniere, il faut montrer que c'est réellement un être, & qu'il subsiste véritablement.

Voilà, Madame, les principales raisons des Cartésiens & des Philosophes qui nient la possibilité du vuide. Quoiqu'elles ne soient point au-dessus de toute contradiction, elles sont cependant capables de jetter dans le doute les esprits qui croiroient être les plus affermis dans le sentiment qu'elles combattent. Je vais vous dire le plus distinctement qu'il me sera possible, les motifs qui déterminent l'opinion des Gassendistes: & vous déciderez vous-même quel est le parti dans lequel vous croyez qu'on puisse trouver la vérité.

Fin du premier Volume.